

Académie royale
des
Sciences d'Outre-Mer

CLASSE DES SCIENCES NATURELLES
ET MÉDICALES

Mémoires in-8°. Nouvelle série.
Tome XII, fasc. 5.

Koninklijke Academie
voor
Overzeese Wetenschappen

KLASSE VOOR NATUUR- EN
GENEESKUNDIGE WETENSCHAPPEN

Verhandelingen in-8°. Nieuwe reeks.
Boek XII, alev. 5.

LUOZI

Géographie régionale d'un pays du Bas-Congo

PAR

Henri NICOLAÏ

CHARGÉ DE COURS À L'UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES



*Publié avec le concours du Centre scientifique et médical
de l'Université libre de Bruxelles (CEMUBAC).*

Rue de Livourne, 80A,
BRUXELLES 5

Livornostraat, 80A,
BRUSSEL 5

1961

PRIX : F 150
PRIJS:

Académie royale
des
Sciences d'Outre-Mer
—
CLASSE DES SCIENCES NATURELLES
ET MÉDICALES
—
Mémoires in-8°. Nouvelle série.
Tome XII, fasc. 5.

Koninklijke Academie
voor
Overzeese Wetenschappen
—
KLASSE VOOR NATUUR- EN
GENEESKUNDIGE WETENSCHAPPEN
—
Verhandelingen in-8°. Nieuwe reeks.
Boek XII, aflev. 5.

LUOZI

Géographie régionale d'un pays du Bas-Congo

PAR

Henri NICOLAI

ERRATA

Page 10, N° 33 (Kiniangi) :

« Surface totale » et « Surface occupée »,
lire : 64,4 au lieu de 164,4.

LUOZI

Géographie régionale d'un pays du Bas-Congo

PAR

Henri NICOLAÏ

CHARGÉ DE COURS À L'UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES

Mémoire présenté à la séance du 16 juillet 1960.
Rapporteurs : MM. P. GOUROU et J. LEPERSONNE.

LUOZI

Géographie régionale d'un pays du Bas-Congo

INTRODUCTION

Le Territoire de Luozi a les caractères physiques essentiels du Bas-Congo : une structure qui est un raccourci fidèle de la géologie de celui-ci, un relief qui juxtapose ses trois unités morphologiques fondamentales, un manteau de savanes avec quelques pièces de forêts, une saison sèche aux matins frais et brumeux. Au point de vue humain, l'échantillon reste valable : les paysans cultivent surtout des plantes vivrières et entretiennent des relations actives avec les agglomérations urbaines, les hommes sont sensibles aux mouvements nationalistes et religieux, la répartition de la population oppose des régions densément peuplées et des étendues quasi désertes. Touchant à la République du Congo (Brazzaville), le pays en a subi quelques influences. Dans le cadre de l'ex-Congo belge, loin des principales voies de communication, au bord d'un fleuve qui ne lui sert de rien, il souffre de l'isolement. Tout en nourrissant un exode rural dont il porte les marques, il a gardé une grande vitalité démographique.

Ce bref mémoire essaie de dégager quelques traits géographiques en partant du problème que pose ici la répartition de la population. Certes, nous savons au départ que nous ne trouverons pas une cause unique ou déterminante à cette répartition. Notre intention n'est pas de répéter mal et longuement à propos de Luozi ce que VIDAL DE LA BLACHE a dit fort bien en une courte phrase :

« La répartition des hommes ne s'explique pas par la valeur des contrées ».

Mais comparer les densités incite à comparer les autres traits du paysage géographique. Dans cette Afrique centrale, si immense qu'on ne sait par quel bout en commencer l'étude, le

géographe trouve dans la densité de la population un fil conducteur qui lui permet de dégager des oppositions et des caractères.

Cette étude a été menée sur place en 1958 dans le cadre des activités de la Section de Géographie du Centre Scientifique et Médical de l'Université Libre de Bruxelles en Afrique centrale (CEMUBAC), que dirige le Professeur Pierre GOUROU. Nos remerciements vont à tous ceux qui nous ont si aimablement aidé sur le terrain, villageois, informateurs africains, commerçants et fonctionnaires (1).

Ce mémoire a été écrit avant la proclamation de l'Indépendance congolaise. Sa publication a été retardée par les difficultés budgétaires de l'Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer. Le lecteur pourrait donc y trouver des réflexions ou des faits qui ne s'accordent plus exactement à la situation actuelle.

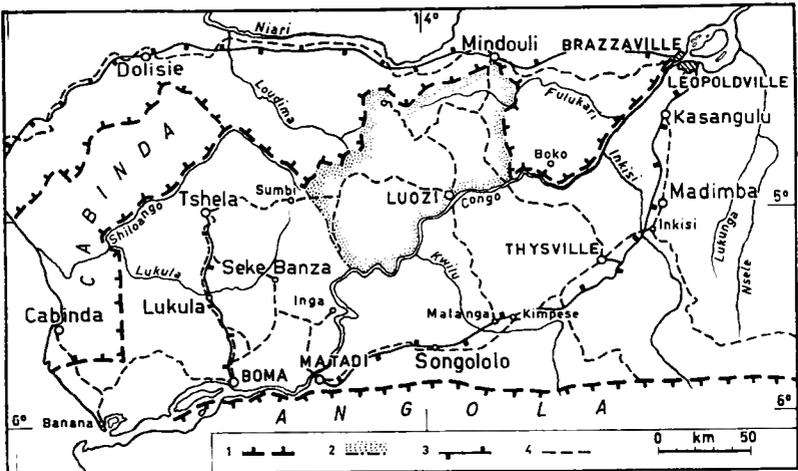


FIG. 1. — Le territoire de Luozi dans le Bas-Congo.

1: Limite d'État; 2: Territoire de Luozi; 3: chemin de fer; 4: route principale.

(1) Les cartes ont été dessinées par E. WUFF à l'Institut de Géographie de l'Université libre de Bruxelles.

PREMIÈRE PARTIE

La répartition de la population

CHAPITRE I.

La localisation des hommes.

La *carte par points* et la *carte de la densité de la population* qu'on trouvera en hors-texte (*cartes 1 et 2*) sont d'une vigueur étonnante. Schématiquement elles montrent trois bandes ; les deux premières, à l'ouest, diffèrent peu l'une de l'autre et sont pauvres en habitants ; la troisième, à l'est, est bien peuplée. Cette opposition retient d'autant plus l'attention que ces bandes correspondent à trois paysages morphologiques et à trois ensembles géologiques : le plateau tourmenté de Kinkenge à l'ouest, la dépression schisto-calcaire de la Luala et de la Luozi au centre, le plateau mollement vallonné des Cataractes à l'est. Les zones les plus vides sont dans la dépression en bordure de la frontière de l'ex-Congo français. Aujourd'hui encore elles ne sont guère parcourues que par les troupeaux d'éléphants. Les noyaux de forte densité se trouvent au nord-est, sur le plateau des Cataractes autour de Kingoyi et de Sundi Lutete.

Voici quelques valeurs qui préciseront la situation. Le plus remarquable exemple de groupement à forte densité (notre carte est établie en effet à l'échelle des « groupements », subdivisions coutumières des secteurs administratifs), est Kinyangi (secteur Kivunda) sur le plateau oriental, au nord de Sundi

Lutete ; densité de Kiniangi : 31,5 habitants par km². Une autre valeur élevée est celle du groupement Kingoyi (secteur Mongo Luala) : 29,2. Le groupement Sundi Mamba (secteur Kimbumba) atteint 24,5. Autres valeurs dignes d'intérêt : Kivunda : 20,8 (secteur de la Kenge) ; Kimbimbi : 20,1 (même secteur) ; Yokolo : 22,9 (secteur Balari). Ces « fortes » densités caractérisent la partie septentrionale du plateau des Cataractes, le cœur même du plateau comme Kiniangi, Kivunda et Kimbimbi ou les régions proches de la périphérie comme Kingoyi, Yokolo et Sundi Mamba.

Le plateau des Cataractes concentre ainsi une part importante de la population. Les deux tiers des habitants sont compris dans un trapèze grossier dont la grande base et le petit côté oriental sont formés par la frontière, la petite base par le fleuve Congo entre Manianga (Mpioka-Dandanga) et un point situé à 5 km en amont de Luozi, le côté occidental par une droite SSE-NNW qui relie ce point à l'endroit où le parallèle 4°30' S traverse la frontière (61 550 personnes sur un total général de 90 560). La plus grande partie de ces 61 550 personnes se trouve dans une moitié du plateau, au nord du parallèle 4°45' S (51 430, soit 56 % de la population totale du territoire). La région méridionale est moins peuplée et correspond à peu près au bassin inférieur de la Yambi (ou Mata) et aux replats de la région de Kimbanza.

On verra en outre en comparant la *carte 2* et les *cartes suivantes* que la zone peuplée n'atteint pas le bord du plateau des Cataractes mais reste largement en deçà. Une ceinture vide comprend ainsi non seulement l'abrupt périphérique mais aussi une frange du plateau. Cette frange, nous le verrons plus loin avec quelque détail, est moins élevée et plus disséquée que la partie centrale.

En dehors des régions déjà citées, aucun noyau de fort peuplement ne retient l'attention, sauf peut-être l'angle nord-ouest du territoire, en bordure de la vallée du Loango (groupement Loango du secteur de Kinkenge : 13,8 habitants au km²) et la partie du groupement Kingila où ont été installés récemment les paysannats de la Luala (19,4).

Le Territoire de Luozi présente des zones vides. Une d'entre elles est suffisamment vaste pour avoir intrigué depuis longtemps les observateurs. Le bassin moyen de la Luala comprend en

effet 257 km² quasi désertiques (groupements Monkala (c), Tembisa (c), Luaala (b) et une partie de Kingila). Sa surface est plus que triplée (870 km²) si on y ajoute les régions de moins de 6 habitants par km² qui l'encadrent : Munkala (b), Tembisa (b), une partie de Kingila, Fuente (c), Luaala (c) et (b), Kinkenge (c), Loango (b), Kinkunga (b), et qui font 613 km². Les régions faiblement peuplées couvrent donc 870 km² d'un seul tenant, c'est-à-dire les vallées moyennes de la Luaala et de la Lubuzi et le faîte qui les sépare. Cet ensemble envoie un étroit tentacule par la Luaala inférieure vers la gorge du Congo. Notons encore une zone vide dans la vallée de la Lufudi qui débouche dans le fleuve à 43 km en aval du confluent de la Luaala ; elle est peu étendue (environ 90 km²) : Kinkenge (a), une partie de Bamba, Kinkunga (a).

Un peuplement médiocre et clairsemé caractérise le reste du pays : plateaux de Kinkenge, collines séparant les vallées de la Luaala et de la Luozi. Partout la densité est inférieure à 9 habitants au km² (Bulu : 6,6 ; Kinkungu : 6,9 ; Kibunzi : 6,5 ; Bamba : 8 ; Kinkenge : 7,1 ; Kingila : 7,6). La dépression de la Luozi est à peine mieux peuplée : Kinsemi : 9,8 ; Lemba : 12,6 (agglomération de Luozi exclue).

On schématisera la répartition de la population en opposant une région basse et quasi déserte au centre et un plateau plus activement occupé et exploité au nord-est. L'ouest est peuplé fort médiocrement. Cette répartition est d'une telle simplicité qu'elle devrait s'expliquer aisément. La concordance grossière mais difficilement contestable des zones de peuplement et des unités morphologiques conduit à se demander si les zones basses et le front du plateau ne sont pas tout simplement peu favorables à l'occupation humaine. Mais pour quels motifs ? Est-ce une conséquence de l'altitude ? De la morphologie ? Les sols de la dépression centrale sont-ils moins bons que ceux du plateau oriental ? Cette différence, si elle existe, tient-elle à la nature du sous-sol ou aux caractères des formations de recouvrement ? Pour répondre à ces questions, il nous faudra décrire avec quelque détail la morphologie du pays (1).

(1) Nos cartes de population ont été établies sur la base des recensements effectués dans les secteurs du Territoire en 1957. Nous avons utilisé les listes de ces recensements qui sont déposées soit au chef-lieu du Territoire, soit au chef-lieu de chaque secteur.

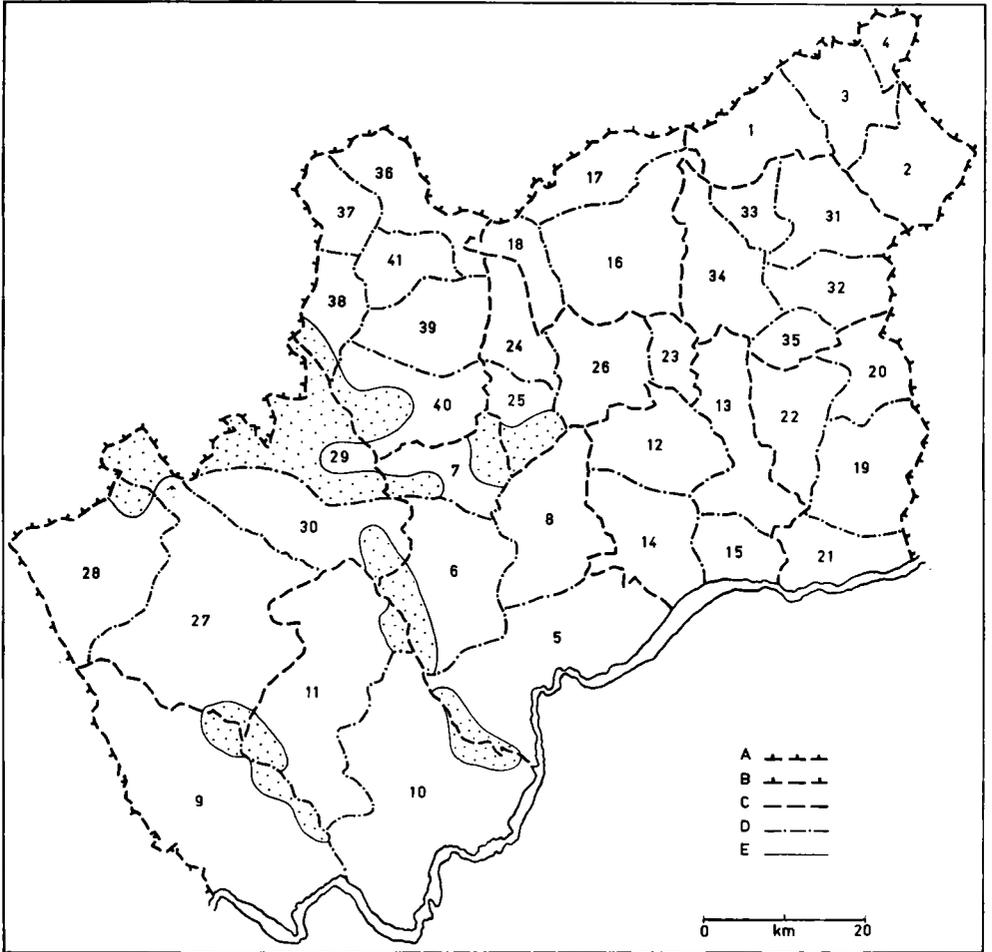


FIG. 2. — Carte des groupements du Territoire de Luozhi.

A: Limite d'État ; B: limite de Territoire ; C: limite de secteur ; D: limite de groupement (ou de subdivision de groupement) ; E: limite de zone inoccupée (celle-ci est couverte d'un pointillé). Les numéros renvoient au *tableau 1*.

Tableau 1. — Population par groupement.

N° sur la carte	Nom du groupement	Population totale	Surface totale	Surface inoccupée	Surface occupée	Densité (1)
<i>Secteur des Balari</i>						
1	Doba	2 864	139,2	—	139,2	20,6
2	Londe Nzadi	2 660	122	—	122	21,8
3	Mimpala	2 587	141,2	—	141,2	18,3
4	Yokolo	907	39,6	—	39,6	22,9
<i>Total du secteur</i>		<i>9 018</i>	<i>442,0</i>	—	<i>442,0</i>	<i>20,4</i>
<i>Secteur de Banza Mona</i>						
5	Bulu	2 147	327,2	—	327,2	6,6
6	Kingila (a) (2)	1 474	243,2	46,8	196,4	7,5 (6,1)
7	Kingila (b)	1 287	121,4	55	66,4	19,4 (10,6)
8	Kinsemi	1 990	202,0	—	202,0	9,8
<i>Total du secteur</i>		<i>6 898</i>	<i>893,8</i>	<i>101,8</i>	<i>792,0</i>	<i>8,7 (7,7)</i>
<i>Secteur de Banza Mwembe</i>						
9	Bamba	3 838	480,4	49,6	430,8	8,9 (8,0)
10	Kibunzi	2 951	456,0	22,0	434,0	6,8 (6,5)
11	Kinkungu	2 506	362,4	39,6	322,8	7,8 (6,9)
<i>Total du secteur</i>		<i>9 295</i>	<i>1 298,8</i>	<i>111,2</i>	<i>1 187,6</i>	<i>7,8 (7,2)</i>
<i>Secteur Banza Ngoyo</i>						
12	Biongo	2 533	161,8	—	161,8	15,6
13	Kimpata	2 718	173,0	—	173,0	15,7
14	Lemba (3)	2 051	163,0	—	163,0	12,6
15	Loango	1 231	79,0	—	79,0	15,6
<i>Total du secteur</i>		<i>8 533</i>	<i>576,8</i>	—	<i>576,8</i>	<i>14,8</i>
<i>Secteur de la Kenge</i>						
16	Kimbinbi	5 390	267,6	—	267,6	20,1
17	Kinsumbu	1 570	101,6	—	101,6	15,4
18	Kivunda	1 471	70,8	—	70,8	20,8
<i>Total du secteur</i>		<i>8 431</i>	<i>440,0</i>	—	<i>440,0</i>	<i>19,2</i>
<i>Secteur de Kimbanza</i>						
19	Kimbanza	2 147	175,0	—	175,0	12,3
20	Kinkunda	1 318	94,0	—	94,0	14,0
21	Mbu	1 485	103,4	—	103,4	14,4
22	Yanga	1 280	139,6	—	139,6	9,2
<i>Total du secteur</i>		<i>6 230</i>	<i>512,0</i>	—	<i>512,0</i>	<i>12,2</i>

(1) La densité par km² est calculée par rapport à la surface occupée. Les valeurs entre parenthèses donnent la densité par rapport à la surface totale.

(2) Certains groupements où la répartition de la population est très inégale ont été subdivisés en (a), (b), etc. . pour tenir compte de cette inégalité.

(3) Agglomération de Luozi non comprise.

N° sur la carte	Nom du groupement	Population totale	Surface totale	Surface inoccupée	Surface occupée	Densité
<i>Secteur de Kimbumba</i>						
23	Bidi	1 282	53,6	—	53,6	23,9
24	Fuenta (a)	1 899	94,4	—	94,4	20,1
25	Fuenta (b)	574	86,0	39,6	46,4	12,4 (6,7)
26	Sundi Mamba	3 580	146,4	—	146,4	24,4
<i>Total du secteur</i>		<i>7 335</i>	<i>380,4</i>	<i>39,6</i>	<i>340,8</i>	<i>21,5 (19,3)</i>
<i>Secteur de Kinkenge</i>						
27	Kinkenge	3 426	481,4	46,8	434,6	7,9 (7,1)
28	Loango	3 203	249,2	17,2	232,0	13,8 (12,8)
29	Luala (a)	196	186,4	163,4	23,0	8,5 (1,0)
30	Luala (b)	776	210,4	25,6	184,8	4,2 (3,7)
<i>Total du secteur</i>		<i>7 601</i>	<i>1 127,4</i>	<i>253,0</i>	<i>874,4</i>	<i>8,7 (6,7)</i>
<i>Secteur de Kivunda</i>						
31	Kikiunga	1 849	151,6	—	151,6	12,2
32	Kimata	3 132	107,6	—	107,6	29,1
33	Kiniangi	2 029	164,4	—	164,4	31,5
34	Masangi	4 409	171,6	—	171,6	25,7
35	Yanga	1 658	55,6	—	55,6	29,8
<i>Total du secteur</i>		<i>13 077</i>	<i>550,8</i>	<i>—</i>	<i>550,8</i>	<i>23,7</i>
<i>Secteur de Mongo-Luala</i>						
36	Kingoyi	3 735	128,0	—	128,0	29,2
37	Munkala (a)	2 129	82,0	—	82,0	26,0
38	Munkala (b)	349	83,2	17,0	66,2	5,3 (4,2)
39	Tembisa (a)	2 461	150,4	—	150,4	16,4
40	Tembisa (b)	477	184,0	51,6	132,4	3,6 (2,6)
41	Yanga Pompe	2 505	88,8	—	88,8	28,2
<i>Total du secteur</i>		<i>11 656</i>	<i>716,4</i>	<i>68,6</i>	<i>647,8</i>	<i>18,0 (16,3)</i>
<i>Récapitulation</i>						
	Balari	9 018	442,0	—	442,0	20,4
	Banza Mona	6 898	893,8	101,8	792,0	8,7 (7,7)
	Banza Mwembe	9 295	1 298,8	111,2	1 187,6	7,8 (7,2)
	Banza Ngoyo	8 533	576,8	—	576,8	14,8
	Kenge	8 431	440,0	—	440,0	19,2
	Kimbanza	6 230	512,0	—	512,0	12,2
	Kimbumba	7 335	380,4	39,6	340,8	21,5 (19,3)
	Kinkenge	7 601	1 127,4	253,0	874,4	8,7 (6,7)
	Kivunda	13 077	550,8	—	550,8	23,7
	Mongo-Luala	11 656	716,4	68,6	647,8	18,0 (16,3)
<i>Total</i>		<i>88 074 (1)</i>	<i>6 938,4 (2)</i>	<i>574,2</i>	<i>6 364,2</i>	<i>13,8 (12,7)</i>

(1) Populations de Luozi (2 200) et du Centre de Luala-Kundi (780) non comprises.

(2) La surface du fleuve Congo appartenant au Territoire de Luozi n'est pas comprise dans ce total.

CHAPITRE II.

Paysages morphologiques.

Avant de préciser les relations entre la localisation des hommes, la morphologie et les sols, décrivons brièvement les grands traits architecturaux du pays de Luozi. Malgré sa petite étendue, celui-ci présente de fortes oppositions de paysages. Les contrastes morphologiques sont brutaux et nets. L'étagement des surfaces d'aplanissement est typique de l'Afrique centrale, mais ces coups de rabot entament un relief sous-tendu par une structure aux lignes fermes.

A. TROIS PAYSAGES MORPHOLOGIQUES, TROIS ENSEMBLES GÉOLOGIQUES.

Nous avons énuméré déjà les trois éléments du pays. A l'est, un plateau mollement vallonné culminant dans la région de Kingoyi vers 750 m ; nous l'appellerons le plateau des Manianga ou des Cataractes. Au centre une large dépression où les surfaces les plus basses se trouvent à 235-250 m ; appelons-la la dépression centrale. A l'ouest, le plateau de Kinkenge, vigoureux, plus violemment disséqué que celui des Manianga ; les sommets s'alignent selon des directions NNW-SSE et atteignent parfois 800 m. Quiconque parcourt le pays est sensible à la juxtaposition de ces trois éléments. Par temps clair, la dépression centrale se découvre du bord des Manianga, de Banza Ngoyo par exemple d'où il est possible d'apercevoir, à l'horizon occidental le plateau de Kinkenge. Au sud, on voit la dépression s'évanouir dans les lointains au-delà du ruban scintillant du fleuve qui la traverse d'un trait. De Bandakani, au cœur du bas pays, d'une petite colline que la savane couvre d'un manteau troué, on aperçoit à l'est et à l'ouest les deux abrupts qui encadrent la dépression.

Le flanc du plateau de Kinkenge se dresse comme un mur rectiligne. D'un jet, ce plateau s'élève à 700 m d'altitude au-dessus de la Lubuzi qui serpente à 300 m seulement (*Photo 1*). Découpé en multiples buttes par des vallées étroites enfoncées de 200 à 300 m au moins, il garde un aspect vigoureux jusqu'au bord du fleuve, malgré un léger abaissement des faîtes. A STANLEY qui, descendant le Congo en 1877, l'aperçut du fond de la gorge, il fit l'effet d'une chaîne de hautes montagnes [37, p. 437]. Le plateau des Cataractes dont la bordure est toute en rentrants et en promontoires, se dresse le plus souvent de façon moins abrupte ; les pentes sont fortes mais on accède au sommet par plusieurs replats. Cependant, la dénivellation totale, regardée avec quelque recul, a de l'ampleur.

Ces trois éléments correspondent en première analyse à trois ensembles géologiques, le plus récent à l'est, le plus ancien à l'ouest (*carte hors-texte 3*). A l'est, le plateau des Manianga est construit dans les formations les plus jeunes du Précambrien ⁽¹⁾, appartenant au système schisto-gréseux du Bas-Congo (grès, quartzites et schistes des séries de la Mpioka et de l'Inkisi). Les subdivisions de ce système donnent à leur tour trois éléments morphologiques. A l'est, des lambeaux de la série de l'Inkisi (étage inférieur I I) sont situés à plus de 700 m, le long de la frontière. Au centre, les schistes et les quartzites de la série de la Mpioka (étage P II) affleurent largement tandis que les terrains schisteux et quartzitiques de P I, étage inférieur du système, entourent le plateau d'une bande disséqué, à l'ouest et à l'extrême nord ⁽²⁾.

La limite occidentale des affleurements P I (nous en reparlerons lorsque nous décrirons le rebord du plateau) est sinueuse

⁽¹⁾ Dans l'état actuel des connaissances sur l'âge de la limite Cambrien-Précambrien, on ne peut exclure que le sommet de ces formations appartienne à la base du Cambrien.

⁽²⁾ L'esquisse géologique en hors-texte (*carte 3*) emprunte ses éléments à la carte du degré carré de Luozi (degré carré S 5/14) que M. GÉRARDS dressait, au moment où nous rédigeons ce mémoire, sous la direction de MM. L. CAHEN et J. LEPERSONNE, du Musée Royal de l'Afrique Centrale à Tervuren. Nous les remercions vivement de nous avoir aimablement permis d'utiliser leurs travaux. Au moment où nous avons dressé la *carte 3*, le degré carré de Luozi n'était pas encore complètement achevé. Nous avons complété notre esquisse en recourant à des documents plus anciens dont la carte annexée aux mémoires de F. DELHAYE et M. SLUYS [20] [21].

et compliquée. Des lambeaux schisto-gréseux couronnent une série de buttes-témoins vigoureuses qui s'élèvent au-dessus de la dépression calcaire (*Photo 2*).

Les couches sont inclinées vers le nord-est. Le bord même du plateau pourrait donc être considéré comme le front d'une *cuesta*. La structure monoclinale pourtant n'est pas simple. Une ondulation anticlinale ramène au jour les terrains P₁ dans le bassin de la moyenne Yambi et de la Sambu.

La dépression centrale est creusée dans des terrains schisto-calcaires (système schisto-calcaire du Bas-Congo), généralement monoclinaux (dans ce cas, le pendage est vers le nord-est) ou légèrement plissés, qui s'enfoncent sous les terrains schisto-gréseux. Ils sont parfois hachés de failles verticales. Localement encore — nous en reparlerons — la structure est plus bousculée. Les basses terrasses de la Lubuzi et de la moyenne Luala sont découpées dans les formations C₄ de même que la région de collines au sud de la Luozi. La vaste dépression, où coulent à l'ouest la Luala, la Lukasu, la Luhombo et à l'est la Luozi, s'étale sur les terrains C₄ et C₅ (ces derniers formés surtout de calcaires dolomitiques). Elle est parsemée de buttes coniques de 20 à 50 m de hauteur relative qui font figure de *hums* calcaires (voir plus loin). Les assises C₂ et C₃ (calcaires et schistes calcareux) affleurent moins largement, sauf au sud-ouest de Luozi où elles donnent des collines disséquées.

A l'ouest, le plateau de Kinkenge est un ensemble appalachien dont les lignes directrices apparaissent distinctement sur les photos aériennes. Des anticlinaux métamorphiques (schistes à faciès phylladique, arkoses, quartzites et quartzophyllades appartenant au système du Haut-Shiloango et au système de la Sansikwa) alternent avec des synclinaux schisto-calcaires. Le calcaire est en creux, les roches dures des anticlinaux sont en saillie. Les synclinaux calcaires les plus caractéristiques n'ont que leur extrémité au nord du fleuve et s'élargissent surtout sur la rive gauche. Mais leur prolongement en Territoire de Luozi suffit à marquer le relief. Guidé parfois (mais pas toujours) par cette structure, le fleuve se tord en gigantesques zigzags. Il traverse d'un trait les crêtes dures et s'allonge dans l'axe de certaines dépressions calcaires (Vizi, Long Reach).

Des observations récentes montrent que le « massif » de Kin-

kenge est plus complexe qu'on ne le croyait, il y a quelques années. Des terrains appartenant au système du Mayumbe (chloritoschistes, séricitoschistes, etc ...) affleurent au sud-ouest de Kinkenge. Ils donnent une dépression profonde au rebord sinueux. Enfin, à la limite occidentale du Territoire, des filons de dolérite lardent les terrains post-Mayumbe et anté-schisto-calcaires. Ainsi le Territoire de Luozi offre en un étonnant raccourci tous les terrains anciens que le Bas-Congo accole entre la région littorale et Léopoldville. Seuls les massifs granitiques ne sont pas représentés. En résumé, on y trouve une partie du système du Mayumbe, le système de la Sansikwa, la Tillite inférieure du Bas-Congo, le système du Haut-Shiloango, la Tillite supérieure, le système schisto-calcaire et une bonne partie du système schisto-gréseux (séries de la Mpioka et étage inférieur de la série de l'Inkisi). A ce point de vue, le pays de Luozi est un bel échantillon du Bas-Congo (1).

Sauf sur le plateau gréseux oriental, la structure dessine dans le paysage de longues lignes parallèles orientées du NNW au SSE que suivent ou traversent les rivières dont le réseau est ainsi en treillis. Ces lignes sont visibles (du moins sur les photos aériennes) même dans la dépression calcaire, malgré la médiocrité de son relief. Mais c'est à l'ouest qu'elles s'affirment le mieux. Elles s'incurvent légèrement en un arc de cercle dont la concavité est tournée vers l'ouest.

La dépression centrale n'a pas la simplicité que lui prête la description qui précède. Elle est partagée tout d'abord en deux bassins, celui de la Luala à l'ouest, celui de la Luozi à l'est. Entre la Luala inférieure (c'est-à-dire en aval de son confluent avec la Lubuzi) et la Luozi, s'insinue le « massif » de Bidi. Schématiquement il s'agit d'un grand anticlinal complexe à noyau de Haut-Shiloango haché par des failles dans sa partie septentrionale (avec une étroite inflexion synclinale sur son flanc sud-

(1) La partie supérieure des terrains schisto-calcaires et la base du système schisto-gréseux renferment quelques gîtes cuprifères. Certains furent exploités autrefois par les habitants du pays. Quelques mines étaient encore en activité à la fin du XIX^e siècle, au nord de Kingoyi (donc en territoire de l'ex-Congo français, voir K. LAMAN, I, p. 123) au pied du plateau. Une société européenne exploita pendant la première moitié de ce siècle les gisements de Mindouli, très près de la frontière. Les mines sont abandonnées depuis une vingtaine d'années.

ouest). Ce « massif » s'effile vers le nord quand s'abaisse l'axe anticlinal. Les axes anticlinaux sont en relief. On notera le tracé de la Luala qui, après avoir longé le bord occidental du « massif », au fond d'un petit synclinal schisto-calcaire, traverse, d'un trait, une bande de terrains Haut-Shiloango pour s'installer dans un autre synclinal vers le sud-est.

Au confluent de la Luala et de la Lubuzi, la dépression centrale se scinde à nouveau en deux branches encadrant le « massif » de Nienga-Kinsoma. Il s'agit ici encore d'un ensemble anticlinal dont le noyau est en Haut-Shiloango supérieur. La vallée de la Lubuzi est logée dans les terrains schisto-calcaires (C 4). F. DELHAYE et M. SLUYS, qui ont donné la première carte géologique de ce pays voyaient dans cette vallée un fossé tectonique limité par deux grandes failles. La faille occidentale aurait suivi l'abrupt du plateau de Kinkenge, l'orientale, le bord du « massif » de Nienga-Kinsoma. Leurs observations indiquaient un contact anormal sur le versant ouest de la vallée. Certes l'abrupt du plateau de Kinkenge avec ses 400 m de commandement, rectiligne sur près de 20 km (et sur une distance plus longue encore si on néglige un léger décrochement), fait penser avec insistance sinon à un escarpement de faille récente, du moins à un escarpement de ligne de faille (*Photo 1*). Aussi est-on tenté de suivre DELHAYE et SLUYS lorsqu'ils décrivent la plaine de la moyenne Luala comme

« une région calcaire effondrée... limitée à l'ouest par une faille à rejet important mettant des calcaires redressés du niveau C 4 en contact avec le conglomérat de base C 0 et les roches du système métamorphique qui forment le massif de Kikenge ». [21-II, p. C 171]

Des observations nouvelles ne retrouvent pas ce contact anormal et décrivent par contre une succession complète et non perturbée depuis la Lubuzi jusqu'au sommet du plateau de Kinkenge à la latitude de Bumba ⁽¹⁾. D'autre part, la photo aérienne permet de suivre de façon continue les reliefs formés par des niveaux particuliers du système schisto-calcaire et de la Tillite supérieure. Ces reliefs dessinent une boucle régulière

(1) Renseignements communiqués par la Commission de Géologie d'après des documents BAMOCO.

qui entoure la vallée de la Lubuzi et ceinture le « massif » de Nienga. La structure dévoilée par la photo est celle d'un synclinal à noyau C4 suivi par la haute Lubuzi. La crête formée par la Tillite supérieure présente des sinuosités qui correspondent à des axes synclinaux secondaires. Ces axes, topographiquement bien marquées, dédoublent la crête en amont de Kinianzi dans la dépression qui prolonge vers le nord-ouest la vallée de la Lubuzi.

S'il n'est pas nécessaire de recourir à des failles pour expliquer la bordure du plateau de Kinkenge, il semble bien que l'on doive attribuer une origine tectonique à la vallée de la haute Lubuzi en amont de Sumbi Tombe. Il y aurait là un petit fossé de C4 au milieu de terrains Haut-Shiloango.

F. DELHAYE et M. SLUYS croyaient aussi que la bordure orientale de la dépression centrale était donnée par une faille

« amenant le contact de couches calcaires redressées du niveau C 4 vraisemblablement avec des couches subhorizontales ondulées du niveau C 5 et du système schisto-gréseux ». [21-II, p. C 171]

Cette hypothèse n'est guère en rapport avec la morphologie qui caractérise l'abrupt du plateau. Le contour sinueux du plateau des Cataractes et la superposition d'une corniche gréseuse à un soubassement calcaire indiquent que — sauf exception locale — l'escarpement, œuvre d'érosion, ne suit pas un accident structural. La présence de collines calcaires à couronnement gréseux sur le faite séparant les bassins de la Luala et de la Luozi (au nord de Kinsemi) complète l'argumentation. Ces collines sont, en effet, des avant-buttes, donc des témoins laissés par l'érosion. Il est probable cependant que, sur de courtes distances, le bord du plateau soit guidé par une ou par des failles. Au nord de Luozi, il s'agirait d'une faille W-E (et non NNW-SSE comme pour le plateau de Kinkenge). On la trouve dans les terrains calcaires comme un trait W-E de collines au sommet (300 m environ) fortement meuliérisé. La distance de cette faille (présumée et non certaine) au bord actuel du plateau des Cataractes rend cependant plus que contestable l'origine tectonique de l'abrupt.

B. UN ESCALIER DE SURFACES D'APLANISSEMENT.

Voilà le bâti géologique sur lequel l'érosion a travaillé pendant des millions d'années. Une longue série de cycles d'érosion a taillé des surfaces dont la répartition est en accord avec les indications de la structure. Il s'agit de niveaux emboîtés dont seuls les plus élevés débordent largement la petite portion de territoire qui fait l'objet de cette étude. Les plus bas sont des niveaux d'aplanissement partiel déblayés dans les roches tendres. La morphologie évoque assez bien ce que nous trouvons en Belgique avec l'ensemble Condroz-Famenne-Ardenne. La dépression calcaire de Luozi serait une Famenne entre le plateau des Manianga et le plateau de Kinkenge ou, pour prendre un autre exemple, une sorte de « Grande Vallée » appalachienne.

Un parcours rapide du pays a fourni quelques indications préliminaires mais sommaires sur la disposition des surfaces. Nous sommes moins sûr de leur extension puisque nous ne pouvons parler que des observations faites le long de certains itinéraires. Essayons de donner un schéma général en gardant à l'esprit la précarité de cette entreprise. Nous désignerons par des lettres (A, B, etc...) les diverses surfaces ou les divers groupes de surfaces (*carte hors-texte 4*).

Voici tout d'abord quelques témoins de niveaux élevés, (au-dessus de 700 m) que nous avons groupés sous la lettre A : 800 m au sud-est de Kinkenge, 725 m à Kinkenge-poste, un peu plus de 700 m à Kingoyi (plateau des Cataractes). Certains y ont vu (du côté de Kingoyi du moins) des plaques de sables qu'ils ont attribués au Kalahari (Tertiaire). Nous pourrions considérer ces témoins comme les fragments d'une surface qui aurait prolongé vers l'ouest le plateau du Kwango (c'est-à-dire la surface P 1 décrite par L. CAHEN et J. LEPERSONNE, voir plus loin). Dans le même groupe, nous classerons provisoirement quelques éléments compris entre 680 et 700m que l'on observe sur le plateau des Manianga, à l'ouest de la route Sundi Mamba-Kivunda et à l'est de Kivunda, au sud de Banza Lele. Ce dernier lambeau serait couvert, d'après la carte publiée par WALEFFE [42] de sables de type kalaharien. Il est supporté par les quartzites les plus récents qu'on puisse trouver dans le territoire. En dehors

de ce lambeau, que nous n'avons pas parcouru, nous avons observé partout à faible profondeur, un lit de concrétions latéritiques.

La surface la plus caractéristique du plateau des Cataractes, celle qui est la plus largement développée, se situe aux environs de 600-620 m (surface B). La route Luozi-Mindouli s'y maintient entre Banza Ngoyo et Kimbimbi (sauf dans la traversée de la vallée de la Kenge) et aux environs de Sundi Lutete. Ici aussi un lit de concrétions latéritiques se trouve à faible profondeur mais en dessous d'une couche de 50 cm au moins de « limons » jaunes (ces « limons » sont des sables argileux). Cette surface n'est pas rigoureusement plane mais assez largement vallonnée quoique les dénivellations entre le sommet des croupes et le fond des vallées, où se moulent des rubans boisés, ne dépassent pas une cinquantaine de mètres. Il est possible qu'elle se prolonge par-dessus la dépression centrale sur le plateau de Kinkenge mais nous ne l'y avons pas observée. Son façonnement a dû être fort long puisqu'elle rabote la plus grande partie du plateau schisto-gréseux. Peut-être a-t-elle été détruite à Kinkenge par l'érosion ultérieure. Les points les plus élevés du « massif » de Bidi entre la vallée de la Luala et celle de la Luozi paraissent se situer aux environs de 600 m. Seraient-ils des éléments de la surface B ? (1).

On peut probablement rattacher au groupe B, la région frontalière de Musanda. Le plateau, près du carrefour des routes de Mindouli et de Londe Nzadi, est à 580 m à peu près. Les mamelons de Musanda et environs se tiennent à une altitude voisine de 550-560 m. On pourrait y voir un dédoublement, à un niveau légèrement inférieur, de la surface B.

Les niveaux A et B, dont l'existence est incontestable, se sont étendus certainement à tout le pays (restriction faite peut-être pour la surface B, en ce qui concerne le plateau de Kinkenge), les surfaces du second groupe portant comme des *monadnocks* des éléments du premier. Les niveaux qui ont été aménagés à des altitudes inférieures ont une extension plus modeste. Ils font figure de replats et d'aplanissements partiels.

(1) La planche V du mémoire de DELHAYE et SLUYS cité plus haut [21-II] indique un sommet à 600 m d'altitude près du village de Bidi. CAHEN et LEPESSONNE en signalent des îlots à l'ouest des plateaux schisto-gréseux [17, pp. 67-68].

Nous reconnaissons, dans le plateau des Cataractes, une surface C entre 490 et 520 m au sud de Sundi Lutete et dans la vallée de la Ngudi-Fulukari. En avant du flanc occidental du plateau, elle est tangente aux sommets des buttes-témoins qui s'élèvent dans la dépression centrale aux environs de Kingila-Kinsemi. C'est à peu près l'altitude de la butte qui porta la mission protestante de Ganda. Face à ces buttes-témoins, il est probable que le plateau des Manianga ne dépasse guère cette altitude ainsi que paraissent le montrer les photos aériennes. Cette surface C constitue donc la marche supérieure de l'escalier des replats accrochés au flanc du plateau. On peut la considérer déjà comme une partie de celui-ci. Elle semble se prolonger en s'élargissant vers le nord-ouest. Par contre en direction du sud-est, il est difficile de la suivre et de l'identifier. Sa dissection est telle, à hauteur de Banza Ngoyo par exemple, que seuls subsistent des fragments très petits dont l'attribution à tel ou tel niveau est contestable. La surface C et les surfaces D dont il sera question plus loin se sont développées sur les terrains de l'étage inférieur du système schisto-gréseux (étage P I formé de grès, de quartzites et de schistes). Ces terrains sont plus vulnérables à l'érosion que ceux de l'étage P II qui affleurent dans la partie centrale du plateau (1).

Un groupe de replats, dont l'altitude est comprise entre 400 et 460 m, est bien développé sur le versant sud-est du plateau des Manianga (surfaces D). Les environs de Banza Pombo sont à 440-460 m, sur la route de Sundi-Lutete au fleuve. A Dandanga un replat à 400-420 m domine directement le Congo. On le retrouve très disséqué et réduit à quelques sommets sur le versant sud-ouest en contre-bas de Banza Ngoyo où il porte le hameau de Gare. Peut-être à l'extrême-nord, dans la République du Congo ex-français, faut-il lui rattacher quelques éléments de la région de Mindouli (plateau de la mission de Mindouli). Nous n'avons pu déterminer avec quelque approximation l'extension des surfaces D. Nous croyons qu'elles existent vers 400 m d'altitude dans le bassin de la Mata-Yambi et de la Sambu, déblayant une sorte de grand anticlinal schisto-gréseux. Mais ce

(1) D'après les indications de CAHEN et LEPERSONNE [17, p. 64], des lambeaux d'une surface C de 475 m sépareraient les vallées qui découpent le plateau de Kinkenge, en contrebas du niveau de 800 m, en direction du Congo.

n'est là qu'une supposition car nous n'avons pas parcouru ce bassin qui est occupé peut-être par des surfaces plus basses dans sa partie aval. A l'est de Kimbanza, la rivière Lufu, en amont de ses chutes, coule un peu en contre-bas de la surface de 400 m.

Nous manquons d'observations suffisantes et valables pour décrire vers l'ouest l'extension des surfaces D par-delà la dépression centrale. Un niveau appartenant à ce groupe se rencontre dans le massif de Bidi sur les conglomérats tillitiques de la vallée de la Lukoko [21-II, p. C 177, figure 10]. On le retrouve à l'ouest de la Lubuzi, au flanc du massif de Kinkenge [21-II, p. C 152, figure 2]. Il serait bien développé dans la partie sud-est de ce massif sur les crêtes qui se dirigent vers le Congo.

Les surfaces dont l'altitude est plus basse que 400 m, s'étalent surtout sur les terrains schisto-calcaires. Voici quelques exemples de ces niveaux. La route de Mindouli, avant de gravir l'escarpement du plateau gréseux, à 6 km de Luozi, monte tout d'abord sur un gradin vers 300-350 m (niveau E). La grenaille latéritique tapisse le sol. A trente kilomètres de là, plus à l'est, en contre-bas du village de Dandanga-Mpioka, le long du fleuve, une banquette étroite à 310-320 m fait partie sans doute du même groupe. Les buttes mamelonnées à l'ouest de Luozi, par exemple aux environs du village de Bota, lui appartiennent certainement. Découpées dans le schisto-calcaire, elles présentent le même tapis de grenailles. La végétation couvre comme une peau de léopard les versants altérés par les défrichements et les feux de brousse. Les touffes d'herbes alternent avec les taches de sol nu. Le versant est parfois raviné. Un banc latéritique existe à faible profondeur et donne une corniche de deux mètres d'épaisseur au flanc des cirques d'érosion qui mordent la surface E. Plus à l'ouest on trouve un niveau voisin de 340 m avec tapis de grenailles sur l'interfluve Luala-Lubuzi. En résumé, cette surface fort médiocrement développée sur les terrains schisto-gréseux, s'élargit dans le schisto-calcaire. On la retrouve dans la vallée de la Lubuzi, aux environs du confluent de la Luala, où elle apparaît comme une terrasse de faible altitude relative, supportée par une cuirasse latéritique. Des blocs arrachés à cette cuirasse parsèment le fond des vallées de la Lubuzi et de la Luala inférieure [21-II, p. C 162].

La dépression centrale montre des surfaces plus caractéris-

tiques encore et d'une planéité étonnante (surfaces F). Nivelant des terrains calcaires, elles peuvent être considérées comme des surfaces d'aplanissement karstique. Par exemple ce niveau remarquable à 300 m d'altitude dans la vallée moyenne de la Luala (environs de Dende) et de ses affluents, la Luhombo et la Lukasu. Des buttes dont certaines sont coiffées de chapeaux gréseux, se dressent sur ce socle comme des îlots rocheux. Dans le bassin de la Luozi, le niveau F est un peu plus bas, entre 250 et 275 m. A deux ou trois kilomètres de la rive, on le voit s'incliner légèrement vers le Congo (235 m au champ d'aviation de Luozi) et des cailloux roulés se mêlent aux grenailles latéritiques. Certains faîtes conservent leur altitude jusqu'au fleuve, comme celui qui porte le poste de Luozi (250 m) et qui domine le Congo par un versant raide de 80 m à peu près. Des éléments de terrasse s'emboîtent dans la surface F près du fleuve Congo. Un élément à 190-200 m porte le quartier commercial de Luozi. Les bâtiments d'un ancien poste administratif se trouvent sur une terrasse plus basse encore (170 m à peu près) qui est menacée parfois en période de crue (le Congo est à 165 m environ).

Nos propres observations s'intègrent sans difficulté, semble-t-il, dans le schéma des niveaux d'aplanissement que L. CAHEN et J. LEPERSONNE ont tenté pour le Congo occidental. Au groupe

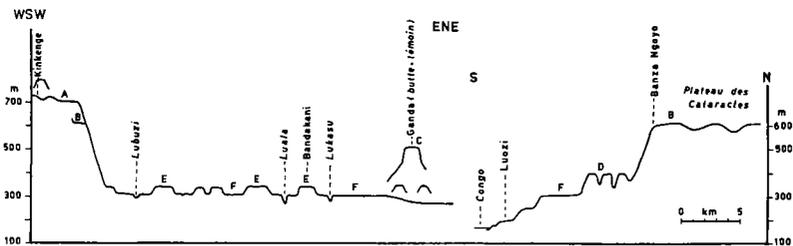


FIG. 3. — Profil topographique simplifié à travers le Territoire de Luozi, du plateau de Kinkenge au plateau des Cataractes. Les éléments de surface d'érosion qui apparaissent sur ce profil sont désignés par la lettre de leur groupe (A, B, C, etc..).

P 1 (700-800 m) correspond à peu près le groupe A de notre classification. Au groupe P2 (650 m), notre groupe B. Le groupe

P 2b entre 450 et 550 m serait l'équivalent de nos groupes C (500 m et plus) et D (400-450 m). Par contre P 3 (350-375 m) apparaît légèrement décalé dans notre liste puisque les niveaux qui pourraient lui correspondre (groupe E) sont compris entre 330 et 350 m. Quant à P 4 (250-275 m), c'est l'équivalent de notre groupe F dont les niveaux s'étagent (ou s'inclinent) de 300 à 250 m.

C. SURFACES D'APLANISSEMENT ET NATURE DES ROCHES.

Qu'il y ait un rapport entre les surfaces et la structure géologique ne paraît pas contestable. Seuls les niveaux supérieurs à 400 m taillent largement les grès et les quartzites. Le replat de 400 m déjà n'est qu'une marche étroite dans l'escalier des niveaux. Il est par conséquent si fragile que l'érosion l'a disséqué en maints endroits. La surface A correspond par contre à un aplanissement qui a dû couvrir tout le pays en relation peut-être avec un niveau de base marin. Les surfaces du groupe B ont atteint, elles aussi, un stade avancé, leur façonnement ne respectant que des *monadnocks* de la surface précédente. Elles se sont étendues au moins à tout le Congo occidental. On s'interrogera sur l'absence — ou du moins sur la rareté — de leurs témoins sur le massif métamorphique. Peut-être le temps a-t-il manqué pour niveler celui-ci (ce qui est malgré tout peu probable) ? Ou bien la vigueur de l'érosion ultérieure a-t-elle détruit les fragments aménagés ? Les éléments qui subsistent sur les terrains schisto-calcaires ou métamorphiques de la zone médiane indiqueraient cependant une certaine extension en direction de l'ouest. On fera des remarques analogues à propos des aplanissements du groupe C qui couvrent une surface importante mais sur le plateau schisto-gréseux seulement, où elles correspondent à peu près à l'étage inférieur de la série de la Mpioka (P1), plus schisteux, donc moins résistant que les étages supérieurs, plus quartzitiques.

Les cycles d'érosion qui ont façonné les replats d'altitude plus basse (400 m et en dessous) ont été sensiblement plus courts que les précédents. Ils n'ont attaqué que les régions les moins résistantes, découpant des gradins sur le versant du plateau des Cataractes (surfaces D), s'étalant sur les terrains schisto-

calcaires de la dépression centrale (surfaces E et F) mais s'inclinant à peine dans les vallées du plateau gréseux. Ces gradins sont donc des surfaces d'aplanissement partiel. Sous le niveau de 400-420 m (groupe D), l'enfoncement du fleuve Congo a été très rapide, si rapide qu'il a détruit, aussitôt formés, les niveaux E et F, ne laissant subsister que des témoins.

Le profil transversal de la vallée est donc d'une grande fraîcheur. Le fleuve coule entre des berges raides et n'a pas de plaine

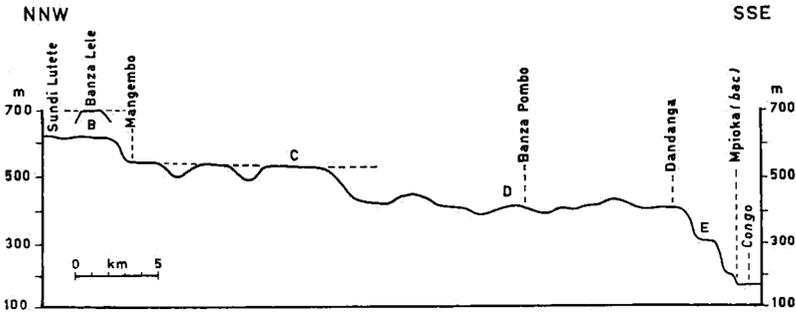


FIG. 4. — Profil topographique simplifié NNW-SSE du centre du plateau des Cataractes (Sundi Lutete) à la vallée du Congo (Mpioka).

alluviale (*Photo 4*). La basse terrasse est rarement recouverte par les crues et sa largeur, là où elle existe, est insignifiante. Ces traits affirment la jeunesse de la vallée actuelle. L'encaissement s'est produit au Pléistocène si l'on admet [15, p. 424] que le recouvrement des surfaces de 350 m et moins est daté de cette époque. Que le Congo soit un fleuve récent est moins sûr. Les surfaces de 400 m ou plus exactement les surfaces du groupe D, qui sont bien développées dans le sud-est du plateau des Cataractes, donc en bordure de la vallée, indiqueraient la présence d'une rivière dans cette région à l'époque de leur façonnement. Nous manquons d'éléments pour préciser si cette rivière se dirigeait vers un bassin central — le Stanley Pool par exemple — ou coulait vers l'Océan. Par contre, il se pourrait que les replats inférieurs (E et F), largement développés dans la dépression centrale, aient été dégagés par un réseau hydrographique raccordé à la mer. Cela ne signifie pas nécessairement que le niveau marin ait été à cette époque voisin de 250 à 350 m.

L'érosion a pu travailler à partir d'un niveau de base local comme le massif métamorphique occidental où le fleuve s'est enfoncé difficilement. Ce serait en fonction de cet obstacle et des étapes de l'encaissement du Congo que les niveaux de la dépression centrale auraient été aménagés.

Mais les surfaces du pays calcaire posent d'autres problèmes. On peut considérer certaines d'entre elles, remarquablement régulières et parsemées de buttes aux parois raides, comme des exemples d'aplanissements karstiques en climat tropical. Ce ne sont pas de véritables plaines puisqu'elle sont légèrement perchées au-dessus des rivières. Ces dernières coulent dans des tranchées étroites, profondes de quelques mètres seulement. L'aplanissement est creusé mollement de dépressions fermées occupées parfois par un bosquet circulaire. Des étangs ou des marécages de dolines sont visibles sur les photos aériennes. La forêt s'est conservée, ou s'est installée, dans ces creux qui attirent les eaux de ruissellement. Le sol, grâce à une fragmentation plus poussée de la roche (due peut-être à la coalescence de nombreuses diaclases) et à des apports de ruissellement, y est plus humide et peut-être plus riche. Outre les dolines, la dépression centrale montre d'autres aspects caractéristiques des pays calcaires. Il y a quelques résurgences. Un exemple : près du bac de Luozi, une source abondante est visible dans la partie du lit du fleuve qui est abandonnée en saison sèche ; elle nourrit à cette époque de l'année une petite cascade. Les vallées sèches sont un autre fait karstique. Elles sont moins nombreuses peut-être que ce qu'on attendrait. Le pays est troué parfois de grottes. On en observe dans les escarpements (falaises de la rive du Congo, en aval de Luozi) et à la base de rochers du type piton (sur la rive gauche, à Banza Sanda, par exemple). F. DELHAYE et M. SLUYS [21-II, p. C 167] décrivent des murs naturels de schistes calcaireux rouges (C 4) dans les champs du village de Sesa. Ces murs de 10 m de hauteur et de 1 à 2 m d'épaisseur s'allongeraient sur plusieurs centaines de mètres à travers la vallée de la Luala. Nous n'avons pu nous rendre sur place pour étudier ces formes.

Mais un des traits essentiels du paysage en avant du pays gréseux est la présence de buttes-témoins au-dessus de cette surface (bassin de la Luala moyenne et partie occidentale du

bassin de la Luozi). Rien qui évoque d'ailleurs, même de loin, un paysage de Kegelkarst ; rien de comparable aux buttes de la région de Lovo (au sud de Kimpese, près de la frontière de l'Angola) dont les parois rocheuses quasi verticales ont leurs crêtes déchiquetées comme les dents d'un peigne. Le seul exemple de piton proche de Luozi ne se trouve pas dans la région étudiée mais sur la rive gauche (rochers de Banza Sanda). Les buttes qui se dressent sur les aplanissements calcaires ne dépassent pas, en général, cinquante mètres de haut et se groupent souvent en longues échines qui s'étirent entre les bassins des rivières (par exemple entre la Luhombo et la Lukasu, affluents de la moyenne Luala, *figure 5*). Quelques collines plus modestes

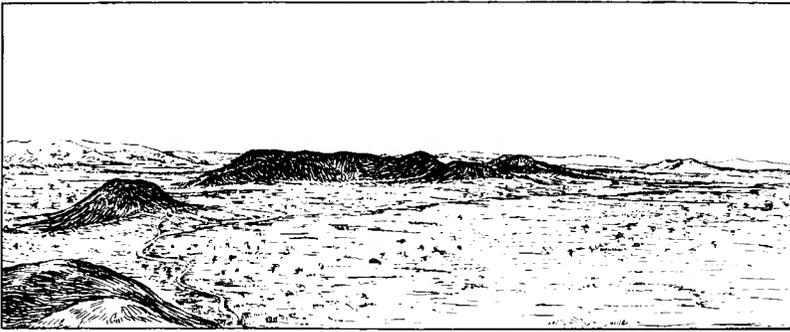


FIG. 5. — Échine de buttes résiduelles au-dessus de la surface d'aplanissement calcaire de 300 m, bassin moyen de la Luala (interfluve Luhombo-Lukasu), à l'est de Kundi-Luala. La vue est prise d'une petite colline calcaire (altitude relative : 50 m environ) appartenant au même ensemble. Au fond, le plateau des Cataractes.

(une vingtaine de mètres tout au plus) évoquent des tumuli coniques presque parfaits. On en trouvera à côté du village de Kingila (bassin de la Lukasu) et au pied de l'escarpement du plateau des Manianga, à l'est de la route Luozi-Mindouli. Ces petites buttes pourraient résulter de la coalescence imparfaite de dépressions fermées. Mais on s'attendrait dans ce cas à les voir former de véritables champs. Or elles sont étrangement isolées. Expliquer les grandes buttes par la coalescence de larges dolines paraît difficile car les dépressions fermées actuelles sont modestes et peu profondes. Il s'agit plus simplement de collines respectées par l'aplanissement à la limite de bassins hydrographiques.

Certaines sont en fait des avant-buttes du plateau des Cataractes décapitées de leur couronnement gréseux. Les plus beaux exemples occupent le faite entre le bassin de la Luala et celui de la Luozi. On y voit tout d'abord des buttes au sommet large et plan, fragments détachés de la masse du plateau gréseux ou rattachés encore par un mince pédoncule. Exemple : le plateau de Ganda. On y voit ensuite des plateaux allongés et étroits au profil brisé : une corniche gréseuse superposée à une pente plus douce dans les terrains calcaires. Exemple : au nord du village de Banza Bulu (*Photo 2*). Autre type encore : les

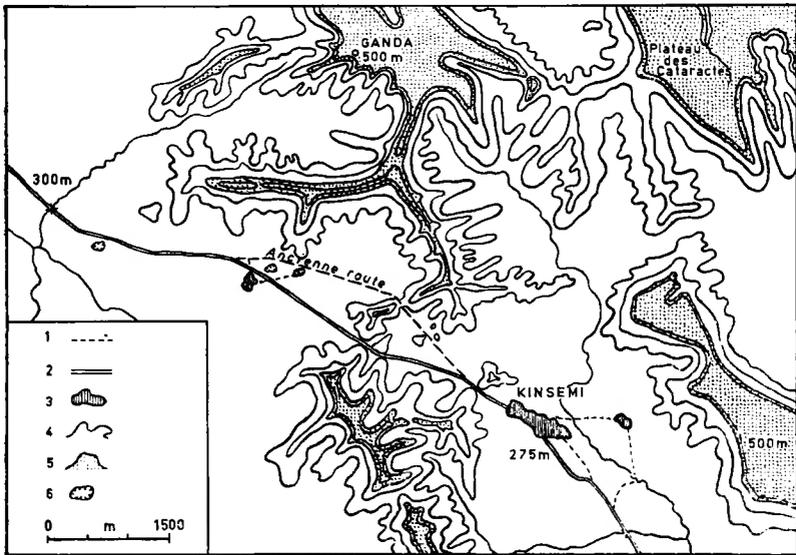


FIG. 6. — Groupe de buttes-témoins dans la région de Kinsemi en bordure du plateau des Cataractes. Les buttes s'élèvent au-dessus de la dépression schisto-calcaire sur le faite entre les bassins de la Luala et de la Luozi. Remarquez le défilé entre deux buttes-témoins où se glissait l'ancienne route. Cette carte a été établie d'après des photographies aériennes de l'Institut Géographique du Congo.

1 : Sentier ; 2 : Piste carrossable ; 3 : Village ; 4 : Courbe de forme (équidistance approximative de 50 m) ; 5 : Bancs du système schisto-gréseux formant l'entablement de certaines collines et du plateau des Cataractes ; 6 : Petite dépression fermée dans le calcaire.

collines calcaires et schisto-calcaires allongées comme les précédentes mais dépourvues de l'entablement gréseux. Exemple :

une partie des collines que la route de Luozi à Dende traverse au nord-ouest de Kinsemi. Quatrième type : la colline calcaire de forme conique parsemée de blocs rocheux et ne dépassant pas cinquante mètres. Exemple : la butte située immédiatement au nord de Kinsemi (*Figure 6*). Enfin, cinquième type : la petite butte conique haute d'une vingtaine de mètres. On en trouve au pied des précédentes. Ces formes juxtaposées sur un petit espace semblent marquer différents stades d'une même évolution (1). L'érosion par ruissellement a probablement joué un rôle important dans leur dégagement. L'absence d'un angle net à leur pied et de falaises rocheuses ne permet pas de considérer comme éventuelle l'action d'une nappe d'inondation, processus évoqué souvent pour expliquer le sapement et la corrosion des versants en pays tropical (dans le cas du Kegelkarst). Quelques buttes seulement, dans la région que nous étudions, pourraient se comprendre en appliquant un tel schéma. Mais ce processus ne joue pas, semble-t-il, à l'époque actuelle puisque, d'une part, les rivières sont enfoncées dans la surface d'aplanissement qui n'est jamais inondée et que, d'autre part, cette surface est creusée de dépressions fermées. Les buttes de quelque importance occupent toutes un faite entre deux rivières et constituent donc des reliefs résiduels. Leur localisation dans la partie orientale de la dépression calcaire, à proximité du plateau gréseux, s'explique en outre par la nature de la roche qui est ici du calcaire dolomitique du niveau C 5. Les collines qui ont conservé un chapeau gréseux sont des témoins du recul du plateau. La netteté des formes est due à la rapidité de l'aplanissement dans les terrains calcaires.

(1) On trouvera une description de formes très semblables dans un article de PH. RENAULT consacré aux phénomènes karstiques du synclinal Niari-Nyanga, qui prolonge vers le nord-ouest, en République du Congo (Brazzaville), le pays de Luozi [33, pp. 15-22].

CHAPITRE III.

Les facteurs du milieu physique et la répartition des hommes.

A. MORPHOLOGIE ET CLIMAT.

La description de cette morphologie fournit-elle quelques éléments d'explication à la localisation des hommes ?

Le relief (ou plutôt l'altitude) exerce ici sur les climats locaux une action qu'il ne faut pas exagérer. Les plateaux ne dépassent jamais 800 m, ce qui diminue la température de 3° au maximum par rapport à la dépression. La plus grande partie du plateau des Cataractes est à 600 m seulement. En saison des pluies, c'est-à-dire à l'époque où ce rafraîchissement serait le mieux accueilli, la différence est minime entre la dépression et le plateau. En saison sèche, l'opposition est plus nette. Le plateau, plus frais, condense les brouillards. Il n'est pas rare que les températures en juillet ou en août descendent en dessous de 18° ou même aux environs de 16° à Kinkenge, à Kingoyi et à Sundi Lutete ⁽¹⁾. Il faudrait cependant beaucoup de témérité pour voir là un caractère entraînant automatiquement répulsion ou attraction. D'ailleurs, alors que le plateau des Cataractes attire les hommes, celui de Kinkenge les a plutôt tenus à l'écart. Le territoire de Luozi ne peut se prévaloir d'une originalité climatique. Sa saison sèche étonnamment fraîche étant donné la latitude (4° 57' S) est caractéristique de tout le Bas-Congo. Les températures de Kinkenge sont voisines de celles de Thysville. Par l'abondance des brouillards qui l'enveloppent chaque matin, le plateau de Kinkenge annonce le Mayumbe. A une cin-

(1) Le minimum absolu à Luozi en août 1958 fut 14° S. On peut donc supposer des minima absolus de 12° (ou moins) sur le plateau des Cataractes et sur le plateau de Kinkenge pendant la saison sèche.

quantaine de kilomètres à l'ouest, à Sumbi (Territoire de Seke Banza), ces brouillards sont plus importants encore. Au petit matin l'eau dégouline des toits comme après une pluie.

Les gens du pays n'apprécient pas la saison sèche. Les enfants se recroquevillent le soir autour des feux et s'emmitoufflent de cotonnades (*Photo 9*). On consomme beaucoup de bois. On accumule rondins et branches sous le surplomb du toit, autour de la maison. Ces provisions qui encombrent la galerie donnent aux villages du plateau de Kinkenge, particulièrement frais pendant cette saison, un visage original qui est presque un trait de pays tempéré et qu'on rencontre fort rarement ailleurs dans le Congo.

Un autre trait étonnant, mais que Luozi partage aussi avec le reste du Bas-Congo, est la rigueur de la saison sèche. Luozi reçoit en moyenne 1 242 mm de pluies ⁽¹⁾ mais quatre mois sont presque complètement secs ⁽²⁾. Juin, juillet, août et septembre reçoivent au total 17,7 mm ⁽³⁾. D'autre part la variabilité des pluies d'une année à l'autre est plus prononcée qu'à l'intérieur du Congo. Il faut tenir compte de cet élément si l'on veut comparer les conditions de la vie agricole du Bas-Congo et celles d'autres régions congolaises. Ainsi, 1958 fut une année particulièrement mal arrosée : 674 mm à Luozi (54 % du total moyen annuel) et restera par conséquent dans le souvenir des gens comme une année pénible. Il y eut 55 jours de pluie seulement à Luozi ; 8 mois reçurent moins de 30 mm (dont 3 mois avec 0 mm, 1 mois à 1,4 mm et 1 mois à 7,8 mm) ; janvier, février et mars furent particulièrement secs. Janvier a reçu 18,4 %

(1) Voici les valeurs habituelles des précipitations (moyenne de 15 ans) pour la station de Luozi (4°57' S, 190 m)

J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D	Total
110,1	113,9	189,8	223,7	111,9	1,3	0	0,7	15,7	88,8	217,5	169,2	1242,6

Températures en 1958 :

J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D	An.
27,3	28,2	27,7	27,1	25,0	22,5	21,0	21,7	23,4	26,8	26,2	26,3	25,3

(valeurs extraites du *Bull. climatol. du C. b. et du R. U.*, année 1958, INÉAC, Bruxelles, 1959).

(2) La saison sèche commence habituellement le 20 mai pour se terminer le 5 octobre. De l'est à l'ouest du territoire, la durée de la saison sèche varie de 140 à 150 jours [14, cartes I, II et III].

(3) En 1959, ces quatre mois reçurent 9,8 mm seulement.

du total qu'il reçoit habituellement, février 1,2 % (or janvier et février sont déjà normalement une « petite saison sèche »). Mars avec 90,7 % fut le seul mois proche de la normale. Avril reçut 55,6 % et mai 7 %. A Kinkenge, du 1^{er} janvier au 31 mai 1958, c'est-à-dire pendant la seconde partie de la saison des pluies, il n'y eut que 22 jours de pluie qui fournirent au total 290 mm dont un tiers (97 mm) tomba en une seule journée (1). Sundi Lutete, sur le plateau des Cataractes, fut mieux arrosé mais ne reçut pourtant qu'un total de 947 mm.

Ces valeurs climatologiques montrent que le pays est moins pluvieux que ne le feraient supposer sa latitude et son relief. Certaines années sont même particulièrement sèches. L'amplitude thermique annuelle d'autre part (7° 2 à Luozi) est assez forte pour un pays situé à 4°30' de latitude. Mais les nuances sont trop minces entre les conditions de plateau et celles de la dépression pour qu'elles puissent expliquer l'inégalité du peuplement.

* * *

La morphologie offre à l'exploitation une grande variété de pentes et une certaine variété de sols, c'est-à-dire, en ce qui concerne les surfaces d'érosion, une certaine diversité des formations de recouvrement. Chercher dans la répartition des pentes, donc dans l'inégale dissection du pays, une explication à la répartition des hommes est une démarche intéressante mais dont on ne peut guère attendre de résultats définitifs. Il y a cependant des coïncidences si nettes qu'on est tenté de les considérer comme des relations évidentes. Ainsi le front du plateau gréseux est si raide qu'il décourage toute exploitation. Il est pratiquement désert. Parfois des champs ou un hameau s'accrochent à un étroit replat. Le pays qui s'étend entre le front du plateau et la surface de 600 m constitue, à l'est du méridien

(1) En 1959, le total (1266,5 mm) fut légèrement supérieur à la moyenne et quasi double de celui de 1958, bien que la saison sèche se montrât aussi prononcée.

de Masangi tout au moins, une zone à peu près vide d'hommes. C'est là une des coïncidences les plus frappantes entre la géologie, la morphologie et le peuplement. Les terrains schisteux appartenant à l'étage inférieur de la série de la Mpioka (P 1) sont en effet fortement disséqués, beaucoup plus disséqués en tout cas que la surface de 600 m. Il y a là, sans aucun doute, une entrave à l'occupation humaine. Les Manianga paraissent avoir préféré les surfaces calmes du plateau proprement dit.

C'est également la vigueur de leurs pentes qui fait les buttes-témoins inutilisées lorsqu'elles sont réduites à de simples pyramides mais non lorsqu'elles portent encore un fragment de plateau. Quant au reste du pays, il est bien difficile de trouver une concordance satisfaisante entre la valeur des pentes et l'intensité de l'exploitation. Le plateau de Kinkenge, parce qu'il est violemment entaillé, avec ses vallées étroites et profondes bien garnies de forêts, serait peu exploité ; cependant les replats et les surfaces plus calmes ne manquent pas au voisinage des sommets. Mais que dire alors de la dépression centrale où des surfaces parfaitement planes sont totalement désertes ? Plus à l'ouest d'ailleurs, dans le Mayumbe, bien des paysages découpés sont très peuplés.

B. SOLS ET POPULATION.

Il semblerait plus utile de rechercher des éléments d'explication dans l'inégale valeur des sols, c'est-à-dire des formations qui recouvrent les différentes surfaces d'aplanissement. On est frappé, en effet, par le développement des croûtes latéritiques dans les fonds comme sur les buttes de la dépression calcaire. Les versants presque chauves sont tapissés de grenailles. Une carapace apparaît en corniche dans les cirques d'érosion (par exemple un peu à l'ouest de Luozi, entre les villages de Bota et de Ntoto Dombe). Les grenailles sont abondantes, non seulement sur les mamelons de schistes calcareux, mais aussi sur les surfaces basses qui encadrent les rivières. Elles jonchent, en bordure de la Lubuzi, la surface de 290-300 m que couvre une savane rabougrie aux arbustes squelettiques. On trouve, parsemant le sol, des rognons latéritiques (*Photo 1*). De même sur la faite qui sépare les vallées de la Luala et de la Lubuzi.

La latérite est présente partout sur le plateau oriental mais sous la forme d'un lit de grenailles peu épais, situé à 50 cm de profondeur, parfois plus bas. Au-dessus s'étendent des « limons », c'est-à-dire des sables plus ou moins argileux. La latérite n'est donc pas un obstacle pour l'agriculture sauf là où l'érosion a décapé le sol et emporté les « limons ». Le plateau bénéficierait ainsi d'un avantage sur la dépression calcaire. Mais cet avantage est mince. La latérite affleure plus fréquemment sans doute dans la dépression que sur le plateau mais, sauf dans la vallée de la Lubuzi et sur le faite Lubuzi-Luala, elle n'est exposée que sur une faible étendue. Très souvent, et surtout dans les fonds, elle est couverte de terrains argileux d'origine parfois alluviale. Dès que ceux-ci ont quelques décimètres d'épaisseur, la latérite n'est plus une gêne. Avec une houe qui remue seulement la partie superficielle du sol, la présence de concrétions à une cinquantaine de centimètres de profondeur ne présente guère d'inconvénient. Ce n'est pas de ce côté que nous pouvons trouver une explication satisfaisante aux densités inégales de population.

Nous n'avons pas parcouru suffisamment le plateau de Kinkenge, uniformément peu peuplé, pour émettre une opinion valable sur ses sols. Ceux-ci paraissent sableux et médiocres. Un ravinement intense dégarrit les pentes dès qu'une exploitation agricole a détruit la couverture forestière. L'aire désherbée que crée un village pour ses maisons, se transforme très rapidement en *bad lands*, s'il y a quelque pente. Des ravines s'insinuent entre les cases et sectionnent l'agglomération. Elles dévoilent parfois la présence de grenailles latéritiques sous-jacentes (*photo 3*). Mais nous n'étudierons pas avec détail le cas du plateau de Kinkenge ⁽¹⁾. Nous nous attacherons plus spécialement dans l'exposé qui va suivre à l'opposition de peuplement entre le plateau des Cataractes et la dépression schisto-calcaire. Cette opposition coïncide-t-elle avec un contraste pédologique ?

(1) Les formations superficielles qui couvrent les hautes croupes du plateau de Kinkenge seraient analogues aux sables tertiaires du Haut-Kwango. Il s'agirait de dépôts éoliens pauvres en minéraux utiles aux plantes (indication communiquée par M. J. LEPERSONNE).

Les sols du plateau des Cataractes.

Les sols du plateau comportent une certaine proportion d'argile. Les plus sablonneux ne font que de petites taches sur les hauts sommets et correspondent peut-être à des lambeaux kalahariens (c'est-à-dire à des formations tertiaires) ou à des formations kalahariennes remaniées. Ce sont des îlots à l'ouest du domaine actuel des sédiments tertiaires. Ces sols cependant ne doivent pas être ni très mauvais ni en tout cas hostiles puisqu'on en rencontre dans la région de Kingoyi, un des coins les plus densément peuplés du territoire.

Partout ailleurs, les sols sont dérivés de limons et de sables argileux qui proviennent — en partie tout au moins — de l'altération des grès et des schistes de l'Inkisi et de la Mpioka. Les agronomes de l'État y voient deux types principaux :

1^o. — Des sols argileux « compacts » qui ceinturent le plateau, couvrant le versant occidental et s'étalant dans le bassin de la Mata-Yambi ; ils sont donc localisés à une région disséquée correspondant à peu près aux affleurements des schistes et grès P 1.

2^o. — Des sols argileux « friables » couvrant *grosso modo* les surfaces du plateau proprement dit. Leur dégradation plus ou moins poussée se marque dans l'aspect et la continuité du tapis végétal.

Les forêts de la région accidentée, confinées aux ravins, couvrent à peine 5 % de la surface. Elles sont fortement altérées : formations secondaires et même fréquemment jeunes jachères forestières avec quelques palmiers *Élaeis*. Les savanes qui les encadrent présentent des aspects divers ; le plus souvent une prairie d'*Hyparrhenia diplandra* parsemée de *Sarcocephalus*, *Anona*, *Bridelia*, etc ... Parfois le sol est nu. L'Africain cultive l'*Urena* dans les lambeaux forestiers. Grâce à ses mazala (voir chapitre IV) il exploite avec persévérance les savanes les plus pauvres. Il obtient des arachides, puis du manioc et des haricots sur les terres les plus riches, du manioc, des courges et des haricots sur les terres moyennes (au sud-est de Masangi par exemple), un peu de courges et d'arachides sur les plus médiocres. Le peuplement est très inégal. Le versant du plateau

est mal exploité. La partie nord du bassin de la Yambi, où les mêmes sols se rencontrent, est au contraire mieux habitée.

Les sols d'argile « friable » — en fait des sols sablo-argileux — couvrent le plateau proprement dit, c'est-à-dire la surface de 600-620 m. Vieux sols de pénéplaine, très lessivés, ils ne portent qu'une savane pauvre sauf dans la région nord-ouest où, à proximité du versant, les forêts couvrent jusqu'à 12 % ou plus du territoire (région de Yanga Pompe, Zebele, Ganda Kulu). Portent également des forêts plus étendues les environs de Biongo (vallée de la Kenge) et le coin nord-est du territoire (rive gauche de la Ngudi-Fulukari) dans le secteur des Balari. Dans l'ensemble, ces sols ont une population plus nombreuse que l'argile « compacte », avec notamment les noyaux peuplés de Kingoyi, Yanga Pompe et le secteur Balari. Mais au total, la distinction entre argile « compacte » et argile « friable », outre qu'elle fait croire erronément que ces sols sont très argileux alors qu'ils comportent une part importante d'éléments grossiers, présente peu d'intérêt et se reflète mal dans la géographie humaine du pays. Ces sols ne diffèrent guère que par des nuances et non par des oppositions de qualité. Il est plus judicieux de tenir compte du degré de dissection des surfaces et de la proportion couverte par les forêts résiduelles si l'on veut trouver des éléments en faveur de la localisation actuelle de la population. Ces considérations ne peuvent malgré tout conduire bien loin, puisqu'on trouve des régions accidentées et boisées (environs de Yanga Pompe et de Ganda Kulu) aussi bien que des surfaces plus calmes et presque complètement savanisées (nord-ouest de Sundi Lutete) parmi les zones de forte population.

Les sols de la dépression centrale.

On ne peut affirmer que les sols de la dépression centrale, c'est-à-dire de la région peu peuplée, soient de valeur nettement inférieure à ceux du plateau. Ils reposent souvent sur une couche latéritique. Certes, des étendues sont manifestement de faible valeur. Ainsi les grenailles éparpillées sur les basses surfaces de la vallée de la Lubuzi et les sols mis à nu sur les mamelons de schistes calcaireux (à l'ouest de Luozi). L'aspect de la maigre savane qui les couvre trahit leur pauvreté : formation d'*Hy-*

parrhenia diplandra et de *Panicum maximum* parsemée d'*Hymenocardia* et d'*Anona* rabougris. Le paysan qui fait un peu de manioc et d'arachides, n'obtient que des rendements fort médiocres (5 à 10 tonnes de manioc frais à l'hectare seulement ; un peu plus si la dégradation est moins poussée).

A côté de ces sols de faible intérêt, la dépression centrale comporte cependant des étendues qui sont parmi les meilleures du Territoire. Les basses terrasses en bordure des rivières sont couvertes d'alluvions. Celles qu'inondent parfois les crues et où pousse un haut fourré de *Pennisetum purpureum* (Herbe à Éléphants) donnent des sols d'excellente qualité. Quelques mètres plus haut, des alluvions anciennes formées d'éléments fins (« limons » jaunâtres) sont plus lessivées et plus sèches mais leur valeur est très convenable. Une partie est aujourd'hui cultivée mécaniquement et porte les champs d'*Urena* des paysannats de la Luala. Une autre correspond aux zones vides que nous avons reconnues sur la carte de la densité. Toutes ces surfaces étaient inutilisées il y a quelques années à peine. Pour quel motif se trouvaient-elles délaissées ? Peut-être le paysan noir ne disposait-il pas des techniques permettant de les exploiter ? Certaines surfaces en effet exigent des travaux de drainage. Il y aurait là une explication de la faible densité du pays calcaire si ces surfaces à drainer ne représentaient pas une faible partie seulement de l'étendue valable et déserte.

D'autres régions de bons sols sont également délaissées. Le rebord sinueux du plateau gréseux dessine de larges rentrants où s'avance la dépression calcaire. Ces vastes amphithéâtres ont leur base tapissée de sols de qualité. Des colluvions descendues du versant gréso-argileux se mêlent aux produits de la décomposition des calcaires. Remaniées, elles ont été transportées parfois en aval et recouvrent ainsi une surface importante de la partie supérieure des vallées. Ces terres colluvionnaires rouges sont peut-être les sols les meilleurs du pays. Elles aussi sont aujourd'hui quasi vides.

Ces diverses considérations montrent que le petit nombre d'habitants de la dépression calcaire ne traduit pas plus une moindre valeur manifeste des sols que le fort peuplement du plateau des Cataractes n'est la conséquence d'une supériorité quelconque en ce domaine. Il ne manque pas, dans la dépres-

sion, de surfaces valables et parfois même plus valables que celles du plateau ⁽¹⁾.

Des éléments autres que les qualités intrinsèques des sols doivent être pris cependant en considération. Beaucoup de surfaces calcaires souffrent à coup sûr d'une trop grande perméabilité. La sécheresse y est sans doute plus sensible que sur le plateau, ainsi que paraît en témoigner la maigreur de leurs savanes. En saison des pluies, cependant, c'est-à-dire pendant la saison agricole principale, la proximité d'un lit latéritique (donc d'une nappe phréatique) et les chenaux gorgés d'eau atténuent fortement l'aridité. Le rôle de celle-ci est donc effacé. Mais les habitants ont à souffrir de la nature calcaire du pays en saison sèche. Alors que les rivières du plateau restent abondantes, la dépression calcaire est, à cette époque, aride. Les tranchées profondes de 4 à 5 m, où circulent la plupart des ruisseaux, sont à sec. Des flaques subsistent çà et là au voisinage d'une source. Il faut parcourir de longues distances pour trouver un peu d'eau où rouir son manioc. Le routoir saturé s'annonce alors de très loin par une odeur particulièrement forte. En août 1958, la source qu'utilisaient les habitants du village de Ntoto Dombe (à l'ouest du centre commercial de Luozi, s'est tarie. Il leur fallut se rendre au fleuve, c'est-à-dire à plus de trois kilomètres de leurs maisons.

Peut-être faut-il voir dans la rareté des sources et le caractère lâche du réseau hydrographique un obstacle à l'installation des villages ⁽²⁾. Si l'eau de pluie ne manque pas aux cultures, l'eau potable manque pour les hommes qui répugneraient à établir leurs maisons loin des points d'eau. Ainsi les tapis de colluvions, au fond des amphithéâtres que dessine le bord du plateau des Cataractes, seraient inutilisés malgré leur valeur. Les eaux ruisselant des pentes s'infiltrent en effet dans les éboulis et les colluvions. Les vallées sont donc sèches. Un village qui s'installerait ici n'aurait pas d'eau courante à proxi-

(1) Une partie des renseignements sur les sols du Territoire de Luozi provient d'une étude entreprise par le Service agricole provincial [5]. Une autre provient d'une étude sur le même sujet par des agronomes du Groupe d'Économie Rurale [6].

On trouvera la description de quelques sols de la région de la Luala dans une étude de MM. I. DENISOFF, J. PRADE et V. DRACHOUSOFF [22].

(2) Comme nous l'a suggéré M. J. LEPERSONNE.

mité. Est-ce là une raison suffisante du faible peuplement ? L'argument doit être retenu mais on ne peut oublier que de grosses rivières sortent du plateau et traversent la dépression calcaire (la Luala, la Lubuzi, la Lukasu, la Luozi,). Rien n'empêche leurs vallées d'être des rubans de villages. Or ce n'est pas le cas. Voici cinq ans encore, la vallée de la Luala était quasi déserte en amont de son confluent avec la Lubuzi. La perméabilité est sans doute un obstacle au peuplement du pays calcaire. Nous ne sommes pas certain qu'elle soit l'obstacle prédominant. On ne manquera cependant pas de remarquer que la dépression centrale de Luozi s'inscrit dans un ensemble mal peuplé du Bas-Congo qui correspond précisément, en grande partie tout au moins car il déborde légèrement vers l'ouest, à une vaste zone basse creusée dans les terrains schisto-calcaires. Nous reviendrons sur ce point dans le chapitre suivant.

Quoi qu'il en soit, le milieu physique ne donne pas la clef du peuplement. Il ne fournit que des explications incertaines, incomplètes ou insuffisantes. Voyons à présent si le milieu humain peut proposer des facteurs d'explication plus convaincants.

CHAPITRE IV.

Les techniques paysannes et la densité du peuplement.

Soulignons-le dès l'abord : il n'y a aucune différence « ethnique » fondamentale entre gens du plateau et gens de la dépression. Rien qui pourrait se traduire par une inégalité de peuplement. Une possibilité d'explication nous échappe ainsi. Tous ces hommes parlent la même langue et ont la même organisation sociale, les mêmes préoccupations foncières, les mêmes institutions politiques et sans doute la même origine. On les considère généralement comme des Manianga sans que personne sache très bien au fond ce que ce terme recouvre, puisque les Manianga ne forment pas une unité politique et n'en formèrent sans doute jamais. D'autres préfèrent parler de Ba Sundi, de Ba Buende, de Ba Gangala (dans le nord) et de Ba Lari (dans le nord également). Mais quels villages placer parmi les uns et les autres ? Si nous ne nous embarrassons pas de subtilités linguistiques (d'ailleurs contestables), nous pouvons les englober tous dans l'ethnie Kongo. Tous ont fait partie un moment donné du Royaume du Congo — c'est-à-dire d'une de ses provinces extérieures — ou ont subi son influence. Les minimales différences dialectales ne sont que nuances. Nous verrons plus loin ce que l'histoire (ou du moins les bribes que l'on croit en savoir) peut indiquer sur la genèse du peuplement.

Un examen des techniques ne montre pas de différences importantes d'un groupe à l'autre. Mêmes techniques agricoles sur le plateau et dans la dépression. Aucune ne paraît adaptée à un milieu mieux qu'à l'autre. Il semblerait que le procédé des buttes incinérées que nous allons décrire soit plus fréquent dans la partie orientale du territoire. Cette technique est spécifiquement kongo ; elle n'est donc pas particulière à Luozi. Les

paysannes la pratiquent en savane mais plus rarement en forêt, où la culture se fait à plat. Des buttes sont aménagées également dans les palmeraies peu denses qui marquent les sites des villages abandonnés. Défrichage de la parcelle et construction des buttes se font en commun, chaque femme aidant puis recevant l'aide de ses campagnes. Les femmes se rassemblent, leur enfant sur les reins, serré dans leur pagne et se placent sur une ligne pour attaquer la savane. Progressant côte à côte, elles arrachent les herbes à la houe et jettent des gerbes sur le sol avec une régularité géométrique (*Photo 5*). Elles respectent parfois la rangée de chaumes qui séparera deux parcelles contiguës. Les gerbes couvertes d'un peu de terre sont brûlées à la fin de la saison sèche. Chaque tas à demi étouffé se consume lentement. Le champ est alors un ensemble de foyers fumants. La terre, qui recouvre les herbes, cuisant sous la flamme (*Photos 6, 7, 8*), une parcelle abandonnée est parsemée de menus fragments rouges qui ressemblent à des débris de poterie. On plante les boutures de manioc et on sème les arachides dans la butte consumée. Celle-ci est parfois enrichie avant le brûlage par l'accumulation de branches arrachées à des arbustes ou de feuilles de palmiers. Ces champs sont établis sur les versants. Dans les vallées sèches, nombreuses sur le plateau gréseux, les paysannes couchent en gerbes les herbes des fonds et du bas des pentes.

Le paysage se trouve ainsi parsemé de figures géométriques dont les régions africaines sont habituellement peu généreuses. Car les champs dessinent de grands rectangles où les buttes se disposent de façon régulière selon des lignes parallèles droites ou courbes. Dans la région de Sundi Lutete, Kivunda, Musanda, ces figures sont si nombreuses qu'elles composent de véritables réseaux autour des villages blottis dans leurs gros bouquets de safoutiers. Ces paysages humanisés constituent de vraies « campagnes » au sens européen du terme et non plus seulement des « brousses » (*Photo 8*).

Les buttes portent des noms divers. On ne les appelle pas ici *mafuka* ou *mafuku* comme dans la région de Thysville. Le plus souvent on les désigne sous le nom de *mazala*, parfois *mikala* (région de Sundi Lutete). L'écartement varie d'un terroir à l'autre. Il n'est pas le même non plus ni pour les différents types de champ, ni pour les différents types de sol. Il peut aller

jusqu'à 4 m comme nous l'avons observé dans une palmeraie, c'est-à-dire un ancien village, à Bota, près de Luozi où les buttes étaient d'ailleurs enrichies de branches et de frondes d'*Elaeis*. Dans le pays de Kinganga (Secteur Kenge), des mazala de 1,3 m de diamètre sont espacés de 0,8 à 1 m. Certaines buttes s'allongent dans le sens de la pente jusqu'à former des billons.

Chaque *mazala* porte habituellement trois ou quatre boutures de manioc et une ou plusieurs courges. Ce type de champ est dit *kibete* dans la région de Kinganga (*Photo 9*). L'espace entre les buttes est laissé libre. On peut y semer des arachides. Mais le champ d'arachides proprement dit n'est pas, le plus souvent, aménagé en *mazala*. Il est cependant préparé avec soin. Le sol est houé deux fois, ameubli et aplani ; les racines arrachées sont brûlées puis leurs cendres répandues sur la parcelle (1).

Nous n'insisterons pas sur les caractères des techniques agricoles car ils ne sont pas originaux. La jachère succède habituellement à 3 ou 4 ans de culture en forêt (2 ans en savane) et sa durée est variable (7 ans généralement, moins sur le plateau).

Le trait le plus original est donc la technique des *mazala*. Mais nous avons dit qu'elle était très répandue chez les Kongo. Cet écobuage conviendrait-il mieux aux sols du plateau qu'à ceux de la dépression calcaire ? Rien ne permet de l'affirmer. S'il paraît plus fréquent sur le plateau (il est moins répandu cependant sur le plateau de Kinkenge), peut-être est-ce simplement parce qu'il frappe mieux l'attention grâce à l'abondance des champs et aux vastes dessins tracés ainsi sur les versants. Peut-être aussi cette technique qui apparaît déjà comme une agriculture plus intensive, s'impose-t-elle avec plus de force dans des pays bien peuplés.

Le pays de Luozi montre donc deux types de terroirs. Premier type : le plateau avec ses vastes rectangles cultivés comme étoilés de buttes sombres. Un peu de forêt dans les fonds d'où surgissent des palmiers. Les villages coiffent les sommets, entourés de vergers. Les safoutiers sont nombreux autour de Suku Mbuku (près de Sundi Lutete-Kivunda), Kimpungu et Bisinza (secteur Kimbanza) qui ont aussi des orangers. Des arbres fruitiers

(1) Ce type de champ est décrit dans l'ouvrage de K. LAMAN [26, p. 116].

sont disséminés dans les villages mêmes. On cultivait autrefois de petites parcelles de maïs, de pois indien, etc.... entre les cases [26, p. 117]. L'agglutination des hameaux anciens en agglomérations plus importantes a fait disparaître ces habitudes. Depuis quelques années, des caféiers sont plantés à proximité des maisons. Malgré les efforts de l'administration, ils sont peu nombreux encore et manquent de soins et de protection.

Dans la dépression centrale, le terroir est moins bien organisé. Les étendues de savanes vides l'emportent sur les surfaces cultivées, petites et disséminées. Dans la partie mamelonnée de la région schisto-calcaire, on exploite de préférence le fond des vallées et les anciens emplacements de village qui ne sont pas trop érodés. On trouve ainsi près des ruisseaux les haricots, le maïs, les bananiers et les cannes à sucre. Ces dernières, peu nombreuses, sont plantées par les hommes, rebelles pourtant aux autres travaux agricoles. La canne à sucre n'est pas en effet un produit vulgaire. Le paysan lui attache un grand prix car le jus qu'il en extrait en écrasant la canne dans un pressoir primitif dressé près du champ, donne une boisson alcoolisée très appréciée. Ce *malafu* de canne est un excellent produit commercial qui se vend cher sur les marchés ruraux et surtout à Luozi. Les villages établis non loin du poste, trouvent dans cette production la plus grande partie de leurs revenus monétaires. Les champs sont plus rares encore sur les surfaces basses du pays calcaire. On trouve en bordure des rivières, des parcelles de haricots sur des replats que recouvrent parfois les crues. Ces cultures de saison sèche font dans le paysage des rectangles vert vif qui alternent avec les masses touffues des hauts *Pennisetum* riverains. Ainsi sont jetés dans le paysage, au pied de l'escarpement du plateau, des taches de couleur qui rappellent certains aspects des vallées du Rwanda-Burundi.

CHAPITRE V.

L'hypothèse du dépeuplement.

Les techniques agricoles, pas plus que les techniques d'organisation de l'espace, ne rendent compte de l'opposition de peuplement entre la dépression et le plateau gréseux. Elles devraient permettre une exploitation identique des deux paysages et par conséquent des densités de population du même ordre de grandeur. Seul reste, pour expliquer la situation actuelle, le recours à l'histoire c'est-à-dire, dans le cas qui nous occupe, le recours à l'imprécis et même en grande partie à l'inconnu. Y trouverons-nous quelque indication utile ? Il serait intéressant, bien sûr, de préciser si cette opposition de peuplement est une chose ancienne ou au contraire très récente. La dépression calcaire n'a-t-elle pas été mieux peuplée autrefois ? Si cette hypothèse se vérifiait, quelle serait la cause d'un tel dépeuplement ?

Comment se présentait le pays lorsque STANLEY descendit le fleuve pour gagner Boma au terme de sa traversée africaine ? STANLEY ne nous dit pas grand-chose. On le comprend. Il a traversé rapidement le Territoire de Luozi puisque le Congo lui donnait ici l'aubaine d'être navigable à ses pirogues et à ses canots. Il n'a pas eu le temps d'observer longuement les rives. Il dit quelques mots sur le pays gréseux en aval de Manianga et évoque les collines basses de la dépression calcaire habitées par des hommes

« qui s'adonnent à la pêche du vairon et ne cultivent que l'arachide et le manioc ». [37-II, p. 436]

Il parle aussi sans chaleur (car il éprouve chez eux de grandes difficultés de ravitaillement) des Bassoundis, qui vivent plus en aval :

« gens d'une race dégradée et misérable... soupçonneux, querelleurs et susceptibles à l'excès » [37-II, p. 436]

à qui il doit abandonner deux de ses hommes surpris dans un champ à voler du manioc ⁽¹⁾. Glanons quelques renseignements économiques.

« Dans toute cette région, depuis Manyanga des Babouenné, les arachides étant demandées par les commerçants d'Embomma ⁽²⁾ sont cultivées sur une grande échelle. On les apporte de points fort éloignés et en quantités considérables... Autrefois la traite des esclaves et celle de l'ivoire alimentaient une vaste portion de la contrée ; mais les esclaves n'étant plus demandés et l'ivoire n'étant plus assez abondant pour procurer des bénéfices suffisants, les indigènes se sont livrés à la plantation de l'arachide. Pour leur propre consommation, ils ont de petits champs de fèves, de haricots, de patates, etc... et des plantations d'élaëis qui leur donnent une boisson enivrante ». [37-II, p. 454]

Autre indication : STANLEY croise à une trentaine de kilomètres en amont de Manyanga (à Mpakambendi) une caravane commerciale qui comprend des individus très métissés venant de la côte (du Congo et de Zommo) et qui se dirige vers l'est ce qui témoignerait de relations actives à cette époque entre l'Océan et le Stanley Pool. Il signale en outre l'existence d'un grand marché près de Manyanga où se rencontrent

« gens des pays d'amont, Ngoyo, Kakongo, Ntommo Mataka... et Nzabi ». [37-II, p. 435]

A son retour dans la région, en 1881, STANLEY parle plus abondamment du marché de Manyanga ⁽³⁾, fort déchu, croit-il, par rapport à ce qu'il fut quelques années auparavant.

« Autrefois on venait en foule de plusieurs lieues à la ronde pour y vendre et y acheter des esclaves, de l'ivoire, du caoutchouc, de l'huile, des porcs, des moutons, des chèvres et des poulets. Le cuivre

(1) Probablement dans la région de l'actuel Luozi.

(2) Boma.

(3) Il n'y a plus aujourd'hui de localité portant le nom de Manyanga. Le village le plus proche est Dandanga-Mpioka, près de la frontière.

indigène donnait lieu à d'importantes transactions ⁽¹⁾. Des caravanes arrivant de la côte et se dirigeant vers le Stanley Pool, s'y arrêtaient pour échanger leurs draps et leurs perles contre des tonnes de pain de cassave et de légumes et des quantités d'objets en cuivre et en fil de fer appropriés au goût des peuplades du Haut-Congo » [38, p. 189].

Dans tous ces textes, les indications qui concernent la densité du peuplement sont rares. On trouvera quelques allusions dans des descriptions qui témoignent de la médiocre affection de l'explorateur pour les paysages pelés (et froids) du Bas-Congo. La traversée du massif de Kinkenge se fait dans une gorge déserte.

« L'aborigène lui-même trouve ces sites antipathiques. C'est sur les sommets, où le sol est fertile et uni, où les arbres poussent, où le manioc fleurit, qu'il installe sa demeure. Et le Congo coule solitaire, triste, abandonné des hommes car personne ne reste pour chanter la majesté de son grand flot brun » [38, p. 169].

Mais le plateau de Kinkenge n'est pas désert puisque STANLEY affirme que les vivres abondent sur les rives [38, p. 170]. A l'est de la Loualla (= Luala), les flancs nus et escarpés des montagnes tabulaires

« sont sillonnés de petits sentiers qui mènent aux rochers, où les indigènes s'installent pour pêcher dans le fleuve, aux groupes de hameaux établis sous les bouquets de palmiers et de cotonniers qui couronnent le sommet des monts » [38, p. 173].

Dans la région de Luozi, le seul renseignement que nous pouvons retenir est l'existence du village de Kibonda, sur la rive droite, en face de l'embouchure de la Loukounga. En amont le pays est plus peuplé.

« qu'en aucun des endroits... traversés depuis la mer » [38, p. 173].

Il s'agit sans doute ici du plateau des Cataractes. La gorge des rapides de Ngounda est dépeinte sous des couleurs sombres :

(1) Une partie de ce cuivre était très probablement fabriquée dans le pays même en bordure du plateau des Cataractes. Les gisements locaux satisfaisaient certainement les besoins.

« Une gorge où s'engouffre le vent, où sans cesse souffle la tempête (...); dès quatre heures de l'après-midi (...) le vent se déchaîne, glacial; les ombres s'épaississent, une teinte grise s'épand sur le paysage, imprimant à la perspective une solennité spectrale (...) On imaginerait difficilement un lieu plus propice au développement des idées de suicide (...) Les aborigènes ont fui ces parages pour aller s'établir sur les hautes terres à 300 m au-dessus du fleuve » [38, p. 174].

Les environs de Manyanga ne bénéficient pas d'une description plus enthousiaste :

« L'imagination pourrait malaisément évoquer un tableau plus gris, plus froid, plus laid » [38, p. 175] (1).

Que retenir de tout cela ? D'abord qu'il y avait déjà une opposition de peuplement entre le plateau des Cataractes et les régions situées en aval. L'activité du marché de Manyanga témoignait d'une meilleure exploitation de cette partie du territoire. Certains traits sembleraient indiquer une occupation plus forte peut-être que l'actuelle dans le plateau de Kinkenge. Mais nous ne trouvons à peu près rien sur la dépression centrale. Il semble qu'elle n'était pas très peuplée. STANLEY laisse supposer qu'elle comptait beaucoup moins d'hommes que le plateau des Manianga mais il ne nous dit pas si elle en avait moins encore que les régions situées plus en aval. Des missionnaires protestants nous ont dit que leurs prédécesseurs leur ont décrit leur arrivée dans les « régions peu peuplées de la vallée de la Luala ». Mais étaient-elles, il y a quatre-vingts ans, aussi peu peuplées qu'aujourd'hui ? N'y aurait-il pas eu diminution du nombre des habitants dans les régions basses alors que le plateau oriental maintenait et accroissait une population déjà plus nombreuse ?

Certains faits sont en faveur de cette hypothèse. Une étude foncière des régions désertes aux environs de Kundi et de Dende, en vue de l'organisation des paysannats de la Luala, a montré que des terres étaient sans propriétaire depuis cinquante ans

(1) Le fait que STANLEY y fut gravement malade pendant près d'un mois et crut mourir sont certainement pour beaucoup dans cette appréciation peu flatteuse. STANLEY attribua en partie sa fièvre aux « courants d'air glacé qui traversaient sans cesse la gorge du Congo » [38, p. 181].

au moins. Pour quelques-unes, des propriétaires éloignés se sont fait connaître. La complexité du régime foncier empêche cependant de conclure fermement. Droit paternel et droit maternel se mêlent ici pour former un écheveau difficile à débrouiller. Fondamentalement le droit maternel règle les successions et le régime de la terre (étant bien entendu que la terre ne peut jamais devenir la propriété personnelle d'un individu). Les hommes s'établissent sur les terres du clan maternel et les font cultiver par leurs épouses. A la mort du mari, la femme retourne dans son village d'origine, mais les enfants ont le droit de cultiver les terres du clan paternel. En outre des étrangers (étrangers au clan ou étrangers au « groupement ») peuvent « louer » la terre et jouir de l'usufruit moyennant l'abandon au clan d'une partie de la récolte. Enfin lorsqu'un clan s'éteint, ses terres passent sous la garde d'un clan voisin qui devient le propriétaire temporaire. Cette solution réserve l'avenir car il se peut qu'un membre du clan soit encore en vie mais qu'on l'ignore, et qu'il vienne se manifester par la suite. Retenu par exemple comme esclave dans un village éloigné, il n'aurait pu faire valoir ses droits avant d'avoir été libéré ou s'être racheté.

En gardant ces remarques présentes à l'esprit, étant donné le nombre d'ayants droit qui peuvent exister à propos d'une parcelle quelconque, il est étonnant de trouver dans la région de la Luala des terres qui sont sans propriétaire théorique. Cela indiquerait qu'elles ne sont plus exploitées depuis longtemps. Certainement depuis plus de soixante ans dans la vallée de la Mfuninga (entre la Luala et la frontière). Mais plus fréquemment quelqu'un est venu affirmer ses prétentions sur une terre apparemment vide. Lorsque les Manianga sont descendus du plateau, au moment où les fibres se vendaient bien, pour établir des champs d'Urena dans les régions désertes de la dépression, des contestations ont surgi. Des terres se trouvaient sous la garde de clans du plateau qui voulurent les mettre en valeur. Des représentants des clans qui en furent autrefois les propriétaires se sont fait connaître et ont défendu leurs droits. Puisqu'ils en avaient si bien conservé le souvenir, on peut croire que leur départ de ces lieux n'était pas très ancien. Le pays aurait donc perdu récemment une partie de ses habitants.

Peut-on trouver des arguments pour un dépeuplement récent

dans l'abandon des missions protestantes de Ganda et de Diadia ? La colline de Ganda se dresse au nord-ouest de Kinsemi, témoin gréseux à 200 m environ au-dessus de la dépression calcaire (*figure 6*). Le site de Diadia se trouve dans le plateau de Kinkenge, à l'ouest de la mission de Kibunzi. Pour Diadia le dépeuplement est plus que probable, Les missionnaires suédois arrivés dans le Territoire de Luozi en 1887 parlent d'une population dense à Diadia — ce qui n'est plus le cas actuellement — et d'une population plus dense encore à Kingoyi et à Kinkenge [27]. Kinkenge, pas plus que Diadia, ne peut être considéré aujourd'hui comme le centre d'un pays bien habité. Le dépeuplement est donc une hypothèse vraisemblable. Seul Kingoyi est aujourd'hui au milieu d'un terroir très peuplé.

La mission de Ganda pose un problème plus curieux. Dans la dépression calcaire mais non loin du bord du plateau des Cataractes, cette mission perchée a dû exercer la plus grande partie de ses activités dans les régions basses. Elle n'est plus que ruines. Un peu à l'écart, un petit cimetière est entretenu par les habitants des deux villages voisins. La lecture des pierres tombales est émouvante. On y voit les noms de treize missionnaires suédois (dont plusieurs ménages) âgés pour la plupart de 30 à 40 ans et d'un pasteur congolais. Les décès se sont suivis à intervalles rapprochés : huit de 1892 à 1898, quatre de 1905 à 1909, un en 1912. Les missionnaires ont-ils été victimes d'épidémies qui auraient dévasté le pays ? Ont-ils succombé à la maladie du sommeil par exemple ? Nous ne le croyons pas. A cette époque, longue était la liste des maladies tropicales contre lesquelles les Européens étaient presque sans protection. Malaria, hématurie, dysenterie, fièvre typhoïde, etc... ont largement suffi à décimer la mission (1). Sans compter les pneumonies que pouvaient entraîner les nuits fraîches de la saison sèche. C'est à la suite de ces décès répétés que Ganda fut abandonné (en 1913). Mais sa présence dans ce pays pose un problème. A-t-elle été fondée dans une région plus peuplée qu'à l'époque actuelle ? A-t-elle en somme disparu en même temps que

(1) C'est l'opinion du D^r PALMAER qui fut médecin des missions suédoises après 1914 et consulta les notes de Ganda.

la population locale ? Il ne semble pas que ce fut le cas. Lors de leur arrivée, les missionnaires suédois parlent en effet de la vallée de la Luala (un peu plus au nord-ouest, il est vrai) comme d'une région peu peuplée (1). Aucun village n'existait à proximité immédiate du poste. Aucun ne vint s'y installer. Ce fut très certainement un des motifs pour lesquels — en plus bien sûr des ravages causés par les maladies dans les rangs des missionnaires — Ganda fut délaissé et ne fut pas remplacé.

Ainsi vers 1886 déjà, la dépression calcaire était peu habitée. Il est probable qu'elle était mieux peuplée cependant qu'aujourd'hui et qu'elle perdit une partie de ses habitants. La maladie du sommeil exerça de grands ravages dans le Bas-Congo à partir de la fin du siècle dernier et au début de ce siècle. Selon les témoignages, elle fut particulièrement active dans les régions basses, donc dans la dépression calcaire et en bordure du fleuve mais aussi dans la région de Kibunzi (2). Ce fut une des époques les plus pénibles de l'histoire du Bas-Congo. Les missionnaires catholiques ont décrit la mort de villages entiers et le dépeuplement des régions qui entourent leurs missions entre Matadi et Léopoldville. L'explication des densités actuelles doit tenir compte du grand coup de faux de la maladie du sommeil. La situation ne se rétablit sans doute pas complètement avant 1920 ni même avant 1925 (3). La maladie aurait-elle eu une action plus néfaste dans les régions basses que sur le plateau gréseux ? L'hypothèse est vraisemblable. On pourrait penser à une différence de salubrité. Les températures en saison sèche sont plus élevées dans la dépression, donc plus favorables aux glossines. Les gîtes à mouches tsé-tsé sont plus nombreux et plus proches des villages. Cependant les possibilités d'infection ne manquaient pas sur le plateau des Cataractes. On pourrait ajouter que la dépression centrale est une région où les déplacements sont aisés. Mais quel trafic aurait-elle connu ? Ce pourrait être

(1) Renseignement communiqué par une lettre du D^r PALMAER.

(2) « La population diminua bientôt considérablement, décimée par la maladie du sommeil qui sévit aux environs de Diadia, à 18 km au NW de Kibunzi » [28, p. 541]. La lutte contre la maladie du sommeil commença dans le territoire de Luozi vers 1911. Diadia fut abandonné en 1908 [28, p. 546].

(3) En 1924, sur un total de 14 791 malades, l'hôpital de Kibunzi a traité 1 217 trypanosés [28, p. 542].

une voie de passage, certes mais elle ne débouche sur rien. Il est probable que si la maladie du sommeil a pu dévaster davantage les régions basses, c'est qu'elle s'attaquait à une population moins nombreuse et par conséquent plus fragile, où la moindre trouée faite par la mort prenait une proportion dramatique. Peut-être l'inégalité du peuplement entre les régions basses et le plateau fut-elle, voici quatre-vingts ans, moindre qu'aujourd'hui. L'épisode de la maladie du sommeil a creusé les écarts (1).

Parmi les facteurs qui auraient pu provoquer une diminution de la population après l'arrivée des Européens, il convient de citer le recrutement des porteurs avant la construction du chemin de fer de Matadi à Léopoldville. Dans son discours introduisant le rapport aux Chambres pour 1922, le Ministre des Colonies affirme que la région des Cataractes fut décimée à ce moment par la maladie du sommeil et par le portage intensif [31 (1922), p. 7]. Mais la route des Caravanes était tout entière au sud du fleuve. Nous ne savons pas si la vigueur avec laquelle fut mené le recrutement s'appliqua également au Territoire de Luozi. Il est probable que Luozi eut à en souffrir mais moins peut-être que les régions situées en bordure même de la route. Par suite de ses facilités de circulation et de sa population initialement plus faible, la dépression centrale aurait été plus atteinte que le plateau. Encore une fois, répétons-le, il s'agit d'une simple hypothèse qu'une étude de documents d'archives (s'ils existent encore) pourrait seule étayer ou infirmer.

Les raisonnements qui précèdent nous ont conduit à supposer que l'opposition du plateau oriental et des régions basses existait déjà (sinon avec le rapport actuel des densités) dans la seconde moitié du siècle dernier. Dans l'ancienne A. E. F., des zones vides prolongent la région de la Luala en pays calcaire. Les missionnaires suédois ont trouvé ce pays peu habité, même dans la vallée du Niari-Kouilou. Les zones de faible densité débordent le cadre politique du Congo. En somme dans toute cette partie de l'Afrique centrale, il y a une tendance très nette

(1) Notons que la maladie du sommeil n'a pas complètement disparu. Il y a quelques années, on a constaté qu'un habitant sur neuf de Sundi Mawawa, au flanc du plateau de Kinkenge, était atteint de trypanosomiase. Le cas de Sundi Mawawa était évidemment exceptionnel.

pour les pays calcaires à porter une faible population. Le plateau gréseux des Manianga se prolonge dans le district de Boko (ex-Congo français) par une zone bien exploitée ; vers le sud, il se raccorde au Bangu, plateau plus peuplé que le pays calcaire qu'il domine. Le prolongement de la dépression de Luozi dans cette direction, donne la zone peu habitée qui enveloppe le Bangu et s'étale vers la frontière angolaise et à l'ouest, dans la région de Songololo. Le problème à résoudre par le géographe est donc commun à un vaste pays. Le recours à des faits récents comme éléments d'explication ne peut être négligé, nous venons de le voir, mais il ne suffit pas. Il faut faire appel à des événements plus anciens.

Avant STANLEY, l'histoire du peuplement est trop imprécise pour être d'un secours appréciable. L'opinion la plus répandue est que ces pays ont été peuplés assez tard par les gens qui les habitent aujourd'hui. L'immigration se serait produite après le XVI^e siècle, au détriment de populations autochtones appartenant au groupe des Teke qui furent repoussées vers le nord. Ces régions se trouvaient en bordure du Royaume du Congo proprement dit. Les Sundi auraient franchi le fleuve au XVII^e siècle [39, p. 570]. Une des provinces du Royaume, la province de Sundi, s'étendit à partir de ce moment sur la rive droite en aval et en amont de Manyanga. Certains clans auraient traversé le Congo à Manyanga même [26] (1). Kingoyi fut probablement un centre secondaire de dispersion. De tout cela rien d'utile pour expliquer le peuplement sinon que le plateau du côté de Manyanga fut peut-être occupé avant la dépression centrale. Certains noyaux peuplés du plateau des Cataractes pourraient être des régions où la migration s'arrêta pendant quelque temps et d'où elle rayonna par la suite. Mais l'explication est bien embarrassée.

Les ravages de la traite des esclaves nous sont trop mal connus pour que nous puissions considérer qu'une des régions étudiées, la dépression centrale, en fut une victime particulièrement malmenée. Certes on aimerait un schéma commode décrivant les razzias des esclavagistes dans les régions basses, la fuite

(1) Lorsque le capucin J. DE MONTESARCHIA, au milieu du XVII^e siècle, évangélisa le Bas-Congo oriental, les deux rives du Zaïre étaient occupées par des Kongo (Ba Ndiibu, BaSundi) [39, p. 345].

des habitants et leur refuge sur le haut plateau oriental. Mais rien ne nous permet de le démontrer. Les caravanes du Pool vers Loango et Cabinda passaient fort probablement au pied du plateau, au nord de la région et empruntaient en partie la vallée du Kouilou-Niari. Mais en bordure de cette route, le plateau ne constituait pas un bastion imprenable. D'autre part des gens s'enfuyant des régions basses et arrivant sur le plateau n'y auraient certainement pas rencontré un accueil très favorable et auraient risqué d'être refoulés (ou d'être conservés comme esclaves ?). On comprendrait mieux par contre que le plateau ait résisté plus efficacement à des expéditions esclavagistes parce qu'il était plus peuplé et occupé par des villages plus puissants. Certes l'abrupt qui le limite à l'ouest est assez raide pour constituer un obstacle mais cet obstacle reste modeste. Une fois l'abrupt franchi, le plateau peut être parcouru aisément. L'activité du marché de Mayanga, dont nous avons parlé plus haut, témoigne de relations par le plateau avec le Stanley Pool d'une part et avec le Royaume de San Salvador de l'autre (1).

(1) Selon J. H. PIRENNE [29, p. 571], « Manyanga était le centre d'un marché important où se réunissaient les indigènes du royaume de Loango et du Congo ... à proximité de l'endroit où la voie des caravanes descendant du Stanley Pool franchissait le fleuve... pour descendre jusqu'à San Salvador ».

Conclusion de la première partie.

Parmi les facteurs qui sont susceptibles d'expliquer la répartition actuelle de la population et que nous avons passés en revue, aucun ne paraît totalement convaincant. Les qualités du sol, la rareté ou l'abondance de l'eau superficielle ne suffisent pas à rendre compte du contraste entre le plateau des Cataractes et la dépression centrale. Nous ne voulons pas dire par là que ces facteurs n'ont joué aucun rôle. Nous indiquons seulement que leur action n'a pas été déterminante. Il est probable que les hommes sont devenus plus nombreux sur le plateau oriental (pour des motifs que nous ne discernons pas clairement), avant l'arrivée des premiers explorateurs européens. Ainsi à la suite des invasions qui eurent lieu sur la rive droite du Congo, sans doute entre le XIV^e et le XVII^e siècles, le plateau des Cataractes se serait trouvé mieux peuplé que le bas pays calcaire. Les raisons de cette préférence initiale restent obscures car les techniques kongo sont applicables dans les deux milieux et avec des résultats peu dissemblables. Que le plateau mieux peuplé ait été moins atteint par la traite que les régions basses reste dans le domaine du vraisemblable. Au XIX^e et au début du XX^e siècles, il a mieux résisté à la maladie du sommeil. C'est sans doute à cette époque, et peut-être sous l'influence d'autres facteurs encore comme le recrutement pour le portage, que s'est accentuée l'opposition entre les hautes terres de l'est et les régions basses du centre. En somme le pays bas, qui était le plus accessible, a été plus ravagé par la maladie du sommeil (et peut-être auparavant par la traite). Les facteurs qui ont pu jouer dans le cas du plateau des Cataractes ont agi aussi sans doute dans le cas du Mayumbe, où le pays élevé est le mieux peuplé et s'oppose aux régions du Bas-Fleuve très médiocrement habitées [23].

DEUXIÈME PARTIE

L'économie et la vie du Territoire

CHAPITRE I.

L'isolement.

Comparé au Mayumbe et à la région de Thysville, le Territoire de Luozi n'est pas économiquement très vigoureux. On l'a considéré souvent comme un des territoires les moins favorisés du Bas-Congo. C'est qu'il est mal placé par rapport aux axes de circulation entre Léopoldville et Matadi. Desservi par un maigre réseau routier, il s'étend au-delà du fleuve, c'est-à-dire au delà d'un obstacle qui gêne fortement les relations.

La production agricole est médiocre. Trop loin du rail pour vendre en abondance et de façon rémunératrice des produits vivriers, le pays n'a pas trouvé de culture commerciale qui s'accommoderait du terroir et du transport. La seule grande production agricole est l'Urena mais son tonnage, en forte régression par rapport à ce qu'il fut voici dix ans, n'est pas exceptionnel. De toute façon l'Urena ne peut être considéré comme un produit de pays riche.

Luozi souffre aujourd'hui de son isolement. Celui-ci se marque par les traits suivants. Tout d'abord l'éloignement à la gare la plus proche. Malanga, sur le rail Matadi-Léopoldville, est à plus de 80 km du poste de Luozi. La distance n'est pas démesurée mais elle est multipliée par l'obstacle du Congo. Large ici de deux kilomètres et demi, l'énorme fleuve aux eaux brunâtres traverse le pays en étranger. N'était la pêche (une pêche modé-

rément active d'ailleurs), il n'apporterait aucun élément positif à l'économie. Certes on peut, avec plus ou moins de bonne volonté, le considérer comme navigable. Avant la construction du rail Matadi-Léopoldville, on utilisa quelquefois le bief Isangila-Manyanga. Mais les rapides sont nombreux et dangereux. La saison sèche découvre des arêtes vives à fleur d'eau. Un voyage en canot prodigue les émotions. Pourtant, c'est par baleinière que l'on se rendit pendant longtemps à Luozi. Il y a vingt-cinq ans, c'est par ce moyen qu'on atteignait le poste. On commença à parler d'une route vers le sud à partir de 1928 seulement quand on mit à l'étude une piste de Kimpese à Luozi le long de la Lukunga [32, p. 697] ⁽¹⁾. Elle n'entra définitivement en service que de nombreuses années plus tard. Car c'est en 1948 que la route Malanga-Luozi est considérée comme achevée et que les éléments du bac de Luozi ont été apportés sur place [31 (1948), p. 146]. Aujourd'hui le trafic est gêné par l'insuffisance de ce bac. Le moindre incident mécanique immobilise sur les berges les camions des commerçants pendant plusieurs jours, une semaine parfois, à moins qu'ils ne s'imposent un détour démesuré par Matadi, seul point en aval où l'on puisse traverser le fleuve de façon régulière ⁽²⁾. On transborde souvent les marchandises d'une rive à l'autre au moyen de baleinières quand on dispose de camions de chaque côté de fleuve. Toutes les cargaisons cependant (celles des huiliers par exemple) ne se prêtent pas à ce transbordement. Or, jusqu'à la fin de 1958, il s'agissait du seul passage vers le sud. Un nouveau bac a été établi récemment à Mpioka, là où le fleuve commence à longer le territoire mais il sert seulement à la partie orientale du pays. (Voir l'emplacement de ce bac sur la *photo 4*). Auparavant toute la région entre Dandanga-Mpioka et Kivunda évacuait avec peine ses produits vers le sud, à moins d'un détour par Luozi. En direction de Gombe Matadi, une rupture de charge était obligatoire à la traversée du fleuve à Mpioka. Le nouveau bac supprime cette difficulté mais il ne peut remédier à l'immobilisation éventuelle du bac de Luozi. Les véhicules partant de ce

(1) La route actuelle passe à l'ouest de la vallée de la Lukunga, dans une région vigoureusement modelée.

(2) Le détour allonge le trajet de 240 km au moins. Il y a cependant de petits bacs privés appartenant à des forestiers entre Matadi et Luozi.

poste ne peuvent l'atteindre qu'après avoir parcouru 180 km d'un circuit qui les conduit dans la partie septentrionale du Territoire ⁽¹⁾. Les caractères du réseau intérieur accentuent l'insuffisance des relations avec la rive gauche. Aucune voie n'est parallèle au fleuve.

Il est surprenant que, dans cette partie d'un Bas-Congo où l'influence européenne a été si précoce, on ait attendu pour ouvrir des routes les années qui précèdent immédiatement la dernière guerre. La dépression centrale permet cependant d'en tracer sans trop de difficultés. La première route du territoire y fut ouverte en 1933 : 45 km reliant Luozi à Dende [3]. Une piste aménagée par les missionnaires (en 1930-31) joint déjà Mangembo à Manianga. Mais le faible peuplement n'incite pas à multiplier les pistes. Ailleurs la vigueur des dénivellations est une gêne sérieuse. En 1935, une piste motocyclable gravit l'escarpement du plateau gréseux jusqu'à Biongo. Aménagée en route, elle atteint Mangembo en 1938. L'année suivante, les automobiles peuvent joindre Luozi à Mindouli. En 1940-1941, un embranchement est construit vers Kingoyi. Ses auteurs en sont très fiers car, en le maintenant sur un faîte, ils sont parvenus à ne lui faire traverser qu'une seule rivière sur un trajet d'une centaine de kilomètres. Le résultat d'ailleurs est une route tortueuse où les véhicules ne peuvent dépasser 30 km à l'heure. Aucune relation pendant longtemps avec l'ouest. La liaison avec Kinkenge attendra 1947 ; celle de Kibunzi, 1948. C'est en 1949 seulement qu'une piste permet d'atteindre le Mayumbe mais aujourd'hui encore elle est fort peu fréquentée.

La lenteur du développement des routes est due sans doute à l'absence d'une stimulation économique. Elle est due aussi à ce que l'on n'a pas estimé nécessaire d'établir une grande voie de communication interrégionale à travers le territoire, soit vers la frontière, soit vers le Mayumbe. En 1958, aucune route n'appartenait à la catégorie dite d'intérêt général. Les frais de construction et d'entretien ont donc été supportés par les bud-

(1) En baleinière, moyen de transport pourtant fort lent, il n'y a guère plus de deux ou trois heures de voyage entre Luozi et Mpioka. Une nouvelle route est à l'étude, qui reliera les deux localités. Sa réalisation sera difficile puisqu'elle devra traverser une région accidentée (le bassin de la Mata-Yambi et l'escarpement du plateau gréseux).

gets locaux alors qu'une route d'intérêt général est entretenue par la Province ou par l'État. Le réseau est redevable partiellement à ce trait, de la largeur de ses mailles. Nombreux sont les villages à l'écart de toute route. Mais, et ceci est un caractère des pays kongo dont nous reparlerons plus loin, nombreux aujourd'hui sont les villages qui construisent eux-mêmes la piste qui les reliera à une route existante. Pendant notre séjour à Luozi, nous avons vu fréquemment des tronçons de route isolés dans la savane mais que l'on se proposait de raccorder bientôt à une voie principale. Le village de Kivunda (près de Kimbimbi), par exemple, construit ainsi — assez laborieusement, il est vrai — la route qui permettra à un colon huilier de venir lui acheter sur place des fruits de palme et évitera aux paysans la corvée de dix kilomètres à accomplir à pied. Une des régions les plus mal dotées aujourd'hui au point de vue des communications, est le bassin inférieur de la Mata-Yambi. Il y a là environ 400 kilomètres carrés à plus de 5 km de distance de toute route (1).

La vraie nature de l'isolement.

L'importance de ses conséquences ne doit pas faire oublier que l'isolement est relatif et en grande partie artificiel. Relatif parce que nous comparons le pays de Luozi à d'autres régions du Bas-Congo plus favorisées dans ce domaine. Aucune commune mesure cependant avec l'isolement du haut plateau du Kwango qui est bien plus éloigné des centres d'activité et des ports d'exportation. Artificiel parce qu'il résulte d'un découpage administratif et politique. Le nord du pays débouche sans difficulté sur la République du Congo (Brazzaville). Il est à coup sûr étrange de prétendre le territoire isolé alors que la frontière septentrionale est à moins de 10 km du chemin de fer Congo-Océan. Étrange de le dire très loin des grandes agglomérations urbaines quand le centre commercial de Musanda est à 140 km seulement de Brazzaville et de Léopoldville par le territoire de l'ancienne A. E. F. Mais la frontière, si perméable qu'elle soit entre deux pays africains, arrête les influences. L'économie de Luozi est

(1) Les régions éloignées de plus de 5 km de toute piste automobile couvrent 2 500 km², soit 36% de la surface totale du territoire.

organisée en fonction du Bas-Congo et non de l'ancien Moyen-Congo français. Seul un colon huilier près de Musanda évacue son huile par Mindouli. Depuis quelque temps, les agriculteurs de la région de Kivunda ont organisé une coopérative qui s'efforce d'écouler son manioc et ses arachides à Léopoldville en passant par Brazzaville (1). Il a fallu résoudre de nombreuses difficultés douanières pour que les produits vivriers puissent transiter en Moyen-Congo.

Il suffit de franchir la frontière, à l'est du Territoire pour trouver un pays que ses habitants considèrent, au contraire comme bien situé. Le pays de Boko qui s'étend sur le même plateau schisto-gréseux des Cataractes (mais plus près, il est vrai, de Brazzaville) ne fait pas figure de région attardée dans la République du Congo. On lui reconnaît même une

« prospérité matérielle qui, pour modeste qu'elle soit, demeure sans équivalent dans le Moyen-Congo » [35].

Les routes sont nombreuses et bien entretenues, jalonnées de marchés et d'huileries. Le pays ravitaille Brazzaville et accessoirement Pointe-Noire en « chikouanges ». La production d'huile de palme et de palmistes fournit une grosse part des revenus. Des vergers d'agrumes entourent les villages. Leurs fruits sont vendus dans les villes. En somme, la région de Boko apparaît aux gens du Moyen-Congo comme une réussite. Dans l'ancien territoire belge, le plateau des Manianga se présente au contraire comme un pays à problèmes et sans débouchés. C'est donc en partie parce qu'il se trouvait dans le Bas-Congo belge que le Territoire de Luozi a connu des difficultés économiques. L'inconvénient de Luozi dans ce cadre politique est d'être au nord du fleuve. Peut-être son évolution économique aurait-elle été différente si la route de la rive gauche l'avait atteint plus tôt permettant un développement plus précoce de son réseau routier. L'isolement du pays ne l'a pas empêché pourtant de nourrir une forte émigration vers les centres économiques de la province de Léopoldville de même que le pays de Boko voyait parallèlement nombre de ses hommes se diriger vers Brazzaville. Nous reviendrons sur ce sujet.

(1) C'est la COPAM, coopérative des producteurs agricoles du Manianga.

CHAPITRE II.

L'activité des habitants.

A. UNE PRODUCTION AGRICOLE FAIBLEMENT COMMERCIALISÉE.

C'est à l'isolement sans doute que le Territoire doit la médiocrité des revenus que lui assure l'agriculture, sa seule grande activité économique. Selon les estimations globales officielles [4], il a produit, en 1957, 40 075 t de manioc frais, 418 t de maïs, 175 t de paddy, 2 140 t de bananes plantains, 830 t de pois et de haricots, 1 784 t d'arachides. Les quantités qui ont été offertes au commerce sont minimes : 3 897 t de manioc (sur 40 075), 51 t de maïs, 61 t de bananes-plantains, 29 t de pois et de haricots. Seules les quantités commercialisées d'arachides et de paddy font un pourcentage appréciable de la production totale, soit respectivement 499 t sur 1 784 et 75 t sur 175. Les vivres ne constituent donc pas les principales exportations du Territoire. La première production commerciale est l'*Urena* (1 093 t de fibres plus 10 t de Punga). Viennent ensuite les produits de l'*Elaeis* : 4 220 t de fruits de palme, 1 954 t de palmistes et 143 t d'huile de fabrication indigène consommée sur place. Luozi est donc, après Banningville (1 450 t) et à peu près sur le même rang qu'Idiofa (1 053 t), le plus gros producteur de fibres de la province. Les produits de l'*Elaeis* représentent une ressource traditionnelle. Certes les fruits de palme sont vendus à des huiliers portugais depuis quelques années seulement (1). Mais les palmistes par contre sont de longue date une des productions les plus caractéristiques des paysannes. On ne peut

(1) Quelques commerçants européens achetaient autrefois un peu d'huile de fabrication africaine. Aujourd'hui les villageois ne vendent plus leur huile que sur les marchés indigènes et notamment sur le marché urbain de Luozi. Les gens de Londe Nzadi dans l'extrême nord-est du Territoire la vendent dans les centres commerciaux de la République du Congo (Brazzaville).

parcourir un village sans rencontrer accroupis devant une porte, une femme, une jeune fille ou un groupe d'enfants brisant soigneusement des noyaux palmistes. Les gestes sont d'une technicité rudimentaire. On brise les noyaux entre deux pierres et on rassemble les amandes en un petit tas (*Photo 10*). La rusticité des outils, la monotonie des gestes, le maigre résultat d'une heure de travail soulignent la productivité insignifiante de ces activités villageoises. Luozi n'a d'ailleurs dans ce domaine aucune originalité. La même scène se répète dans tout le Congo et dans une bonne partie de l'Afrique noire. Seuls quelques paysans d'Afrique occidentale ont des concasseurs. Quoi qu'il en soit, les palmistes restent une des ressources essentielles. Ils ont rapporté en 1957, 6,8 millions de francs (congolais) soit à peine moins que l'*Urena* (7,3 millions la même année) et plus que le manioc (4 millions seulement), les fruits de palme et les arachides (3 millions à peu près pour chacun de ces deux produits). Le plateau gréseux, mieux peuplé et pourvu de quelques rubans boisés parsemés d'*Elaeis*, en fournit plus que la dépression centrale et que le pays de Kinkenge. Par contre, sa production d'*Urena* n'est pas en rapport avec le nombre de ses habitants.

Le succès de l'*Urena* s'explique en partie par la simplicité de la culture et de la préparation. Pas de complications techniques ; l'*Urena* se sème dans un défrichement forestier et exige tout au plus un sarclage. L'agriculteur apporte aux commerçants les fibres lavées et séchées obtenues après rouissage des tiges dans un ruisseau. Cette production présente cependant quelques inconvénients. Tout d'abord, malgré des exigences assez modestes, l'*Urena* donne surtout de bons résultats sur les sols forestiers récemment défrichés. Les lambeaux qui subsistent sur le plateau gréseux sont peu étendus ; utilisés, ils risquent de disparaître définitivement car leur régénération sera très aléatoire. Leur surface est d'ailleurs insuffisante. L'autre inconvénient, plus grave cette fois, est la fluctuation des prix mondiaux qui se traduit par une courbe très irrégulière de la production et désoriente l'agriculteur.

B. LA MAIGREUR DES REVENUS.

On se fera une idée des revenus monétaires « agricoles » en totalisant les sommes payées pour les produits que l'agriculteur

a vendus effectivement aux commerçants européens. *Urena*, palmistes, manioc, arachides, et fruits de palme ont fait en 1957 environ 24 millions de francs ; maïs, paddy, pois et bananes : 700 000 F. Estimons à 25 millions l'argent distribué ainsi dans le territoire. Chaque personne aura reçu 281 F, puisqu'il y a 88 800 habitants ruraux selon le recensement administratif. Calculé par famille (il y a environ 12 000 hommes mariés) le revenu est de 2 083 F. Ce ne sont pas là des valeurs considérables. Il est vrai que nous n'avons pas tenu compte de ce que rapporte éventuellement la vente, dans les centres urbains, de produits de cueillette comme le bois ou le « vin » (de palme ou de canne à sucre).

Des enquêtes effectuées auprès de familles rurales par le Service de l'Agriculture confirment la maigreur de ces revenus. Une étude faite sur 56 familles pendant l'année agricole 1957-1958, donne une moyenne de 2 256 F par famille. Le revenu moyen calculé par secteur varie de 1 737 F (secteur Kimbanza) à 3 671 F (secteur de la Kenge). Ces revenus comprennent les ressources locales mais non ce qui pourrait parvenir de l'extérieur par exemple de parents travaillant dans les villes. Dans le secteur Kimbanza (sud-est du plateau gréseux), les valeurs du village de Banza Pombo montrent la part importante des produits de cueillette (c'est-à-dire les palmistes) dans les revenus monétaires (entre 40 et 50 %). Même remarque, près de Sundi Lutete, pour le village de Kikiunga (2 130 F sur un total de 2 830 F pour la famille la plus aisée). Situation identique à Banza Ngoyo, où la famille dont le revenu est le plus élevé est celle qui vend le plus de palmistes (et aussi de vin de palme livré à Luozi) : 1 910 F sur un total de 3 155 F. Dans le cas où une petite huilerie s'est établie dans la région, on peut vendre en outre des fruits de palme (2 060 F sur un revenu total de 3 560 F à Bukoba, secteur de la Kenge). Les villages des environs de Luozi trouvent des revenus supplémentaires dans la préparation et la vente de boissons alcoolisées, comme celle extraite de la canne à sucre (2 500 F sur un revenu total de 2 860 F). On porte au marché des dames-jeannes dont le contenu vaut à peu près 40 F. Si le vin est vendu au verre (1 F pour un petit verre), la dame-jeanne rapporte au moins 70 F. Les revenus les plus élevés ont été notés dans la région de Yanga

Pompe (secteur Mongo Luala). Ils sont dus à la vente de palmistes, de fruits et d'huile de palme. Les produits de l'*Elaeis* interviennent pour 4 300 F dans un revenu de 4 825 F, pour 7 260 F dans un revenu de 9 065 F. On trouvera schématisés dans le tableau suivant les résultats de cette enquête.

Tableau 2. — Les revenus annuels.

Secteur	Nombre de familles	Nombre de personnes	Revenu total en FC	Revenu par famille en FC	Revenu par personne en FC	% de l'Urena	% des produits de cueillette
Balari	8	38	13 307	1 663	350	16,5	33,7
Banza Mona	7	29	17 425	2 489	601	5,2	79 (1)
Banza Mwembe	7	31	13 978	1 997	451	2,9	36,7
Banza Ngoyo	8	37	15 600	1 950	422	26,9	40,4
Kenge	4	25	14 685	3 671	587	14,9	45,4
Kinkenge	3	15	7 875	2 625	525	14,8	35,5
Kimbanza	8	42	13 896	1 737	331	20,6	50,2
Kivunda	4	20	7 746	1 936	387	16,2	61,6
Mongo Luala	7	29	21 843	3 120	753	9,2	74,6

En dehors d'une ou deux exceptions, les revenus sont très bas. Nous verrons plus loin les améliorations éventuelles du niveau de vie que promettent les paysannats de la Luala. A ne regarder que les valeurs que nous venons de citer, les gens de ce pays paraissent pauvres et leur vie, misérable.

C. UN PARADOXE.

L'aspect des villages, s'il ne montre pas plus de bien-être, n'étale pas plus de misère qu'ailleurs au Bas-Congo et dans la province de Léopoldville. Au contraire, certains traits seraient plus en faveur de l'aisance que de la pauvreté. Nombreuses sont les maisons de briques adobe et surtout de briques cuites (2).

(1) Il s'agit essentiellement du produit de la vente du vin extrait de la canne à sucre.

(2) Nous ne citons pas comme un caractère d'évolution prononcée la disparition complète des cases en matériaux végétaux, cela nous paraissant aller de soi et n'étant pas d'ailleurs particulier au territoire de Luozi. Partout les maisons de pisé ont remplacé les cases traditionnelles dont le souvenir est quasi perdu.

Aux environs de Luozi, des villages entiers sont bâtis de cette manière (celui de Ntoto Dombe, par exemple). Les agglomérations du plateau, loin des routes, en sont moins pourvues mais en comportent toujours quelques-unes. Ces habitations sont parfois vastes et assez confortables. Certaines imitent avec plus ou moins de bonheur les maisons européennes. On y trouve des portes à gond, à poignée et à serrure (et non simplement fermées par un cadenas), des fenêtres garnies de vitres, un toit de tôle ou d'éternit et parfois même une galerie couverte. L'imitation des immeubles urbains est manifeste, puisque certaines habitations — nous en avons vu à Bota, près de Luozi (*Photo 11*) — ont un étage. L'aspect n'est pas très achevé. Le maçon paraît avoir suivi avec beaucoup de liberté les indications de son fil à plomb ; les montants des fenêtres ne sont presque jamais parallèles. Mais la présence de ces édifices curieux, qui ont dû coûter très cher, témoigne contre la pauvreté. Construire une maison en briques de ce type n'est plus un travail à la portée d'un villageois ordinaire. Il faut faire appel à des maçons qui viendront de la ville ; il faut commander portes et fenêtres à un charpentier.

Autres signes enfin qui parleraient dans le même sens : les gens ne sont pas mal habillés ; les marchés ruraux, qui sont nombreux (c'est là un trait caractéristique des pays kongo, de part et d'autre de la frontière) offrent des produits variés et relativement coûteux (on peut y acheter des pains et même des pâtisseries).

L'aspect des villages ne s'accorde donc pas tout à fait avec ce que nous avons dit des revenus. Comment expliquer cette contradiction ?

En notant d'abord que beaucoup de maisons de briques datent déjà de quelques années. Les très récentes sont peu nombreuses. C'est vers 1952 en effet que les villages se sont transformés le plus rapidement, à l'époque de grande prospérité, quand les fibres d'*Urena* se vendaient bien et qu'on en produisait beaucoup. La culture de l'*Urena lobata* fut étendue (et imposée) à presque tout le Territoire actuel de Luozi pendant la saison agricole 1931-1932 (1). Déjà en 1929, une société

(1) L'*URENA LOBATA* est une plante rudérale qui pousse notamment dans les

européenne avait prospecté le pays et chargé un colon d'essayer la culture de l'*Urena* sur 20 hectares dans la vallée de la Luheki. Malgré un premier échec, la culture fut introduite dans les milieux africains. Montée en flèche après 1935 (307 t en 1935, 1 200 t en 1938, 1 572 t en 1944), la production tomba à 626 t en 1946 pour atteindre près de 2 500 t en 1949 et 1952. Cette dernière époque fut pour Luozi une ère de prospérité. L'*Urena* se cultivait partout et se vendait cher ⁽²⁾. Le prix de vente (15 à 20 F le kilo) valant au moins 2,5 fois le prix actuel, l'*Urena* rapporta plus de cinq fois ce qu'il rapporte aujourd'hui, soit un revenu annuel de 35 millions de francs au moins (140 % du revenu agricole total du Territoire en 1956). Ce *boom* fut suivi d'une chute verticale qui ramena la production à 465 t en 1953 (moins du cinquième du total de l'année précédente !). Les prix étaient tombés en dessous de 5 francs ! Mais pendant quelque temps l'argent avait afflué dans les villages. Les paysans avaient acheté des vélos et construit de nouvelles habitations. De cette période exceptionnelle, les villages ont conservé des maisons plus cossues et une apparence de prospérité.

Il y a une autre explication au désaccord entre les faibles ressources et l'aspect des villages : une source extérieure de revenus. Elle est assurée par les gens du pays qui vivent dans les centres urbains. Ces hommes sont restés en relation avec leur village. Le Territoire de Luozi, en effet, a nourri un important exode rural. Beaucoup de « Manianga » travaillent à Thysville

jachères. Dès 1919, des Européens avaient entrevu le parti que l'on pouvait tirer de la culture de cette plante en vue de la production de fibres pour sacs (Voir notamment [31-1919, p. 198]).

⁽²⁾ Les chiffres cités sont extraits du Registre des renseignements politiques du Territoire de Luozi, volume I. Au moment de la grande vogue de la fibre, des villageois du plateau qui ne disposaient pas de bonnes terres en suffisance, cultivèrent l'*Urena* en A.E.F. Ils partaient pour une semaine préparer le champ et retournaient pendant une autre semaine pour un éventuel sarclage. Ils restaient absents un peu plus longtemps au moment de la récolte. Le « propriétaire » de la parcelle recevait une partie des fibres. Le reste était rapporté dans le Territoire et vendu dans les centres commerciaux.

Après avoir été, pendant quelque temps, la grande production commerciale du Territoire, l'*Urena* n'est plus aujourd'hui qu'une production parmi les autres. On s'en détourne un peu plus chaque année (sauf dans les paysannats comme nous le montrons plus loin). A tel point que la société qui en achète les plus grosses quantités a estimé inutile de maintenir un agent européen sur place.

ou le long du rail Matadi-Léo. Certains vivent à Matadi et y font les métiers les plus divers : débardeurs du port, matelots parfois mais aussi pêcheurs ravitaillant les quartiers africains. Les plus nombreux sont à Léopoldville et quelques-uns enfin sont établis dans les centres urbains de la République du Congo (Brazzaville).

Quelle a été la conséquence de ce mouvement ? Grâce à la vigueur de la natalité (le service démographique attribue au Territoire un taux de natalité de 42^o/100 et un taux de mortalité de 17^o/100) la population totale n'a pas diminué [18] (1). Par contre le Territoire montre un net déséquilibre entre le nombre des hommes et celui des femmes : 26 000 femmes pour 15 500 hommes, soit donc un excédent de 10 500 femmes pour une population totale de 91 000 habitants environ. Toutes les circonscriptions présentent un excédent de cet ordre. Parfois le nombre des femmes est double — ou à peu près double — de celui des hommes (secteur Kimbanza : 1 972 femmes, 883 hommes ; secteur Banza Mwembe : 2 654 femmes, 1 383 hommes). Ce déséquilibre n'est pas particulier à Luozi puisqu'on le rencontre dans d'autres régions du Bas-Congo mais c'est à Luozi qu'il est le mieux affirmé. Il est particulièrement net dans la classe d'âge de 20 à 35 ans et même de 35 à 45 ans, c'est-à-dire dans la partie active par excellence de la population. En dessous de 20 ans, les différences sont faibles : les garçons font 28,2 % de la population totale, les filles 30,3 %. Mais de 20 à 45 ans, les hommes font seulement 8,8 % alors que les femmes constituent 18,1 % c'est-à-dire plus du double (de 20 à 35 ans, les hommes font 5,1 % et les femmes 11,6 %). Au-dessus de 45 ans, la disproportion s'atténue, soit que les hommes de cette classe aient regagné leur village après un séjour à la ville, soit qu'ils n'aient jamais quitté le milieu rural : 6,7 % pour les hommes, 7,9 % pour les femmes [18] (2).

Luozi détient le record pour le rapport des femmes aux hommes dans l'ensemble des classes d'âge de 20 à 45 ans : 205 femmes pour 100 hommes (131 à Thysville, 167 à Madimba et 117 à

(1) A ce rythme, la population doublera en 28 ans.

(2) Les âges sont évidemment évalués avec plus ou moins de précision, l'état-civil étant pratiquement inexistant.

Kasangulu). La marque de l'exode rural y est donc plus sensible qu'ailleurs (1).

Les sociologues étudieront les conséquences de ce déséquilibre sur la vie sociale et familiale des villages. Nous ne pouvons émettre dans ce domaine d'avis autorisé. Il nous a paru cependant que les effets n'avaient pas le caractère désastreux qu'on aurait pu redouter. L'influence semble mince sur le taux de natalité qui reste élevé (42 ‰ par rapport évidemment à une population totale privée d'une partie de son élément masculin) malgré le déficit en hommes adultes. La polygamie est plus répandue que dans d'autres Territoires de la Province. De nombreux villageois ont des femmes « supplémentaires », comme dit si curieusement l'autorité administrative. Dans l'ensemble, le taux de féminité surabondant ne se traduisait pas en 1958 par de graves troubles sociaux mais c'est à coup sûr un élément dont il faudra tenir compte dans les projets d'expansion économique.

Au point de vue économique, l'émigration vers les agglomérations urbaines a eu des conséquences sensibles. Elle affecte peu l'activité agricole traditionnelle. Les femmes demeurant dans le pays, la production vivrière ne diminue pas. La réduction des surfaces consacrées à l'*Urena* est due sans doute à la baisse des cours plus qu'au départ des hommes. Par contre, la création d'activités nouvelles est rendue plus ardue par l'insuffisance de la main-d'œuvre masculine. La rareté relative des hommes jeunes en âge de travailler est ressentie par exemple par les colons huiliers qui se plaignent de ne pas trouver de coupeurs de fruits.

(1) Voici la part des hommes et des femmes en pour mille de la population totale pour les Territoires du District des Cataractes [18] :

	Classe d'âge de 20 à 35 ans		Ensemble des classes d'âge de 20 à 45 ans	
	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes
Luozi	51	116	88	181
Kasangulu	97	135	157	184
Madimba	64	123	110	184
Thysville	91	131	143	187

Mais les hommes partis à la ville n'ont pas rompu les liens avec le milieu rural ; ils reviennent de temps en temps pour de courts séjours. La distance entrave mais n'empêche pas les relations actives entre la campagne et la ville. De l'argent parvient ainsi au village soit pour payer les produits agricoles qu'on s'est fait envoyer, soit pour payer la dot de la femme qu'on est venu choisir au pays natal. Il semble enfin que certains citadins aspirent à rentrer au village au terme de leur carrière. Ils se font construire des maisons de type urbain, murs de briques et toit de tôles, qu'ils habitent quelques jours ou quelques semaines par an. Des commerçants établis dans les centres du rail ou à Léopoldville édifient des constructions plus cossues. La plupart des maisons à étage dont nous avons parlé plus haut appartiennent à des « bourgeois ». Inhabitées pendant la plus grande partie de l'année, elles sont dans le village comme l'expression permanente des relations avec les milieux urbains. Ainsi les souvenirs de la grande époque de l'*Urena* et les revenus provenant des gens de la ville expliquent la contradiction si frappante entre la pauvreté des budgets familiaux et l'aspect général des villages. Ils atténuent du moins la médiocrité générale des conditions de vie (1).

(1) A l'échelle de ce petit pays médiocrement actif et aux ambitions économiques modestes, l'agglomération de Luozi avec ses 2 200 habitants (en 1957), joue un rôle régional qui ne déborde pas les limites du Territoire ni même un cercle de quelques dizaines de kilomètres de rayon. Des commerçants portugais ont dispersé leurs factoreries dans tout le pays. Certains ont établi de petites huileries. Sous l'angle du commerce exercé par les Européens, l'activité de Luozi ne dépasse pas l'activité habituelle des petits chefs-lieux de territoire. Il en est de même pour l'agglomération africaine. Le grand marché hebdomadaire attire de nombreux villageois qui viennent vendre leur manioc, leurs arachides, leur vin de palme ou de canne à sucre. Ils font quelques achats dans les factoreries qu'ils fournissent en palmistes. Des pêcheurs des deux rives du Congo offrent leur poisson. Typique du pays kongo, l'agglomération, grandie dans le désordre et l'improvisation, éparpille ses maisons en bordure de la Luozi qui moule ses méandres dans une tranchée profonde d'une dizaine de mètres. Aucun alignement, aucune rue bien tracée. On ne peut circuler qu'à pied dans la cité. La seule voie carrossable est la route de Mindouli. Elle serpente entre les cases avant d'atteindre le pont jeté sur la rivière. Le reflux des eaux du fleuve à l'époque des crues menace les bas quartiers. Malgré quelques constructions d'un style plus urbain ou dont l'activité est plus spécifiquement urbaine (boutiques de commerçants africains, une boulangerie, bars, etc.), la vie rurale trouve encore sa place. Des femmes devant leur case brisent des noix palmistes.

Poules et cochons se prélassent dans les trous ouverts çà et là pour extraire la terre nécessaire aux constructions.

Le poste et les bâtiments administratifs sont sur un replat (250 m) au-dessus du Congo, à 3 km en aval de l'agglomération. Voilà quelques années, ils occupaient une basse terrasse à proximité du bac. L'ancien emplacement est devenu un quartier de la ville africaine bâti de maisons modernes à l'intervention d'un Fonds d'avances. Un hôpital construit entre le poste administratif et la ville africaine complète l'ensemble urbain.

CHAPITRE III.

Les enseignements d'une expérience : les paysannats de la Luala.

Quels perfectionnements immédiats peut-on apporter à une économie agricole responsable de si maigres revenus ? Depuis quelques années, une expérience intéressante est en cours. Frappés par l'existence de régions désertes près de la frontière, dans la grande dépression de la Luala, les agronomes de l'État ont décidé de les mettre en valeur en y créant des paysannats. Le sol en effet — nous l'avons vu dans un précédent chapitre — est de bonne qualité. L'absence d'hommes élimine les problèmes fonciers ou les relègue à l'arrière-plan, facilitant la tâche du lotisseur. Enfin la fréquente planéité de cette région se prête à la mécanisation. Ainsi furent constitués les paysannats de la Luala. Ils ont une double originalité. D'une part, ils représentent la conquête par l'agriculture d'un territoire délaissé. D'autre part ils ont choisi pour culture de base une plante qui d'habitude a été peu préconisée par les services agricoles de l'État. L'*Urena* est en effet la principale production commerciale. Les raisons de ce choix ? Les sols pourraient porter d'autres récoltes et donner de bons rendements en produits vivriers. Mais on rencontrerait dans ce cas la concurrence de régions mieux situées. Comment rivaliser avec le pays de Thysville ou de Madimba, en bordure du rail et pas très loin de Léopoldville ? Peut-être en cultivant sur de grandes surfaces d'un seul tenant et en améliorant les relations par la route avec la région du chemin de fer. Ne pourrait-on aussi tracer une route montant directement sur le plateau gréseux pour rejoindre par delà la frontière le chemin de fer Congo-Océan ? De ce côté, on n'est pas très loin du Stanley Pool. La distance Luala-Léopoldville serait réduite de 150 km mais au prix d'un transbordement

supplémentaire. Projets et réalisations n'ont pas eu une telle ambition. On s'est tourné vers l'*Urena* parce que sa culture avait fait la prospérité du Territoire vers 1950. Elle avait fourni la preuve qu'elle pouvait réussir. Elle était familière aux gens du pays.

Les paysannats occupent la région comprise entre Kundi et Dende, c'est-à-dire une partie de la vallée de la moyenne Luala ou plus exactement la large dépression de la Luala et de ses affluent et sous-affluent, la Luhombo et la Kundi. Après avoir dévalé le versant occidental du plateau gréseux, ces cours d'eau coulent ici légèrement enfoncés dans une vaste surface plane (300 m d'altitude environ) où se dressent comme des îles, des échines de collines calcaires ou des pyramides triangulaires (entre la Luhombo et la Lukasu).

Un peu au nord du centre commercial de Dende, à Kundi, les services agricoles ont établi leurs bureaux, un parc de matériel et des entrepôts au pied d'une colline de schistes rouges, premier élément du plateau des Cataractes, qui portait en 1958 les habitations des techniciens européens (agronomes et mécaniciens). Ce groupe agronomique a prospecté et loti les terres avec le concours de l'administration territoriale, préparé les champs des paysans avec ses charrues et ses lourds tracteurs et procédé à des expériences dans un centre d'essais.

Depuis 1955 et jusqu'à la mi-1958, 317 paysans ont été installés dans les environs ⁽¹⁾. Chacun d'eux dispose d'une surface qui varie entre 4 et 6 hectares. Dans la conception des créateurs, cette étendue devrait être portée à 8 ha (plus un ha de cultures individuelles). Cette surface comprend les jachères qui durent ici 2 à 3 ans. La rotation complète couvrant quatre ou cinq années, il y a donc deux ans de culture. Si le paysan a de bonnes terres en suffisance, il met un ha en *Urena* ; sinon il se contente d'un demi-hectare. L'année suivante, le champ porte des arachides et éventuellement, en fin de saison, du riz. Les terres de moindre valeur sont cultivées en arachides et en manioc ou en manioc seulement, si l'on dispose ailleurs de sols meilleurs pour les arachides. Chaque année, le paysan vend la production d'un (ou d'un demi-) hectare d'*Urena* et une partie de sa production

(1) Surface totale mise en valeur fin 1957 : 1 485 ha (dont 227 ha d'*Urena* et 131 ha d'arachides).

d'arachides et de riz. Les surfaces les plus basses, faites d'alluvions assez récentes, donnent en moyenne 1 000 kg de fibres d'*Urena* par ha, 1 100 kg de paddy, 1 300 kg de gousses sèches d'arachides. Les terres plus médiocres et plus sèches (du type Luhombo) donnent 700 kg de paddy, 1 000 kg d'arachides, 14 000 kg de carottes fraîches de manioc. Ces rendements sont obtenus malgré des jachères fort courtes grâce, d'une part, à la préparation mécanique du sol (le sol est défriché, dessouché mécaniquement et creusé de fossés ; la préparation proprement dite comprend un labour mécanique, un ou deux passages du *rome-plow* et un hersage), grâce à l'emploi d'engrais (400 kg de sulfate d'ammonium sont répandus sur un ha d'*Urena*, 250 kg sur un ha de riz) et grâce à l'ensemencement des jachères. Chaque année, la préparation d'un champ d'*Urena* (compte tenu de ce que les frais de défrichement doivent être répartis sur un cycle complet de cultures et compte tenu du coût de la jachère verte ultérieure) revient à 3 043 F ⁽¹⁾. Si le champ a rapporté 1 000 kg de fibres vendues à 8 F le kilo, le bénéfice réalisé par le paysan est de 4 957 F.

Le même calcul, appliqué aux parcelles occupées par les arachides, le riz et le manioc, montre qu'un paysan ayant une surface suffisante de terres convenables, donc pouvant consacrer 1 ha à l'*Urena* et récolter sur la parcelle occupée précédemment par cette plante, des arachides et du riz (les terres les plus médiocres étant laissées au manioc) doit verser au groupe agronomique de l'État 4 937 F pour la préparation de ses diverses parcelles. Il peut obtenir en moyenne 8 000 F pour ses fibres, 2 600 F pour ses arachides, 2 125 F pour son riz et 1 750 F pour son manioc soit au total 14 475 F. Le bénéfice réalisé est alors de 9 538 F. En raisonnant de la même manière pour le paysan qui, faute de terres suffisamment riches, ne peut réserver qu'un demi-hectare à l'*Urena*, le bénéfice moyen est 9 060 F.

Ces valeurs sont officielles et théoriques. Elles résultent de calculs effectués par les services techniques et représentent des moy-

⁽¹⁾ Chiffres de 1957. La prospection, le dessouchement et le creusement des fossés représentent 791 F par ha. Si les arbustes sont nombreux et qu'il faut utiliser un bulldozer, le défrichement est plus coûteux (1 727 F). Le labour, l'ameublissement du sol et le hersage reviennent à 850 F à peu près [8].

ennes ⁽¹⁾. Les mêmes services estiment que les bénéfices minima réalisés par des paysans exploitant peu de terres fertiles, sont de 3 360 F et les maxima de 18 810 F. Ceux qui font un hectare d'*Urena* pourraient gagner au minimum 2 440 F, au maximum 22 288 F ⁽²⁾. On restera songeur devant le rapport entre minima et maxima (il est presque de 1 à 10). D'autre part la façon dont ces valeurs sont calculées, laisse croire que toute la production d'arachides, de riz et de manioc est vendue. Ces revenus théoriques ne tiennent pas compte de la consommation familiale. Enfin la récolte de riz est très irrégulière. Cultivé pendant la seconde partie de la saison des pluies, le riz échoue si celle-ci est trop sèche ou se termine trop rapidement. Cela s'est produit en 1958. Les paysans n'ont pu vendre un seul kilo de riz et ont consommé le peu qu'ils avaient obtenu.

Quoi qu'il en soit, si l'on considère la différence entre les revenus des milieux ruraux traditionnels et le revenu moyen théorique d'un « paysan » (en admettant même qu'il ne vende que la moitié de ses arachides et de son riz, le bénéfice moyen est encore de 6 303 F dans l'exploitation comportant un ha d'*Urena* et de 4 820 F dans celle qui n'en comporte qu'un demi-hectare), on reconnaît que cette différence est suffisante pour que la participation à un paysannat améliore sensiblement le niveau de vie et apparaisse comme un pas vers le progrès. Ces paysannats ne constituent pas cependant une solution révolutionnaire aux problèmes locaux. Les procédés qui sont utilisés exigent assez peu du cultivateur africain. Les travaux les plus durs (défrichage, labour, préparation du champ) sont exécutés par des machines (mais à ses frais). Le semis du riz (et éventuellement du maïs) est effectué mécaniquement. Les charrues sont tirées par des tracteurs. Il est possible très certainement de réduire les

(1) Certains paysans peuvent gagner plus que les valeurs calculées ici. On citait pour la campagne 1957-1958, le cas d'un paysan qui avait obtenu d'un ha d'*Urena* grâce à des soins assidus, 3 500 kg de fibres soit près de 28 000 F. Il a donc vendu cette année pour près de 34 000 F, si l'on tient compte des autres récoltes, ce qui lui a donné un bénéfice de l'ordre de 29 000 F. Mais il s'agissait d'une heureuse exception.

(2) Le paysan qui ne fait qu'un demi-hectare d'*Urena*, demande une récolte supplémentaire d'arachides sur la parcelle qui portera le manioc. La différence des bénéfices entre ces deux types d'exploitation est assez faible malgré une moindre surface réservée aux fibres.

prix de revient en remplaçant le tracteur par des bœufs de labour. L'expérience devrait être tentée car le même attelage pourrait transporter les tiges d'*Urena* vers les rivières, où se fait le rouissage, et les fibres rouies et nettoyées vers l'entrepôt central. Ce transport se fait actuellement soit par camion automobile — et coûte donc cher — soit par portage et dans ce cas gaspille le temps des paysans.

En 1958, le Groupe d'Économie Rurale (c'est-à-dire le service d'État qui dispose du matériel agricole) défriche, laboure et épand les engrais. Ses employés apportent les semences sur le champ préparé et les distribuent aux paysans. Ceux-ci sèment immédiatement. Un hersage suit les semailles. Les opérations culturales ultérieures sont accomplies par les seuls paysans. Le champ réclame un sarclage. La récolte se fait à la main. Les paysans s'entraident et s'assemblent pour couper l'*Urena* champ après champ. Les tiges séchent sur le sol puis sont portées à la rivière où elle rouissent pendant une quinzaine de jours. Les fibres sont séparées à la main de la partie centrale de la tige. (*Photo 12*). On les met à sécher, ployées sur des fils tendus, puis on les nettoie. Le décorticage se fait en commun. Paysans et paysannes se réunissent sur les rives du ruisseau. La scène est bruyante et animée (*Photo 13*). Les pieds dans l'eau trouble, tous agitent et lavent avec vigueur les tiges et les fibres tandis que les enfants du village contemplant le spectacle du haut de la berge. Le tableau serait plus joyeux encore sans la forte odeur de pourriture et la couleur repoussante de l'eau.

Comme dans la plupart des paysannats congolais, les cultivateurs ont constitué une coopérative (Coopérative des paysannats de la Luala ou COPAL) qui achète les engrais et les semences, assure le transport des fibres en louant des tracteurs à l'État et se charge d'écouler la production agricole. En 1957, elle groupait 317 paysans. Elle accepte des membres qui n'ont pas de parcelles dans les paysannats mais qui lui apportent leurs fibres. Beaucoup de cultivateurs descendent ainsi du plateau après la récolte. La Coopérative vend de l'*Urena*, des arachides, du riz en mettant les lots en adjudication. Jusqu'à présent les lots d'*Urena* ont été obtenus par la principale des compagnies congolaises spécialisées dans le traitement et la vente des fibres. Celle-ci a édifié d'ailleurs un entrepôt à l'entrée du paysannat. Les lots d'arachides vont

généralement à l'armée (camp de Thysville), qui vient en prendre livraison. La coopérative achète la production de ses membres et revend avec bénéfice. La différence entre le prix de l'adjudication et le prix payé au paysan pour l'*Urena* a varié ces dernières années de 1,1 F à 3 F au kilo. La vente de la production agricole de la campagne 1956-1957 (fibres, arachides et paddy) a rapporté un bénéfice brut de 850 000 F. Une partie a été ristournée aux coopérateurs ; le reste a été investi dans du petit matériel (décorriqueuse de riz, etc...). La Coopérative a complété ses activités en organisant un magasin de détail (une « cantine ») qui fournit à ses membres les marchandises que l'on trouve habituellement dans les factoreries. Elle n'en assure pas elle-même l'exploitation mais l'a confiée, après adjudication, à un commerçant portugais de Luozi et prélève un pourcentage sur les bénéfices (12 %). Pour le premier semestre de 1957, ce pourcentage seul représentait 200 000 F.

Ce qui précède montre que les paysannats de la Luala constituent une tentative intéressante pour renouveler l'activité économique et agricole de la région. La mécanisation allège le travail du paysan bien qu'on puisse s'interroger sur la nécessité des tracteurs pour le transport de la récolte et le labour. Rien de révolutionnaire cependant dans la conception des rotations et dans la nature des plantes cultivées. La relative proximité de la mer et de Léopoldville pouvait offrir aux initiateurs du paysannat un choix plus vaste que celui qui a été retenu. Le paysannat reste, dans les grandes lignes, fidèle à l'agriculture extensive tout en raccourcissant les jachères et en introduisant les engrais.

Ces paysannats ont eu le grand avantage d'être créés dans une région déserte en bordure d'un pays peuplé. Ce dernier, c'est-à-dire le plateau des Cataractes, peut fournir les paysans indispensables à toute extension de l'entreprise. L'absence de population sur les lieux mêmes a atténué les difficultés foncières et allégé la tâche des lotisseurs. Cela signifie-t-il qu'il n'y eut pas de problèmes ? Non car il y eut — et il y a encore — des contestations. Là où la terre est sans propriétaire connu (mais le cas est assez rare), on pouvait domanialiser le sol. Ce fut fait pour les terres de la station expérimentale. Le problème le plus délicat fut posé par ces villages qui possèdent théoriquement le sol mais dont la population est trop faible pour l'exploiter efficacement.

On ne pouvait créer de paysannats avec ces seuls agriculteurs car il fallait cultiver des blocs de 50 ha au moins pour que la mécanisation et l'emploi des tracteurs fussent rentables. Le problème se présentera à nouveau si des extensions sont projetées. Il faut admettre sur ces terres de nouveaux exploitants qui n'ont aucun lien de parenté avec les propriétaires fonciers traditionnels. Comment régler les relations entre les deux groupes tout en assurant la stabilité du paysannat ? Nous avons exposé plus haut quelques caractères du droit foncier kongo tel qu'il se présente dans ce territoire. La coutume prévoit des situations de ce type mais les résout d'une façon insuffisante pour l'avenir du paysannat. Un chef de terre peut accorder le droit d'usage à des étrangers. Il peut même en quelque sorte louer le sol et répartit alors le produit de la location entre les membres de sa famille ou de son clan ⁽¹⁾. Il aurait même pu autrefois céder le droit de propriété. Cession de propriété ou autorisation d'usage cependant s'accordaient rarement à des individus. Ils étaient attribués à des groupes entiers. Or les candidats-paysans qui descendent du plateau, viennent seuls ou avec leurs femmes mais non par clans ou par fractions de clans. Il est heureux d'ailleurs pour le paysannat que la coutume ne soit pas favorable à la cession des droits de propriété aux individus car si un paysan reconnu comme propriétaire de sa parcelle se refusait à la cultiver, il entraverait la mécanisation des travaux agricoles dans tout le bloc exploité. La location des parcelles est une solution qui peut s'intégrer dans les dispositions traditionnelles du régime foncier. Avant 1960, elle fut retenue par les services de l'administration qui imaginèrent des contrats entre le « paysan » et le chef de terre avec un bail annuel prévoyant l'usage d'une parcelle résidentielle, d'une parcelle pour les cultures vivrières individuelles et d'un lot de culture en échange d'un loyer modéré (50 F par an et par ha).

Des difficultés foncières mineures se sont présentées quand on a voulu utiliser le fond des vallées et les alluvions humides. On a proposé en effet d'aménager certains fonds en pâturages dans

(1) Autrefois le chef de terre était en quelque sorte le trésorier de la communauté et centralisait les revenus provenant de la vente des produits agricoles. Il redistribuait ces revenus selon les besoins des membres de son clan (paiement des amendes, des dots, etc.). Ce rôle traditionnel est aujourd'hui très atténué.

l'espoir d'associer l'élevage à la culture ⁽¹⁾. Mais les propriétaires du sol veulent conserver l'usage exclusif de ces lieux. Ils y ont leurs cannes à sucre c'est-à-dire la source de leur boisson alcoolisée préférée et il est difficile d'obtenir leur accord. De grands efforts de persuasion ont été nécessaires également avant que certains chefs de terre acceptent le drainage de leurs marais. Ils y trouvaient quelques poissons et, pour rien au monde, ne voulaient renoncer à une friandise d'autant plus appréciée qu'elle représentait seulement quelques kilogrammes chaque année.

Les paysannats de la Luala, tels qu'ils ont fonctionné jusqu'à présent, ont apporté assurément, dans divers domaines, des enseignements intéressants. Leurs résultats montrent tout d'abord que la désaffection marquée par les hommes pour les vastes surfaces planes de la dépression centrale ne s'explique pas par la nature du sol. Les rendements obtenus dépassent nettement ceux du plateau peuplé. Peut-être les champs actuels n'ont-ils pris toute leur valeur que par le creusement de fossés de drainage ? Les procédés classiques de l'agriculture kongo, la culture sur buttes ou sur billons par exemple, permettaient cependant de lutter contre l'excès d'humidité.

Ces paysannats montrent d'autre part que le choix de l'*Urena* n'a pas été mauvais ; il a permis de relever les revenus agricoles malgré les fluctuations des cours et la méfiance des habitants. L'*Urena* pourtant est aujourd'hui source de difficultés. Les « paysans », peut-être parce qu'ils ont conservé le souvenir d'une époque où cette plante leur rapportait beaucoup plus malgré un moindre travail, ne lui donnent pas tous les soins qui seraient nécessaires. Bien que les semences soient fournies par les services agricoles de l'État, les fibres ne sont pas toujours de première qualité. La méthode utilisée pour le rouissage les détériore. En effet les bottes de tiges rassemblées en radeaux doivent être maintenues sous l'eau pendant une quinzaine de jours. Pour ce faire on surcharge de terre, le radeau. Les fibres de la partie supérieure sont souillées et abîmées. Certes la production de grandes quantités rend moins sensible pour le paysan la perte

(1) Une expérience de métayage était en cours en 1958 dans le village de Luhombo.

qui résulte de cette dépréciation. Mais on pourrait perfectionner les méthodes de rouissage. Il faudrait aménager des routoirs plus rationnels, trouver un procédé qui ne macule pas les fibres et réserver certains emplacements d'eau claire et courante pour le lavage. Ce dernier point n'est pas facile à réaliser car les opérations de rouissage se font au moment où les rivières sont à leur niveau d'étiage.

Avant l'indépendance, les services agricoles de l'État avaient l'intention d'étendre les paysannats. Cette extension pose plusieurs problèmes. Des problèmes budgétaires tout d'abord. Les bilans cités plus hauts ne seront pas nécessairement ceux des paysannats futurs. Ils se trouvent partiellement faussés par le bas prix des travaux effectués par le Groupe d'Économie Rurale. Ils ne tiennent pas compte en effet de la rémunération du personnel technique (et notamment du personnel européen) qui est payé et logé par l'État. Une entreprise privée, qui ferait les mêmes travaux sur commande et aurait à payer ses agronomes et ses mécaniciens, pourrait-elle consentir les mêmes prix ? La question mérite d'être posée si l'on veut se rendre compte de la rentabilité réelle du paysannat. D'autre part, l'installation du paysan a été à charge de l'État. Celui-ci a créé les camps provisoires, construit des villages définitifs, aménagé des points d'eau. L'installation d'une famille paysanne lui est revenue à 50 000 francs [8]. Si les plans d'extension recourent aux mêmes méthodes, l'État pourra-t-il intervenir dans la même proportion ? Les revenus des paysannats actuels fourniront-ils une partie des investissements nécessaires à cette expansion ? Il semble que l'impulsion initiale devra, comme par le passé, être donnée par l'État.

Un deuxième problème est le choix des terres sur lesquelles de nouveaux paysannats pourraient être organisés. L'expérience actuelle peut être certainement étendue à toute la région des terres basses entre la frontière de la République du Congo et Luozi. Des prospections ont déjà montré la valeur de cette région. À l'est, les difficultés seront sans doute plus grandes parce que la surface est un peu plus accidentée et surtout parce que le pays est mieux peuplé.

Un troisième problème est le choix de la culture qui serait le fondement des nouveaux paysannats. Faut-il conserver l'*Urena* ?

Ne faudrait-il pas envisager des produits plus riches, puisque le sol n'est pas mauvais ? Le choix pourrait dépendre d'une part du développement futur du Bas-Congo, d'autre part de l'aménagement de meilleures voies de communication. La situation géographique de Luozi n'est pas aussi défavorable qu'on a tendance à le croire. Des relations plus rapides et plus nombreuses entre les rives du Congo atténueraient l'isolement. Il serait possible d'envisager alors le développement des cultures vivrières. Les paysannats ne sont pas très loin d'Inga : 85 km à vol d'oiseau à peine. Si l'on prolongeait à partir de ce point la route venant de Matadi, on arriverait rapidement dans la vallée de la Luala. Les travaux d'Inga, s'ils sont réalisés, exigeront une main-d'œuvre nombreuse. Voilà un marché qui ne sera pas lointain pour une éventuelle production vivrière. Dans le cas d'une expansion industrielle du Bas-Congo (par exemple sur la rive droite entre Matadi, Boma et Banana), le Territoire de Luozi ne serait pas mal placé.

Enfin, le dernier problème est d'ordre politique. La décision d'étendre les paysannats (qui sont des créations d'État où une discipline stricte est imposée) est de la compétence des hommes politiques. L'État congolais choisira-t-il cette solution ou en préférera-t-il d'autres ? On peut en effet envisager de nombreux programmes différents de développement agricole, les uns laissant l'initiative aux paysans, les autres la réservant à l'État.

CHAPITRE IV.

L'effervescence nationaliste et religieuse.

Le Territoire de Luozi participe étroitement à la vie sociale et religieuse du Bas-Congo. Dans ce domaine, l'isolement, que nous avons évoqué plus haut à propos des faits économiques, n'a jamais joué. Les relations ont toujours été intenses avec les autres régions du pays kongo et notamment avec l'ancien Moyen Congo français. Depuis 1920 à peu près, le Bas-Congo (particulièrement le district des Cataractes) a vu naître et bouillonner des idées religieuses nouvelles qui ont soutenu un véritable nationalisme. Nous sortirions de notre sujet si nous voulions retracer ici l'histoire de ce nationalisme et celle du mouvement kibanguiste (et des Églises noires qui l'ont prolongé). Nous n'en avons pas la prétention. On trouvera dans les travaux du R.P. VAN WING et du sociologue G. BALANDIER un exposé et une interprétation remarquables de la naissance et de la vie des Églises noires [40] [41] [12]. Nous voudrions montrer cependant l'importance que ces phénomènes sociaux prennent dans le territoire que nous étudions et comment ils concourent à modeler sa physionomie. On ne peut parcourir ce pays sans être frappé par leur vigueur et leur complexité.

Le Territoire est proche de la région natale de Simon KIMBANGU (que les Européens ont pris l'habitude d'appeler KIBANGU) où le village de Kamba, près de Gombe Matadi (Territoire de Thysville), est considéré par les fidèles comme une Jérusalem. Le village de Mpioka-Dandanga, qui passe les voyageurs d'une rive à l'autre du Congo, est sur la route qui y mène. Il voit défiler les pèlerins qui vont à la source sacrée recueillir l'eau d'un nouveau Jourdain. Le village est le siège parfois de manifestations religieuses (1).

(1) En 1958, alors que nous séjournions à proximité, il fut le théâtre d'une manifestation hostile à l'égard d'un agent territorial qui avait voulu, au cours

Les prophètes (ou Ngunza) foisonnent et ont des succès divers. Les gens du pays en parlent de temps en temps avec ironie (à cause de leurs transes fréquentes, on les appelle des « trembleurs ») mais personne n'ignore l'autorité que nombre d'entre eux exercent sur les villageois. Beaucoup sont des hommes revenus récemment de la ville et adeptes du Kibanguisme ou du Kintwadisme qui est une de ses formes récentes (1). L'ampleur du mouvement s'est accentuée depuis quelques années peut-être à la suite d'une initiative des missionnaires protestants de la Mission Suédoise qui ont mené une campagne de rénovation spirituelle. L'examen de conscience et la remise en question de la vie quotidienne ont bien abouti à un réveil religieux. Mais celui-ci s'est fait à l'avantage des sectes nouvelles. Aujourd'hui chaque village — ou à peu près — a son prophète. En 1958 encore, les cultes restaient semi-clandestins. Les agents de l'administration les toléraient plus ou moins (2) mais continuaient à interdire les cérémonies publiques. On pouvait se montrer surpris, étant donné cette interdiction, de rencontrer des temples kibanguistes dans certains villages à peine écartés de la route. Nous avons vu en 1958 un de ces hangars, bancs de rondins sous un toit de paille, dans une agglomération située à quelques kilomètres d'une grosse mission catholique et pourvue en outre, à cent mètres, d'une chapelle catholique et d'un temple protestant. Sur une colline voisine un autel improvisé avait servi la semaine précédente à la première messe d'un abbé noir. Cette juxtaposition était assurément étonnante.

L'évolution religieuse et nationaliste a été parallèle ici à celle du Bas-Congo et l'a parfois précédée. Les manifestations du kibanguisme ont agité à diverses reprises le pays comme à Thysville ou à Matadi. Si l'autorité administrative avait jugé bon de maintenir sur place un peloton de soldats, ce n'était pas seulement parce que le Territoire était frontalier.

de la nuit, mettre fin à une cérémonie religieuse. Un prophète local prétendait renouveler, sur un enfant mort, le miracle de Lazare.

(1) *Kintwadi* est à peu près l'équivalent du mot entraide. C'est ce nom par exemple qui a été adopté par la coopérative de Kisantu qui vend ses fruits et ses légumes sur les marchés de Léopoldville.

(2) Ils ne savaient pas très bien d'ailleurs quelle attitude adopter, les décrets interdisant le kibanguisme étant toujours en vigueur. Ils ont été abrogés seulement en 1959.

Le pays a été évangélisé par des missionnaires protestants de la Svenska Forbundet Mission dès 1887. Leur champ d'action déborda très largement par la suite sur le territoire de l'ex-A.E.F. Des stations furent fondées à Diadia, Nganda, Kibunzi, Kinkenge et Kingoyi. Les deux premières disparurent en 1908 et en 1913 comme nous l'avons dit plus haut (voir Première partie, ch. V p. 47). Une nouvelle mission fut fondée à Sundi Lutete en 1923. Les missionnaires catholiques s'installèrent tardivement. C'est après la création de Sundi Lutete que la mission de Mangembo fut établie pour lui faire pièce sur le plateau des Cataractes. Bankandi suivit, mais avec un long retard, la disparition de Ganda dans la dépression centrale. A l'origine de la pénétration missionnaire, l'influence protestante fut donc prépondérante. Les gens du pays se sont trouvés, peut-être pour ce motif, bien disposés à accueillir les religions nouvelles et notamment le kibanguisme. Les débuts de celui-ci virent croître de 50 % à peu près le nombre des fidèles de la mission de Kibunzi. Les missionnaires suédois de ce poste décrivirent alors le mouvement ngunziste comme une renaissance remarquable grâce à laquelle des milliers de païens furent amenés à croire en Dieu [10, p. 76] ⁽¹⁾. Ils regrettèrent cependant que le mouvement prît parfois des formes xénophobes.

Les premières manifestations d'hostilité, que des missionnaires signalent vers 1906 à Kingoyi, ne sont pas pourtant d'origine religieuse [28, p. 542]. Elles concernent certains impôts. Par contre, dès 1921, des incidents accompagnent les progrès du

⁽¹⁾ Les missionnaires protestants furent accusés à plusieurs reprises par les autorités administratives et les catholiques de favoriser les mouvements messianiques que l'on considérait le plus souvent comme séditionnaires. Ils ne furent pas épargnés non plus par les Africains qui leur imputèrent par exemple la dénonciation des onze prophètes arrêtés en 1934 [10, pp. 114-115]. On trouve dans le livre d'E. ANDERSSON un plaidoyer en faveur des missionnaires et une réfutation des accusations portées contre eux. ANDERSSON essaie de montrer que l'idée reprise par BALANDIER, selon laquelle la Mission suédoise acceptait le Ngunzisme comme une conséquence de son enseignement, comme « une jeune branche se développant sur le vieux tronc du protestantisme », n'est pas tout à fait exacte. ANDERSSON affirme que la naissance des mouvements messianiques procède plus du mysticisme kongo que de l'influence protestante [10, p. 240 et suiv.]. Il reconnaît que les missionnaires ont commis certaines erreurs ou du moins certaines imprudences mais qu'ils ont toujours essayé de canaliser le mouvement. Ils l'ont combattu lorsqu'il leur échappait ou prenait une direction fâcheuse.

kibanguisme ⁽¹⁾. Des prophètes, qui ne sont pas toujours des disciples directs de Kimbangu, enjoignent au peuple de ne pas payer certains impôts, Dieu ne voulant pas que l'argent des Noirs aille à leurs persécuteurs [10, p. 76]. Alors que l'administration du district ne s'oppose pas encore officiellement aux activités de KIMBANGU, l'administrateur de Luozi (sans doute est-ce là une conséquence de l'isolement du Territoire qui laissait plus d'indépendance aux fonctionnaires locaux) arrête une trentaine de catéchistes protestants, disciples du prophète [10, p. 62] ⁽²⁾. Dès lors des mouvements religieux se développent périodiquement dans le pays sans provoquer d'incidents graves. Le feu est mis en 1921 à la maison de passage de la mission de Kinkenge. Les missionnaires en tireront argument pour se défendre d'avoir été les initiateurs du mouvement messianique. A la suite du rapport d'un missionnaire catholique de passage non loin de là, une troupe de 140 soldats est envoyée à Kinkenge et rencontre une foule de plusieurs centaines de fidèles. Elle arrête 150 hommes et 33 jeunes femmes. Les hommes sont condamnés à 12 coups de fouet. Les soldats occupent les villages, sont nourris par les habitants, font cultiver de nouveaux champs et construire des routes. Ils s'en vont le 18 janvier 1922 sans avoir pu mettre la main sur le chef local du mouvement prophétique, Filipino MBUMBA, qui sera arrêté seulement en 1924 [10, pp. 80-81]. Les archives politiques de l'administration relatent presque chaque année des manifestations du ngunzisme. En 1934 par exemple, à Kingoyi, Tembisa, Bamba et Sundi Mamba. Le nord-ouest du plateau des Cataractes, c'est-à-dire une des régions les mieux peuplées du Territoire, apparaît à ce moment comme un foyer actif. Kingoyi devient un des piliers du mouvement qui y avait connu pourtant en 1921 un succès moindre qu'à Kibunzi et Kinkenge, ou du moins un succès moins agité. Cependant dès 1921, les chefs de district du Moyen Congo français avaient interdit à leurs administrés de se rendre à la mission de Kingoyi et avaient arrêté des moniteurs qui en venaient [10, p. 84]. En 1934, le mouvement est assez puissant pour réunir une assemblée de plus de 3 000 personnes à Kingwala [10, p. 103]. En 1935, l'administrateur de

⁽¹⁾ « A la station de Kinkenge, se produisit une certaine inimitié contre les Blancs qui n'était pas sans rapport avec le kibanguisme » [28, p. 542].

⁽²⁾ ANDERSON cite un article de *l'Avenir Colonial Belge* du 2-10-1921.

Luozi envisage de faire occuper militairement le pays. Une promenade militaire, accompagnée de la relégation de 47 personnes, suffit à ramener le calme [31-1935, p. 6] (1). Mais voici que l'Armée du Salut entre en scène. Elle a tôt fait de provoquer quelques remous bien que les nouveaux évangélistes ne viennent pas dans le Territoire même. Le bruit court en 1936 que Simon KIMBANGU s'est réincarné dans la personne d'un commandant de l'Armée du Salut [30-1936, p. 6] (2). A partir de 1939, les incidents deviennent plus nombreux. Ils sont non seulement la conséquence indirecte de l'action menée par l'Armée du Salut mais aussi celle des rumeurs qui se propagèrent au début de la guerre. Ils exprimèrent aussi le mécontentement devant l'effort de production qui fut exigé des populations africaines.

Le kibanguisme et les mouvements issus indirectement de l'Armée du Salut doivent certainement une partie de leur succès à ce qu'ils apportent des solutions temporaires au problème angoissant que pose à la conscience des Kongo la croyance aux « ndoki ». Les Kongo sont persuadés que la mort (ou la maladie) d'un individu a toujours été provoquée (consciemment ou inconsciemment) par un autre homme pourvu de pouvoirs néfastes. Ce responsable direct (mais qui ignore peut-être sa responsabilité), ce « ndoki », doit être découvert et mis hors d'état de nuire. Cette croyance reste tenace dans l'esprit des villageois — même chez ceux qui ont quelque instruction — païens ou chrétiens. Les catéchistes souvent ne la renient qu'à moitié. Deux anecdotes montreront sa persistance. Un catéchumène de la mission de M. . grimpe à un palmier pour enlever une calebasse de vin. Distrait, il se sert, pour s'accrocher au tronc, d'une vieille ceinture effilochée alors qu'il en possède une autre, neuve et solide. Au sommet de l'arbre, la ceinture se rompt. Le jeune homme tombe et se tue. Ses parents et la rumeur publique

(1) La promenade entreprise en décembre 1935 se termine dans la première quinzaine de février 1936 [31-1936, p. 7]. Elle a obtenu, dit le rapport officiel, « un assoupissement apparent de l'agitation ngunziste dans le Territoire des Manianga ». Cette phrase prudente montre bien que son auteur ne croit guère que le problème est réglé. D'ailleurs une nouvelle promenade militaire (qui dure un mois) a lieu en 1938 bien que le « calme régnât de façon parfaite ». Mais il y avait eu « certaine résistance passive » [31-1938, p. 7].

(2) Simon KIMBANGU se serait changé en Européen après s'être rendu en Europe. La lettre S qui orne les cols des officiers de l'Armée du Salut n'est-elle pas l'initiale de Simon [10, p. 128] ?

n'attribuent pas l'accident à sa distraction mais à l'influence d'un « ndoki ». Un ennemi du jeune homme lui a fait perdre momentanément son bon sens et lui a fait choisir la ceinture néfaste. Autre exemple : un catéchiste, qui a consacré toute sa vie à l'évangélisation, meurt après une longue maladie. Il indique dans son testament les noms de cinq personnes qui ne sont pas venues à son chevet. Pour lui, aucun doute. Elles sont responsables de sa maladie et de sa mort.

On cherchait autrefois à découvrir le coupable par des moyens réputés efficaces. Le plus commun était l'épreuve du poison. Chacun se trouvait ainsi menacé soit d'être la victime d'un « ndoki » soit d'être reconnu comme « ndoki ». Les Kongo vivaient dans cette crainte permanente. Depuis des siècles, ils ont essayé de s'en débarrasser en recourant à des fétiches protecteurs. Mais entre les mains de sorciers redoutés, certaines statuettes pouvaient attirer la maladie et le malheur. Certains fétiches étaient donc offensifs et d'autres, défensifs. A certaines époques, ils devenaient si nombreux dans les villages qu'on procédait à de véritables autodafés. A l'époque moderne, le kibanguisme et d'autres sectes imposèrent plusieurs fois leur destruction car le baptême kibanguiste écarte la crainte d'être, soi-même et malgré soi, « ndoki ».

Cette crainte est si vive qu'elle peut déplacer des populations. En 1939 et en 1940, les agents territoriaux des régions septentrionales constatent avec surprise que des villages entiers partent pour l'A.E.F. (1). Ces caravanes se rendent, en évitant les postes de douane, à Mabaya, sur la route Kinkala-Brazzaville où se trouve un catéchiste salutiste (David BIANGANA). Le pèlerinage dure de huit à dix jours y compris le déplacement. On emmène jusqu'aux malades qui sont portés. Même les chefs investis par l'État participent au mouvement. Les pluies n'interrompent pas les pèlerinages. Le catéchiste de l'Armée du Salut qui attire cette foule dans son temple rudimentaire (un ancien temple kibanguiste, dit un rapport officiel) persuade en effet ses fidèles que, grâce à certains rites (2), ils ne pourront plus jamais être

(1) Ces gens viennent parfois de loin. « Les Européens de la mission protestante de Sundi Lutete ont vu passer tout dernièrement une caravane indigène du secteur de Kinkenge et même du Territoire du Mayumbe » [9].

(2) On touche par exemple la main de l'officier salutiste. Bientôt ce ne fut plus possible, les pèlerins étant devenus trop nombreux. On toucha les vêtements puis divers objets.

des « ndoki » (1). On comprend dès lors que des villages entiers se rendent à Mabaya. Refuser de participer au pèlerinage n'est-ce pas avouer que l'on est soi-même un « ndoki » ou qu'on a l'intention de le devenir ? On montre sa bonne foi en partant pour les centres de l'Armée du Salut (2).

Cette effervescence religieuse, qui se produit au moment où se développe en A.E.F. et accessoirement au Congo ex-belge, la « Mission des Noirs » c'est-à-dire le mouvement de Simon MPADI (dit parfois mouvement « khaki »), a des traits nationalistes marqués (3). Fausses nouvelles et prédictions circulent dans le Bas-Congo et à Luozi. En 1939 déjà, un adepte de l'Armée du Salut parcourt le pays en annonçant la défaite prochaine des Blancs [3, vol I]. En 1940, un incident met aux prises un village et l'agent territorial dans le nord-ouest du plateau gréseux, probablement à la suite d'un pèlerinage vers l'A. E.F. En 1941, un mouvement qui prétend donner une aide aux Allemands dont on attend l'arrivée pour le mois d'octobre, est découvert dans le secteur de Mongo-Luala. La région doit être occupée militairement du 23 septembre au 16 octobre. On découvrira par la suite de nouvelles cellules ngunzistes mais aucun incident sérieux ne sera plus signalé.

Les pèlerinages au-delà de la frontière, vers les centres de l'Armée du Salut reprennent en 1948. Trois ans plus tard le mouvement Munkukusa (ou Mukunguna), né dans le nord du Territoire de Luozi (probablement dans la région de Masangi), se répand rapidement de 1951 à 1953 atteignant même le Mayumbe. Lui aussi veut écarter la menace des « ndoki ». Il propage des rites purificateurs : on se couvre la tête et le corps d'excréments

(1) L'Armée du Salut tolérait ces pratiques sans doute parce que, fraîchement installée dans le pays, elle confondait la notion de « ndoki » avec celle du péché originel ou avec le sentiment de culpabilité chrétienne.

(2) Le « ndoki » qui touche la main du catéchiste de l'Armée du Salut doit mourir plus ou moins rapidement des suites de ce contact. La mort se produira soit pendant le trajet du retour, soit au village après le pèlerinage. Comme des villages entiers se rendent dans les centres salutistes et que le trajet est parfois très long, des décès inévitables confirment cette croyance. Par la suite, on en viendra à considérer que tous les « ndoki » ne méritent pas la mort car la sorcellerie a ses degrés. Les uns seront suffisamment punis ou mis hors d'état de nuire par quelques troubles intestinaux [10, p. 131].

(3) Après la guerre, dans le Moyen Congo français, un des chefs du mouvement « khaki » est originaire d'un village proche de Kingoyi [10, p. 140].

et de terre provenant de tombes ou termitières, on reconnaît publiquement qu'on a été « ndoki » et on renonce solennellement à l'être encore. Dieu est le témoin et le garant du serment. Il fera mourir celui qui manquerait à sa parole. Près de Sundi Lutete, presque tous les habitants de certains villages se soumettent aux rites. On moleste les Chrétiens réticents [10, p. 201 et suiv.]. Puis le mouvement se calme. Très bientôt des lettres circulent, annonçant la résurrection de Simon KIMBANGU. En 1956, enfin, à la suite du mouvement de « réveil spirituel » lancé par la mission protestante de Sundi Lutete (mouvement nsikumusu), l'effervescence religieuse se ranime. Cette fois l'administration ne lui oppose plus de résistance énergique. Le mot d'ordre est à la tolérance (à une tolérance mitigée du moins). Des prophètes entrent en transes un peu partout. Des catéchistes suivent leur exemple. On ferme les yeux si les manifestations du culte se font en dehors des lieux publics et ne présentent pas de caractère subversif. Comme on ne voit pas très bien ce qui n'est pas lieu public dans un village puisqu'une réunion de plusieurs dizaines de personnes peut se tenir difficilement dans une case de 4 à 5 mètres de côté, cela signifie que la cérémonie est tolérée quand l'administration n'en a pas connaissance. Nous avons signalé plus haut l'incident — très menu d'ailleurs — qui se produisit en août 1958 à Dandanga-Mpioka.

En 1959 les événements se précipitent. Cette fois le caractère nationaliste prend le pas sur le caractère religieux. Les émeutes de Léopoldville auront des répercussions profondes dans ce Territoire qui entretient des relations étroites avec les milieux urbains. Des hommes, renvoyés de la ville à la suite des contrôles qui suivirent les incidents, reviennent dans leurs villages et diffusent des mots d'ordre. Une manifestation se produit dans le centre de Luozi et manque de saccager le quartier commercial. On refuse de payer l'impôt, même les simples taxes de roulage pour les bicyclettes. Ceux, qui acquittent celles-ci, sont pris à partie par des groupes qui surveillent les chemins. Ne pas payer la taxe, c'est risquer l'amende ou la prison ; la payer expose à la réprobation publique. Certains cyclistes, paraît-il, résolurent le problème en gardant sur le vélo la plaque de l'année précédente et en plaçant en poche celle de 1959 pour l'exhiber à toute réquisition officielle⁽¹⁾.

(1) Dépêche de l'Agence Belga datée de Thysville, 4 mars 1959.

Comme le Bas-Congo tout entier, Luozi montre une véritable désobéissance civile à l'égard des autorités belges. Des incidents surgissent entre administrateurs territoriaux et villageois. L'intervention de soldats pour ramener le calme indigné les paysans qui les accusent de « s'attaquer à de pauvres gens qui n'ont que leurs mains pour se défendre » et n'apprécient guère les dragonnades. Nous ne savons pas avec assez de certitude pour les décrire ici, les événements qui se sont produits ensuite dans le Territoire. Il est certain qu'ils ont affirmé, mieux peut-être que dans d'autres régions du Congo, l'aspiration à l'indépendance politique. Luozi par là est bien apparu comme une partie du pays kongo.

Conclusion.

Par sa population et ses activités économiques, le Territoire de Luozi appartient très nettement à ce pays qui, entre l'Océan et le Stanley Pool, a été depuis longtemps un élément original de l'Afrique centrale. Dans cet ensemble, Luozi a souffert récemment d'un isolement qu'il doit au fleuve Congo dont le cours large et impétueux fait obstacle aux relations avec les axes économiques apparus plus au sud. Rien ne s'oppose évidemment à des courants de circulation vers le nord si ce n'est la frontière ni à des relations avec l'ouest si ce n'est l'abrupt du plateau de Kinkenge. Longtemps le pays ne fut accessible qu'à pied ou en baleinière. Les échanges avec le Mayumbe furent réduits. Négligé ou délaissé par les courants commerciaux, Luozi a végété. Parfois une soudaine poussée d'activité le secoue. C'est immédiatement après la dernière guerre, l'époque des fibres d'Urena. Cette poussée s'essouffle très vite. Mais Luozi a participé fortement à la constitution des grandes agglomérations du Bas-Congo. De nombreux jeunes gens sont partis à Léopoldville, à Thysville ou à Matadi. Des liens se sont noués entre la ville et la campagne et malgré les distances, tendent à se renforcer. Nous avons vu l'influence de la ville dans les événements politiques de 1959. Le Territoire a produit des leaders politiques du mouvement nationaliste kongo (la famille KANZA, par exemple). Luozi d'autre part se tourne volontiers vers l'ancienne A.E.F. pour y trouver des exemples politiques ou religieux (1).

Notre étude aura donc été celle d'un petit morceau de ce pays Kongo, qu'une évolution récente qui ne fait d'ailleurs que pro-

(1) L'émancipation de la République du Congo (Brazzaville) a fortement impressionné les gens qui vivent dans les régions frontalières. Nous avons été témoin de l'émotion et de l'intérêt suscités dans un petit centre commercial du nord du Territoire par le discours du Général de GAULLE à Brazzaville en août 1958. Il fut écouté attentivement à la radio dans les maisons des commerçants africains.

longer une évolution ancienne, semble vouloir individualiser par rapport à d'autres parties du Congo. C'est un petit morceau déshérité peut-être, mais déshérité surtout parce que les découpages politiques l'ont abandonné au delà d'un obstacle naturel qui fut une gêne et un frein sensible pour son expansion économique. L'amélioration des voies de communication peut rendre plus active sa participation au développement du Bas-Congo. Grand fournisseur de main-d'œuvre, il en donnera encore si les travaux d'Inga sont mis en chantier. Mais il serait préférable, étant donné sa situation démographique et notamment le déséquilibre marqué entre le nombre des femmes et celui des hommes, qu'il essaie plutôt de tirer parti de la proximité relative de ces grands travaux pour accroître sa production vivrière. De toute façon, même si ces projets voyaient leur réalisation différée, il peut produire plus qu'aujourd'hui. Une route vers Matadi, de meilleures relations avec la rive gauche du fleuve et avec le chemin de fer de Léopoldville, de nouvelles pistes desservant le plateau oriental, voilà qui facilitera certainement son évolution immédiate. Il n'est pas exclu enfin que quelques produits miniers puissent être glanés çà et là, dans les terrains métamorphiques du plateau de Kinkenge par exemple et peut-être aussi dans certaines formations du système schisto-calcaire. La réalisation simultanée de ces projets locaux devrait accroître les revenus et le niveau de vie des habitants, stimuler la production agricole et lui assurer des débouchés.

Bibliographie.

A. — DOCUMENTS ADMINISTRATIFS MANUSCRITS.

- [1] Rapport des Affaires Indigènes et de la Main d'Œuvre (A.I.M.O.) du Territoire de Luozi pour 1957.
- [2] Liste des recensements de secteurs du Territoire de Luozi pour 1957. (Listes déposées au chef-lieu du Territoire ou dans les chefs-lieux des secteurs).
- [3] Registre des renseignements politiques du Territoire de Luozi (Archives du Territoire à Luozi).
- [4] Rapport agricole du District des Cataractes pour 1957 (Service agricole du District des Cataractes à Thysville).
- [5] Étude des régions agricoles du Territoire des Manyanga (par A. MISON et J. GELDHOF) (Service agricole du District des Cataractes, Thysville, 1951).
- [6] Étude du Territoire de Luozi, division en régions agricoles (Bureau du Groupe d'Économie Rurale, Thysville).
- [7] Étude politique et foncière des paysannats de la Luala (Étude commencée en juillet 1955) (Bureau du Groupe d'Économie Rurale, Thysville).
- [8] Les paysannats de la Province de Léopoldville (Service de l'Agriculture, Groupe d'Économie Rurale, Service Provincial à Léopoldville).
- [9] Rapport sur la « situation politique résultant des pèlerinages entrepris par les populations du Territoire des Manianga vers les centres de l'Armée du Salut en A. E. F., 1940 » (Archives du Service provincial des Affaires indigènes, à Léopoldville).

B. — OUVRAGES PUBLIÉS.

(Seuls sont cités les ouvrages qui ont été effectivement utilisés).

- [10] ANDERSSON, E. : *Messianic Popular Movements in the Lower Congo* (Studia Ethnographica Upsaliensia, XIV, 1958, 287 pp.).
- [11] BALANDIER, G. : *Sociologie actuelle de l'Afrique Noire. Dynamique des changements sociaux en Afrique Centrale* (P.U.F., Paris, 1955, 510 pp.).
- [12] — : *Afrique ambiguë* (Plon, Paris, 1957, 293 pp.).

- [13] BIGOTTE, G. : Contribution à la géologie du Bassin du Niari. Étude sédimentologique et métallogénique de la région minière (*Bull. de la Dir. Mines et de la Géologie de l'A.E.F.*, n° 9, Paris, 1959, 188 pp.).
- [14] BULTOT, F. : Saisons et périodes sèches et pluvieuses au Congo belge et au Ruanda-Urundi (INÉAC, Bureau climat., commun. n° 9, Bruxelles, 1954).
- [15] CAHEN, L. : Géologie du Congo Belge (Vaillant-Carmanne. Liège, 1954, 577 pp.).
- [16] — et LEPERSONNE, J. : Carte Géologique du Congo belge et du Ruanda-Urundi. Carte d'ensemble à l'échelle du 2 000 000^e (Ministère des Colonies, Commission de Géologie, Bruxelles, 1951).
- [17] — et LEPERSONNE, J. : Notes sur la Géomorphologie du Congo occidental (Musée de l'Afrique centrale, Tervuren, 1948, 95 pp.).
- [18] Enquêtes démographiques, Districts du Bas-Congo et des Cataractes, fasc. 3 et 4, nov.-déc. 1957 (Gouvernement Général, 2^e Dir. Générale, A.I.M.O., 73 pp.).
- [19] DE GROOF, G. : La culture et l'exploitation des plantes à filasse dans la province de Léopoldville (*Bull. Agric. du Congo belge*, 1936, 4, pp. 548 et suiv.).
- [20] DELHAYE, F. et SLUYS, M. : Présentation d'une carte géologique originale du Congo Occidental à l'échelle de 1 : 200 000, publiée sous le titre : Esquisse géologique du Congo Occidental. Étude du système schisto-calcaire (*Ann. Soc. Géologique de Belgique*, Publ. relatives au Congo belge et régions voisines, année 1923-1924, annexe au t. XLVII, Liège, 1929, pp. C45-C49).
- [21] — et — : Observations ayant servi à l'élaboration de l'Esquisse géologique du Congo Occidental (Missions géologiques de 1914 et 1918-1919)
- Premier mémoire : La région plissée des abords du Fleuve entre Isangila et Manyanga, même publication (pp. C50-C148) ;
- Deuxième mémoire : Le massif de Kikenge et la région effondrée du bassin de la Luala (pp. C149-C185) ;
- Troisième mémoire : La région des plaines calcaires. Le plateau schisto-gréseux des Cataractes (T. LII, fasc. III, 1929, pp. C69-C114).
- [22] DENISOFF, I., PRADE, J. et DRACHOUSOFF, V. : Corrélation des travaux INÉAC-GER dans la zone agricole de Thyville (Bas-Congo). Compte rendu de la 2^e Conférence interafricaine des Sols, Léopoldville, 8-14 août 1954 (Dir. Agric., Forêts et Élev. du Min. des Aff. Africaines, Bruxelles).
- [23] FORTEMS, G. : La densité de la population dans le Bas-Fleuve et le Mayumbe (A.R.S.O.M., Bruxelles, 1960, 114 pp.).
- [24] GOUROU, P. : Carte de la densité de la population au Congo Belge et au Ruanda-Urundi (Atlas général du Congo, A.R.S.O.M., Bruxelles, 1951).
- [25] — : La densité de la population rurale au Congo belge (A.R.S.O.M., Bruxelles, 1955, 168 pp.).

- [26] LAMAN, K. : The Kongo (Studia ethnographica Upsaliensia, tome I, 1953, 155 pp. ; tome II, 1957, 164 pp.).
- [27] MAILLET : Étude sur les juridictions indigènes (*Bull. Jur. Indig.*, 1938, pp. 326-332).
- [28] PALMAER, G. : Les conditions sociales des Basundi au Bas-Congo, CONGO, 1926, II, pp. 537-550 et 1927, I, pp. 23-44.
- [29] PIRENNE, J.-H. : Les éléments fondamentaux de l'ancienne structure territoriale et politique du Bas-Congo (A.R.S.O.M., *Bull. des Séances*, 1959, 3, pp. 557-577).
- [30] *Bulletin climatologique du Congo Belge et du Ruanda-Urundi*, 1958, (Bureau climatologique, Communication n° 18, I.N.É.A.C., Bruxelles, 1959).
- [31] Rapport annuel sur l'activité de la Colonie du Congo belge présenté aux Chambres Législatives (Bruxelles).
- [32] Rapport sur la situation économique du district du Bas-Congo pendant l'année 1927 (*Bull. Office Colonial*, CONGO, 1928, II, pp. 687-698).
- [33] RENAULT, Ph. : Processus morphogénétiques des karsts équatoriaux, (*Bull. Assoc. Géogr. Français*, n° 282-283, 1959, pp. 15-22).
- [34] SAUTTER, G. : Esquisse d'une géographie régionale du Moyen-Congo (Cahiers de l'Information Géographique, 1954, n° I, pp. 33-44).
- [35] — : Une économie indigène progressive : Les Bacongo du district de Boko (Moyen-Congo) (*Bull. Assoc. Géogr. Français*, n° 216-217, 1951, pp. 64-72).
- [36] SORET, M. : Les Kongo Nord-Occidentaux (P.U.F., Paris, 1959, 144 pp.).
- [37] STANLEY, H.-M. : A travers le continent mystérieux (Trad. H. LOREAU), Tome II (Paris, 1879).
- [38] — : Cinq années au Congo, 1879-1884 (Trad. G. HARDY) (Bruxelles, 672 pp.).
- [39] VAN BULCK, G. : Les recherches linguistiques au Congo belge (A.R.S.O.M., Bruxelles, 1948, 767 pp.).
- [40] VAN WING, J. : Études bakongo, Sociologie, Religion et Magie (Desclée De Brouwer, 1959, 512 pp.).
- [41] — : Le kibanguisme vu par un témoin (*Zaire*, 1958, pp. 563-618).
- [42] WALEFFE, A. : Carte géologique au 1/200 000^e. Rive droite du fleuve Congo, région de Luozi (Gouv. gén., 4^e Dir. gén., Service Géologique, août 1954, bull. n° 6, 7 pp.).

Liste des cartes en hors-texte.

<i>Carte n° 1.</i> — Répartition de la population. Carte par points . . .	<i>in fine</i>
<i>Carte n° 2.</i> — Densité de la population par km ²	<i>in fine</i>
<i>Carte n° 3.</i> — Esquisse géologique du Territoire de Luozi	<i>in fine</i>
<i>Carte n° 4.</i> — Carte générale du Territoire de Luozi. Localisation de quelques grandes surfaces d'aplanissement	<i>in fine</i>

Liste des figures.

<i>Figure 1.</i> — Le Territoire de Luozi dans le Bas-Congo	4
<i>Figure 2.</i> — Carte des groupements du Territoire de Luozi	8
<i>Figure 3.</i> — Profil topographique de Kinkenge au plateau des Cataractes	21
<i>Figure 4.</i> — Profil topographique à travers le plateau des Cataractes	23
<i>Figure 5.</i> — Échine de buttes résiduelles au-dessus de la surface d'aplanissement calcaire de 300 m.	25
<i>Figure 6.</i> — Groupe de buttes-témoins dans la région de Kinsemi	26

Liste des photographies.

- Photo* 1. — Le bord oriental du plateau de Kinkenge pl. 1
- Photo* 2. — Butte-témoin en bordure du plateau des Cataractes pl. 1
- Photo* 3. — Site de village abandonné (Sundi Mawawa, en bordure du plateau de Kinkenge) pl. 2
- Photo* 4. — La vallée du Congo dans le plateau gréseux à Manyanga (Dandanga-Mpioka) pl. 2
- Photo* 5. — Défrichement d'un champ en savane près de Kivunda pl. 3
- Photo* 6. — Préparation d'un champ. Les « mazala » avant brûlage pl. 3
- Photo* 7. — Un champ de type « kibete », près de Mbota pl. 4
- Photo* 8. — Paysage agricole du plateau des Cataractes. Le village de Suku Mbuku pl. 4
- Photo* 9. — Un village du plateau de Kinkenge (Bumba) pl. 5
- Photo* 10. — Activité traditionnelle. Enfants brisant des noix palmistes pl. 5
- Photo* 11. — Maison cossue à étage dans le village de Mbota pl. 6
- Photo* 12. — Jeune femme détachant des fibres d'Urena pl. 6
- Photo* 13. — Préparation des fibres d'Urena au bord de la rivière pl. 7

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	3
PREMIÈRE PARTIE. — <i>La répartition de la population</i>	5
CHAPITRE I. — La localisation des hommes	5
CHAPITRE II. — Paysages morphologiques	11
A. Trois paysages morphologiques, trois ensembles géologiques	11
B. Un escalier de surfaces d'aplanissement	17
C. Surfaces d'aplanissement et nature des roches	22
CHAPITRE III. — Les facteurs du milieu physique et la répartition des hommes	28
A. Morphologie et climat	28
B. Sols et population	31
CHAPITRE IV. — Les techniques paysannes et la densité du peuplement	38
CHAPITRE V. — L'hypothèse du dépeuplement	42
Conclusion	52
DEUXIÈME PARTIE. — <i>L'économie et la vie du Territoire</i>	53
CHAPITRE I. — L'isolement	53
CHAPITRE II. — L'activité des habitants	58
A. Une production agricole faiblement commercialisée ..	58
B. La maigreur des revenus	59
C. Un paradoxe	61

LUOZI	95
CHAPITRE III. — Les enseignements d'une expérience : les paysannats de la Luala	68
CHAPITRE IV. — L'effervescence nationaliste et religieuse	78
CONCLUSION	87
BIBLIOGRAPHIE	89
Liste des cartes et liste des figures	92
Liste des photographies	93



PHOTO 1. — Abrupt du plateau de Kinkenge au-dessus de la vallée de la Lubuzi. Contact vigoureux de deux surfaces d'érosion, la supérieure tranchant les terrains métamorphiques, l'inférieure déblayant les terrains calcaires. La surface inférieure est jonchée de grenailles latéritiques.



PHOTO 2. — En bordure du plateau des Cataractes. Butte-témoin à couronnement schisto-gréseux au-dessus d'une surface calcaire. Remarquer le ravinement de la corniche.



PHOTO 3. — Site de village (Sundi Mawawa) récemment abandonné. L'érosion a déchiré la surface désherbée. Au fond, un des éléments du plateau de Kinkenge (probablement une crête formée par la Tillite inférieure du Bas-Congo).



PHOTO 4. — La vallée du Congo dans le plateau gréseux à Manyanga (Dandanga-Mpioka). Vue prise de la rive droite. Absence presque complète de plaine alluviale. Bien qu'on soit en période de basses eaux exceptionnelles (voir les affleurements rocheux au centre), le fleuve n'a abandonné qu'une bande étroite dont le bord est souligné par une rangée d'arbres.



PHOTO 5. — Défrichage d'un champ en savane près de Kivunda sur le plateau des Cataractes. Les herbes arrachées sont rassemblées en gerbes et en tas qui constitueront les « mazala ».



PHOTO 6. — Préparation d'un champ en « mazala ». Les tas ont été couverts de terre avant d'être brûlés (Plateau des Cataractes, près de Kivunda).



PHOTO 7. — Un champ du type « kibete » près de Luozi (Mbota). Mazala portant du manioc et des courges.



PHOTO 8. — Paysage agricole du plateau des Cataractes. Le village de Suku Mbuku près de Kivunda dans un bosquet de palmiers et de safoutiers. Champs en « mazala » sur le versant.



PHOTO 9. — Un village du plateau de Kinkenge (Bumba). Remarquer la provision de bois de chauffe. Murs de pisé mais encadrement « moderne » de la fenêtre.



PHOTO 10. — Activité villageoise traditionnelle. Des enfants brisent des noix palmistes (Secteur des Balari). On écrase la noix sur une pierre plate au moyen d'un galet. Les coques jonchent le sol.



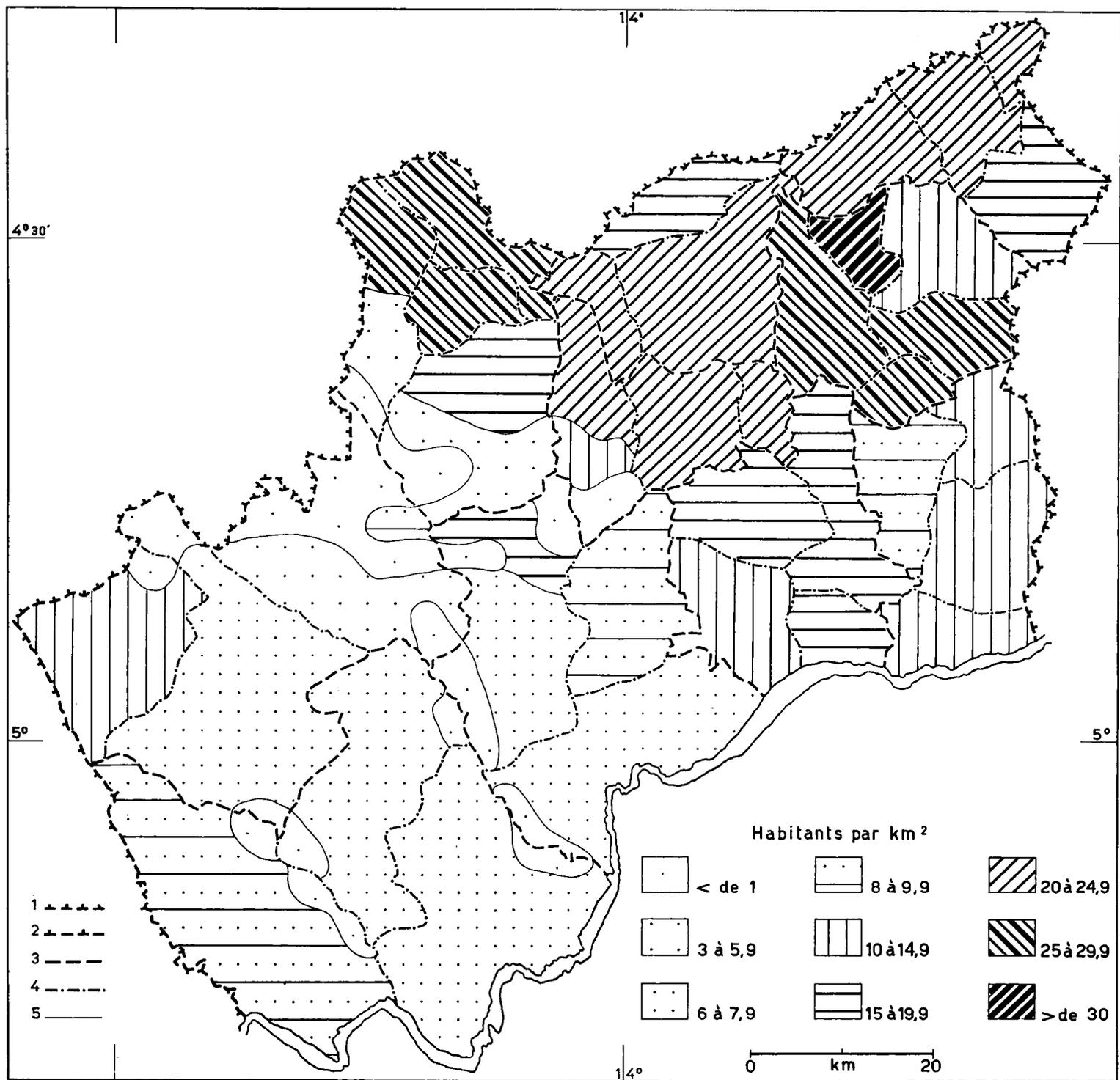
PHOTO 11. — Maison cossue à étage (village de Mbota, près de Luozi). Le caractère exceptionnel de ce bâtiment s'explique par les activités du propriétaire, commerçant habitant la ville mais originaire du village. La maison est occupée rarement.



PHOTO 12. — Jeune femme détachant les fibres d'*Urena lobata* des tiges rouies. Elle rassemble les fibres dans la main droite.



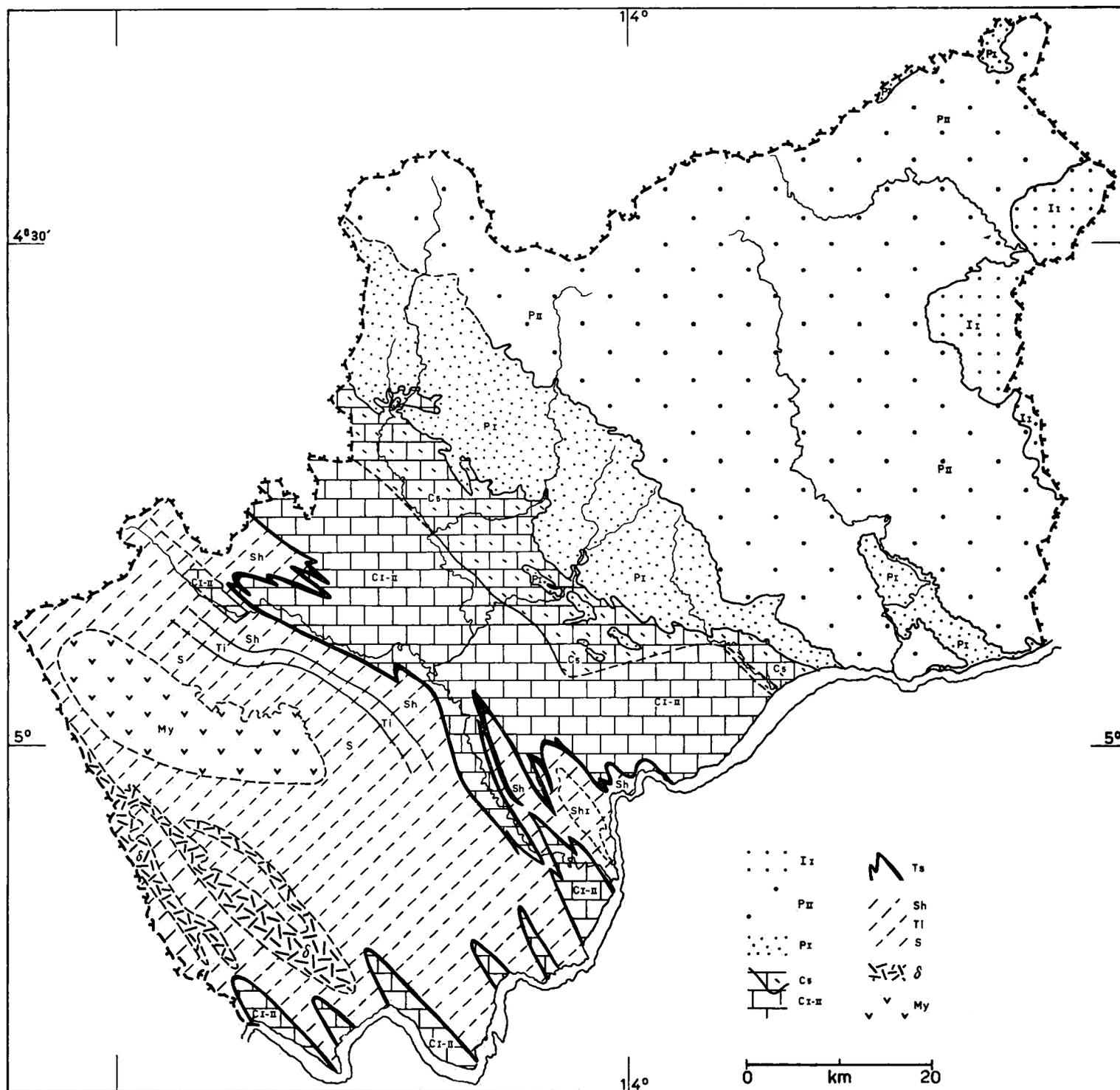
PHOTO 13. — Au bord de la rivière. Préparation des fibres d'*Urena* (village appartenant à la coopérative de la Luala). Les fibres sont détachées des tiges et lavées. Scène bruyante et animée.



CARTE N° 2. — La densité de la population rurale.

Nombre d'habitants ruraux par kilomètre carré. La population de l'agglomération de Luozi a donc été exclue du calcul. On n'a pas représenté non plus le centre très récent des paysannats de la Luala.

1: Limite d'État ; 2: limite de territoire ; 3: limite de secteur ; 4: limite de groupement ; 5: limite des zones pratiquement inhabitées.



CARTE N° 3. — Esquisse géologique du Territoire de Luozi.

On trouve de haut en bas :

Système schisto-gréseux : série de l'Inkisi I I ; série de la Mpioka P (partie supérieure P II, partie inférieure P I) ;

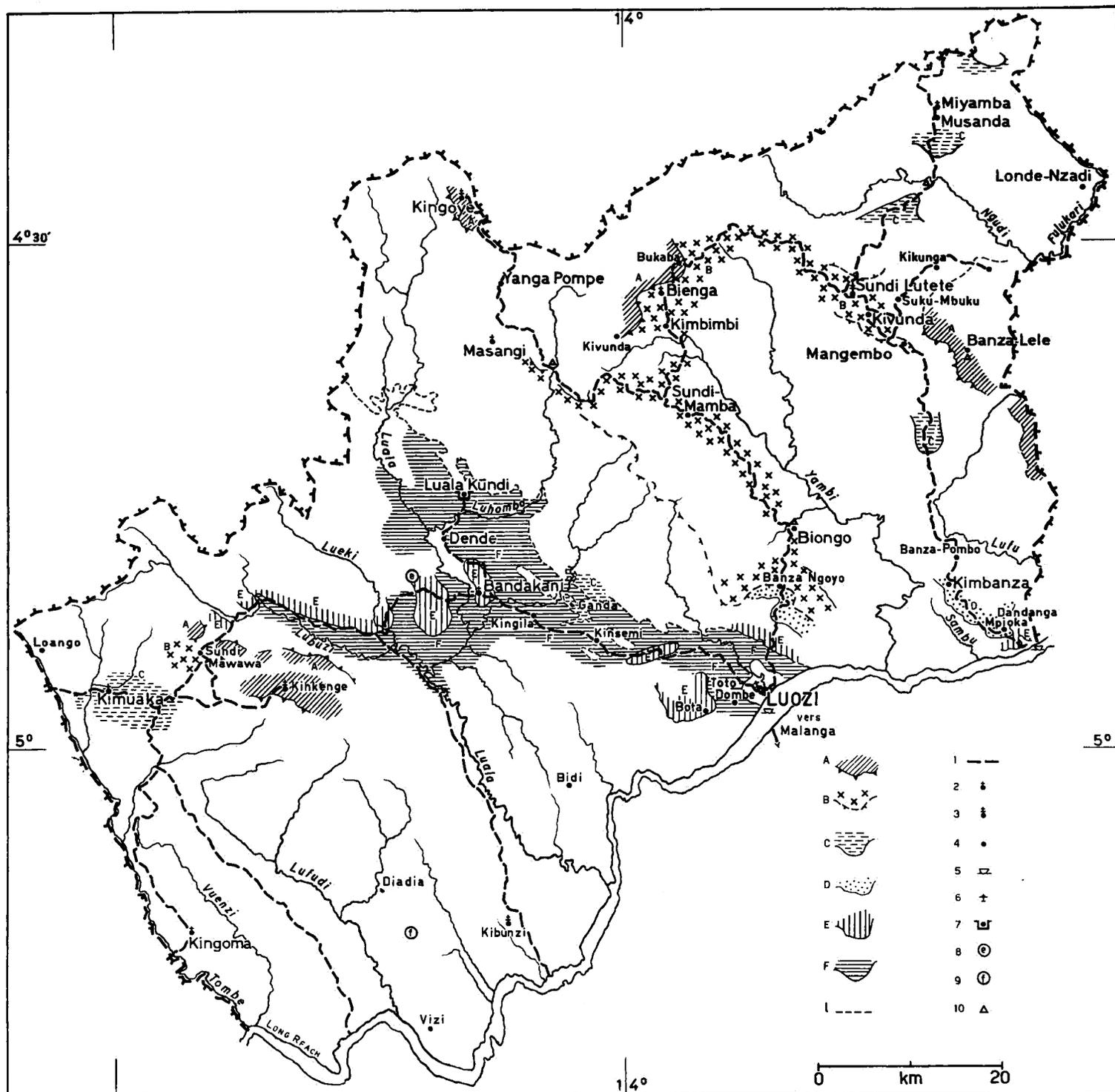
Système schisto-calcaire : étage du Bangu C 5 (= C III) ; étage de la Lukunga C II et étage du Kwilu C I ;

Tillite supérieure du Bas-Congo Ts ;

Système du Haut-Shiloango Sh, *Tillite inférieure du Bas-Congo* Ti et *Système de la Sansikwa* S : la distinction entre ces trois ensembles n'a pas été faite sur la carte ;

Laves doléritiques et dolérites interstratifiées dans la Tillite inférieure ; traversant le système de la Sansikwa par des dykes et des sills ;

Système du Mayumbe My.



CARTE N° 4. — Carte générale du Territoire de Luozi.

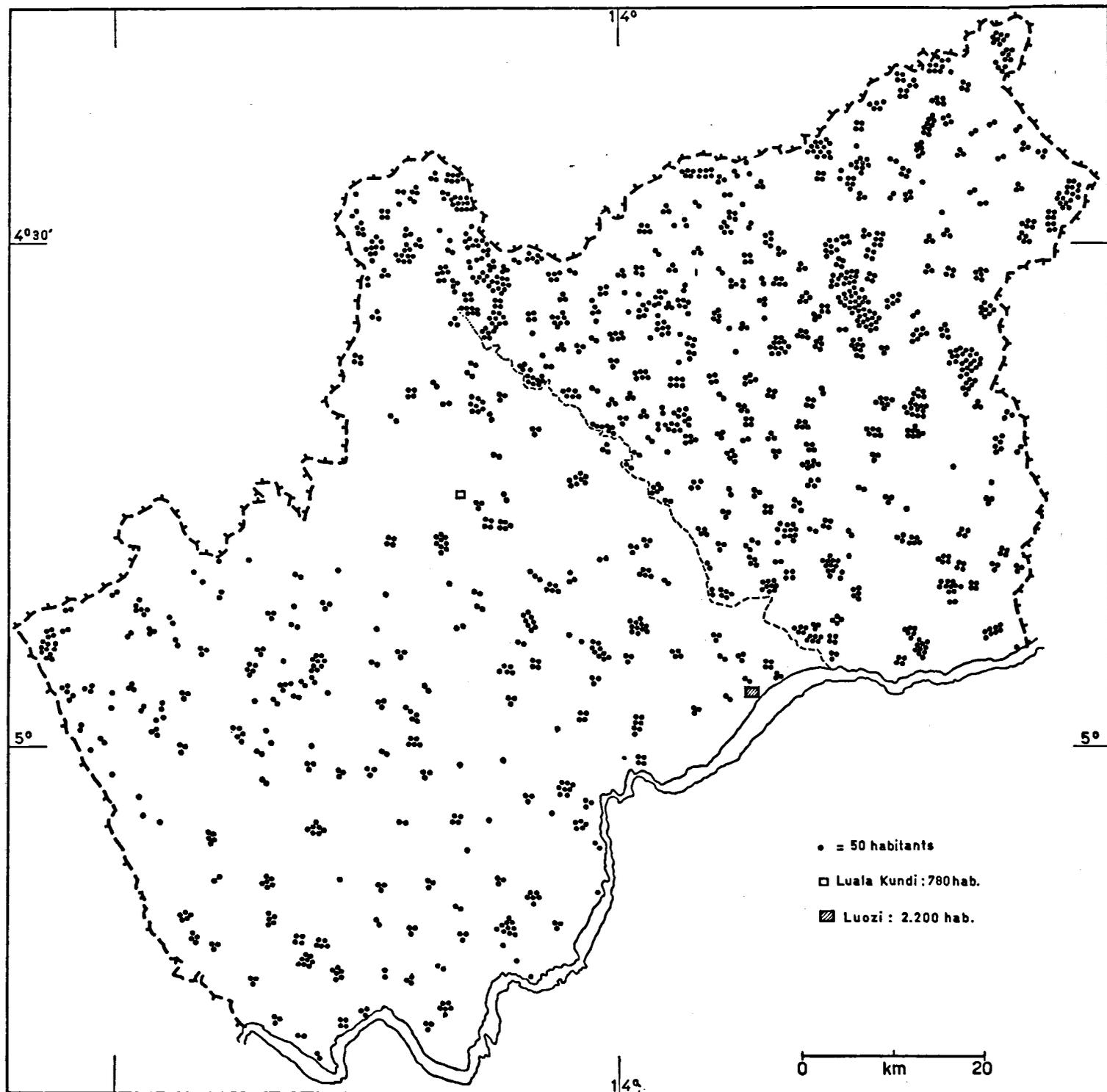
On a porté sur cette carte les lieux cités dans le texte. Quelques éléments morphologiques ont été représentés :

A, B, C, D, E et F : régions où ont été observées des surfaces appartenant respectivement aux groupes A, B, C, D, E et F ; on a indiqué le talus limitant ces surfaces vers le bas ;

1 : limite entre les terrains du système schisto-calcaire à l'ouest et du système schisto-gréseux à l'est.

Autres indications : 1 : route ; 2 : mission (ou poste de mission) catholique ; 3 : mission protestante suédoise ; 4 : village ; 5 : bac ; 6 : piste d'aviation (à Luozi) ; 7 : centre administratif et agronomique des paysannats de la Luala à Kundi ; 8 : colon européen s'occupant d'élevage ; 9 : colon forestier ; 10 : huilerie.





CARTE n° 1. — Localisation de la population.

Un point représente 50 habitants. On a indiqué par un signe spécial l'agglomération de Luozi et le centre des paysannats de la Luala.

La ligne en traits interrompus marque la limite entre les formations de la partie inférieure (P I) et celles de la partie supérieure (P II) de la série de la Mpioka (Système schisto-gréseux, voir carte n° 3). Cette limite donne le bord approximatif de la surface générale du plateau des Cataractes.



Achévé d'imprimer le 9 novembre 1961
par les Editions J. DUCULOT, S. A., Gembloux (Belgique).